Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

# JEZENNEMOURS,

## *ROMAN-DRAMATIQUE.*

TOME PREMIER.

# LES ENFANS MOLIÈRE,

## OU LA VIE DE MOLIÈRE.

### TOME PREMIER.

# JEZENNEMOURS,

## *ROMAN-DRAMATIQUE.*

TOME PREMIER.

*A AMSTERDAM.*

M. DCC. LXXVI.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2007
.M6A7
1776
coll.
spéc.

# JEZENNEMOURS,

## *ROMAN-DRAMATIQUE.*

### CHAPITRE PREMIER.

*Grave & trop long entretien entre deux Perſonnages bien différens de caractere.*

LA nuit avoit entiérement déployé ſes voiles. Pluſieurs flambeaux, artiſtement diſtribués, éclairoient la ſuperbe maiſon de Monval; & les feux multipliés de cinq luſtres de cryſtal, ſuſpendus & mariés enſemble, rendoient ſon ſalon plus lumineux qu'en plein midi. Les glaſſes & les cryſtaux répétoient

en tout ſens les allées d'une orangerie qui environnoit le ſallon, ouvert de tous côtés. L'œil demeuroit partagé entre la ſymmétrie, l'abondance & la diverſité des mets. De beaux yeux animés par la joie & par la bonne-chere, les préſens de Pomone, les dons de Comus agréablement entremêlés, Flore embelliſſant tout de ſes couleurs; tels étoient les objets qui arrêtoient la vue enchantée. Comme le ſallon étoit ſpacieux & bien percé, les luſtres & les flambeaux n'empêchoient point de goûter la fraîcheur des jardins. Un air délicieux, qui ſe renouveloit ſans-ceſſe, apportoit l'odeur des myrthes & des orangers qui ſe mêloit aux doux parfums des viandes. Cent flacons, enſevelis ſous la neige, dans des puits d'argent, rempliſſoient de tems-en-tems les coupes des plus excellens vins de France & d'Italie. Les lumieres de la nuit plus

douces que les feux du jour, & qui prêtoient un éclat plus tendre au teint de la Beauté, le bourdonnement des convives, l'accord des inſtrumens, placés dans une ſalle voiſine, ce tumulte, ce bruit agréable & confus, cette ſymphonie continue, tout annonçoit au loin que cette maiſon, ou plutôt ce palais, étoit celui d'un Fermier-Général.

Plus loin, dans des boſquets ſolitaires & tranquilles, éclairés des rayons de la lune en ſon croiſſant, ſe promenoit le jeune & ſage Jezennemours. Il fuyoit ces fêtes, ces feſtins ſplendides, ces plaiſirs bruyans & vuides pour ſon cœur; tranſplanté depuis peu chez les François, modernes Sybarites, ſon eſprit étonné de tout, fuyoit tous ces objets nouveaux, non par timidité ou par miſanthropie, mais par un mouvement naturel de l'éducation qu'il avoit reçue. Ses mœurs étoient pures, ſon

cœur honnête. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, il avoit adoré la vertu; la ſolitude étoit ſa volupté; & ſe dérobant à la foule, il venoit dans ces lieux retirés, repaſſer dans ſa mémoire les maximes des ſages Auteurs dont ſon ame s'étoit nourrie. Il penſoit, il vivoit avec eux; mais tout au milieu de ſa philoſophie, ſon cœur, que l'amour avoit bleſſé d'un trait vif & profond, ſoupiroit en ſe rappelant des charmes que l'abſence ne pouvoit effacer.

O douce image de la plus aimable vertu, Amante chere & qui m'es toujours préſente, que ne m'envoyes-tu toutes tes penſées, comme je t'envoie les miennes! Où es-tu? où es-tu? Eh! ſi je ſavois' quels lieux te poſſedent, comme je les préférerois à ceux que j'habite! comme je volerois auprès de toi, duſſé-je te trouver ſous le couvert de la plus humble chaumiere! Ici

l'abondance & le luxe ſollicitent mon ame à de vains plaiſirs ; mais que ce palais, ce parc, ces étangs me ſemblent vils, auprès de ce petit verger que je revois encore, qui ne ſortira jamais de ma mémoire, & qui, dans les heureux tems de ma vie, fut l'aſyle de l'amour le plus pur.

Tandis que ſon imagination agréablement flattée, revenoit ſur toutes les ſcènes riantes de ſa jeuneſſe, tandis qu'il ſe rappelloit les diverſes circonſtances où ſon cœur avoit éprouvé ſucceſſivement les plus vives émotions de la joie & de la douleur, Monval, qui cherchoit à ſe délaſſer dans ſon jardin des fatigues de la table, en ſe promenant apperçut l'ombre de Jezennemours, qui marchoit lentement & ſe deſſinoit ſur une charmille. Il s'approcha de lui en ſilence, ſans en être apperçu ; il le frappa ſur l'épaule en l'appelant avec cette familiarité qui

annonce un maître en belle humeur. —Eh bien, notre Philoſophe, tu choiſis bien ton tems pour t'enfoncer dans tes réflexions ? —Réfléchir, reprit Jezennemours, eſt ce qu'on peut faire de mieux, ſur-tout quand on eſt ſeul, comme je croyois l'être. —Mais un autre, à ta place, mettroit mieux à profit les plaiſirs de ma maiſon ? quitter ma table après le premier ſervice ! Cependant tu me plais par ta ſingularité ; j'aime les originaux. Dis-moi un peu, quelles ſont donc les belles penſées qui te captivent auſſi longtems ? —Cette tranquillité univerſelle, ce calme, ce bel aſtre, cette touchante beauté de la nature qui repoſe, comment ne ſent-on pas tout ce que cela dit à l'ame ! Mille ſenſations viennent en foule aſſiéger mon cœur d'un certain raviſſement bien préférable à tous vos plaiſirs. —Ma-foi, tu me fais rire ! fuir une ſociété brillante pour venir

adorer les ténebres! —Elles favoriſent puiſſamment l'eſprit qui s'éleve par la penſée, qui compare les objets terreſtres; c'eſt alors qu'il pénètre ſans peine dans l'ordre étonnant des beautés inviſibles. —Tu ne dors pas, je penſe? Comment! tu aurois auſſi le talent de rêver tout éveillé? —Il eſt beaucoup d'hommes pour qui la vie n'eſt qu'un ſonge, & dans les rêves que l'on choiſit, tous ne ſont pas auſſi agréables les uns que les autres. —Tu t'eſtimes ainſi fort heureux? —J'eſpere le devenir un jour; & ſans cette eſpérance qui m'anime & me conſole, je ne regarderois point mon exiſtence préſente comme un bien. —Tu m'as l'air d'avoir rencontré ſous une de ces charmilles, le ſecret des *choſes intellectuelles;* n'eſt-ce point-là l'expreſſion dont tu te ſers? Et puiſque tu le ſais, ce ſecret, fais m'en part de grace. —Je ne vous entends point. —Je ſerai plus

intelligible, mon pauvre Jezennemours. Il eſt tems enfin de nous expliquer enſemble ; car je t'aime, en-vérité, & j'ai entrepris ta cure par inclination. Je veux que tu ſois des nôtres, & que tu ſaches être homme ; car tu es ſi loin du vrai point-de-vue. Simple comme l'enfant qui vient de naître, tu as encore les préjugés de ta nourrice ; le lait de la crédulité te ſort encore par tous les pores ; tu te crois donc poſſeſſeur de l'eſprit immatériel, enfermé dans un corps matériel. —Sans doute, je le crois, & je m'étonne que l'on puiſſe penſer autrement. —Les animaux à quatre pates, les oiſeaux, les poiſſons, les inſectes, ont-ils auſſi un eſprit particulier enfermé dans leur corps ? —Peut-être. —Ton eſpérance eſt donc fondée ſur un peut-être ? car ſi les animaux ne ſont pas doués d'une ame, tu riſques pareillement de n'en point avoir une. Il eſt certain que

tu es un animal, qui ne différe des autres que par des organes plus ſouples, plus perfectionnés; tu ſors du néant comme la bête; tu es conçu, engendré comme elle; tu prends ta croiſſance dans un tems limité comme elle; tu as les mêmes beſoins, les mêmes paſſions; tu lui diſputes quelquefois ta nourriture; tu deviendras ce qu'elle devient. —Si vous ne vous eſtimez pas plus que le plus vil animal qui habite votre écurie, appellez-le votre frere; moi, je me ſens plus d'orgueil. —Mais ſi tu as quelqu'avantage ſur lui, ce ſont deux mains ornées de cinq doigts, qui peuvent mieux palper que deux pattes groſſieres; & cet eſprit que tu exaltes avec une vanité ſuperbe, tantôt haut, tantôt bas, dépend le plus ſouvent d'une petite fièvre qui le rabaiſſe au-deſſous de cette brute, dont l'inſtinct plus borné, paroît auſſi plus ſûr & plus con-

ſéquent pour ſon bien-être. —Il ne s'agit point ici de bien-être. L'animal, phyſiquement parlant, peut être plus heureux que Socrate & Caton ne l'ont été. Il s'agit ici de la diſtance qu'il y a entre ſa nature & la nature humaine; j'ai une haute idée de celle-ci; je crois l'eſprit qui m'anime abſolument détaché de la matiere; je ſens en moi une force qui la ſubjugue; j'apperçois enfin juſqu'à ma foibleſſe, & c'eſt-là un grand pas. Je touche, pour ainſi dire, des choſes qui ſembloient hors de ma portée: je crois que la penſée qui m'appartient, m'appartiendra toujours. Ce n'eſt point une preuve phyſique qui me détermine, c'eſt quelque choſe de plus fort, c'eſt le ſentiment intime. —L'eſpérance eſt un beau rêve; mais quand ton eſprit ne tomberoit pas dans le néant, qui pourroit te porter à imaginer qu'il conſervera ſa même activité pleine & entiere? Différem-

ment modifiée, ne pourra-t-elle pas changer de nature, ainſi que ton corps change de forme ? —Il m'eſt impoſſible de penſer que la ſuprême Intelligence, dont la mienne n'eſt qu'une foible émanation, après m'avoir fait entrevoir ſon eſſence infinie, veuille me ravir le bonheur ineſtimable de pouvoir la connoître. Au-contraire, il eſt de ſa bonté & de ſa grandeur, d'attirer vers elle toute ame qui ſoupire, & qui tend vers ce modele de perfection. —Encore une ſuppoſition. D'où connois-tu ce ſuprême Eſprit, dont tu n'as pas la moindre idée ? —De l'idée néceſſaire d'un Créateur ; idée qui dérive naturellement de tout l'ordre que vous appercevez. —Il falloit un ordre quelconque, & nous donnons ce nom pompeux à la forme qui frappe nos regards. Le haſard a décidé des formes. Ne deſſine-t-il pas dans les élémens des caracteres qui

nous ſurprennent ? —Quoi ! un mouvement réglé, un ouvrage ſoumis à des loix conſtantes, auroit le haſard pour premier moteur ! —Pourquoi non ? Avec des dés tu peux bien, par haſard, rencontrer le nombre que tu cherches ; & dans dix mille millions de traits formés ſur le ſable, quelques-uns peuvent repréſenter, ſans qu'on s'en doute, une forme correcte. —Que cette comparaiſon eſt foible auprès de l'ouvrage qui étonne les yeux les moins exercés dans les merveilles de la nature ! Ces productions du haſard ſont toutes petites & meſquines, & c'eſt notre imagination qui leur donne une eſpece de réalité. Vous reſſemblez à un homme qui, ſur le bord de l'Océan, s'amuſeroit à contempler un coquillage, & qui, pour admirer une petite plante figurée, détourneroit ſes yeux d'une mer immenſe. Levez les yeux, voyez ces globes qui roulent,

ces mondes errans dans la concavité des Cieux; quelle marche, quels rapports! comment ne pas reconnoître alors le Fabricateur & l'Architecte de cette admirable machine! —Cette immensité du monde que tu bâtis, n'existe peut-être que dans ton cerveau, & cette belle illusion que tu embrasses, parce qu'elle te plaît, ne vient que de ta vanité, fière d'avoir pu saisir quelques foibles rapports analogues à ta vue courte. Ainsi, l'huître, dans sa coquille, peut appeller le dôme de sa maison, la voûte des Cieux. —Ce que mon ame sent, elle peut dire l'appercevoir distinctement. Je regarde le soleil, & je sens son admirable Auteur. Je le sens, dis-je, au-dedans de moi-même, & je conçois que je suis foible, borné, dépendant, qu'un pouvoir invisible m'environne, me presse, & ma pensée va se perdre, sans s'éteindre dans cet océan de grandeur & de sagesse. Je me

fais une idée du ſuprême Etre, non tel qu'il eſt, mais relative à ma foibleſſe. Cette idée eſt nette devant ma raiſon; elle adopte ſans peine ce trait de lumiere qui diſſipe toutes les ombres. Tout eſt obſcur dans votre ſyſtème, la clarté naît dans le mien & ſe propage avec les actes de la penſée. —On voit ſouvent des choſes qui ne ſont pas. Un rêveur, un malade, un viſionnaire, ſe font des idées, qui, cependant, ne ſont pas telles qu'ils les conçoivent. —Oui, parce que leur raiſon eſt altérée & leur offre des images infidelles. —Et comment peux-tu te flatter d'être dans un état raiſonnable? Demande à ton Médecin, il ne trouvera jamais ton pouls dans un équilibre parfait. Ta ſanté péchera toujours par quelqu'endroit. Notre machine eſt ſemblable à un luth. Qu'une ſeule corde ſoit un peu relâchée, adieu l'harmonie des ſons. Tel eſt l'individu

qu'on appelle fou ou ſage, ſelon les différentes tenſions des cordes. Ceux qui t'ont enſeigné ce que tu ſais, t'ont apporté par tradition les idées qu'ils ont adoptées comme toi, toujours ſous le rapport d'autrui; ils ont monté ton cerveau dès l'enfance, à produire telle idée; tu crois l'avoir enfantée, elle t'a été tranſmiſe. On diſpute éternellement ſur ce ſujet, & quelques-uns reſſemblent à Ajax, dont l'imagination échauffée, voyoit deux ſoleils & une double Thebes. —Que quelquefois les ſens me trompent, c'eſt ce qui peut arriver; mais je rectifie en même tems leur erreur, & je démêle la vérité, la pierre de touche de ma réflexion me montre l'impoſture. Or, mon eſprit, dans une opération uniforme & conſtante, a toujours conçu clairement, nettement & invinciblement, l'exiſtence d'un Etre intelligent & créateur; j'ai cet avantage, ou plu-

tôt ce bonheur. Mon ame ne peut se dérober à la présence universelle de la Divinité qui remplit, anime & conserve l'univers. Ce système, d'où jaillit de toutes parts la lumiere, est d'autant plus vrai, qu'il est plus simple & à la portée des têtes les plus bornées. L'ouvrier le plus grossier adore un Dieu par la même raison que Socrate l'adoroit. Toutes les innombrables difficultés, qui se présentent dans tout autre système, sont applanies; l'athéisme est une absurdité cruelle. Vous me croyez dans l'erreur; si vous êtes conséquent, vous devez vous y croire aussi, car vous ne pouvez franchir le doute; vaincu par votre propre raisonnment, vous êtes réduit à nier, & j'ai l'avantage sur vous, qu'en me traçant un plan assuré de croyance & de conduite, relative à cette croyance, je vis certainement plus tranquille que vous. —Comment cela, s'il te plaît?

—L'idée

—L'idée que je me fais de l'Etre ſuprême, eſt à mon ame ce que le ſoleil eſt à l'égard de ma vue, elle l'éclaire, elle la remplit de rayons purs & réjouiſſans ; elle fait mon eſpérance, eſpérance qui m'eſt chere & précieuſe, & qui a pour baſe la puiſſance, la grandeur, la bonté de celui qui a ſemé les ſoleils dans l'eſpace, comme il a ſemé la pouſſiere dans les champs. Sans elle je ſerois ſeul dans l'univers ; je me trouverois environné d'un néant affreux. Toujours prêt à me déſeſpérer, je ne comprendrois rien aux ſcènes de la vie ; je juſtifierois peut-être, dans le fond de mon ame, l'homme avide & féroce qui s'eſt fait le centre de ſes ſemblables ; je pourrois déteſter mais non condamner ſes forfaits ; je n'appercevrois que cette force phyſique qui détruit la morale & l'image conſolante de la vertu ; & dans ce cahos de miſere & de crime, la vie

me deviendroit insupportable. —Moi, j'ai trouvé le secret d'être plus heureux que toi, en ne m'occupant point de toutes ces idées étrangeres à l'homme. La marche de l'univers sera toujours la même, sans que ma raison s'en mêle. Doué d'organes capables de sensations, je m'occupe à rassembler les plus délicieuses; je fais du bien autour de moi; je ne suis point responsable des calamités qui affligent l'homme; borné comme je le suis, je borne de même mes affections, d'autant plus que je n'aurois que des soupirs inutiles à donner à tant de malheureux que je ne puis secourir. Je ne vois point ce monde sous un aspect si lugubre. Tel jouit, tel souffre; mais la mort, qui n'est qu'un sommeil paisible & éternel, vient bientôt enlever les souffrances à l'infortuné, & prévenir la satiété de l'homme heureux. J'aime à me représenter tous les êtres dormans ensem-

ble, après une plus ou moins douce agitation qu'on appelle pauvreté, opulence. Je me réjouis de voir la douleur paſſagere & le calme de l'inſenſibilité, ſuccéder à tant d'orages. Quand je lis l'hiſtoire & que je gémis ſur la fureur des tyrans, je me dis : ces hommes perſécuteurs & perſécutés, ne ſont plus. Ceux qui ſont aſſez infortunés pour tourmenter réciproquement leur fugitive exiſtence, iront bientôt rejoindre cette pouſſiere inanimée. Ainſi, l'expérience & la réflexion m'ont affranchi de ces triſtes préjugés qui empoiſonnent la joie; cette joie légere & gracieuſe que peut ſeule fixer une philoſophie hardie & intrépide. Je vis avec mes ſens, parce qu'ils me ſont chers, parce qu'ils ſont plus près de moi que tous ces ſentimens romaneſques, qui ſont la métaphyſique de la folie. Je ne vis point de métaphyſique, je ſuis la bonne & ſimple nature, j'o-

béis toujours à ſon inſtinct, & je me regarde comme un grand enfant attaché au ſein bienfaiſant de la terre, pour en pomper les ſucs renaiſſans, juſqu'à ce que le moment du ſommeil ſoit arrivé. Par ce moyen je jouis de tout ce que je deſire, & je ne deſire rien dont la poſſeſſion ne ſoit en mon pouvoir. J'ai très-peu de peine & de chagrin, parce que j'en éloigne juſqu'à l'ombre. Content de profiter du préſent, je n'eſpere rien de l'avenir, afin de n'être point trompé. Quand il me viendra quelques maux, je les endurerai avec patience & courage, parce que je me dirai à moi-même : ce ſont-là les ſeuls moyens d'alléger les douleurs. Voilà ſur quoi roule tout le ſyſtème de ma vie ; elle n'eſt point mélancolique comme celle de ces prétendus Sages, qui font preſque de l'ennui une vertu méritoire. —Oui, vous allez juſqu'à vous faire un mérite

de ſuivre le culte de la volupté. On doit vous ſavoir gré en effet des efforts que vous coûte un tel hommage; vous voulez être recommandable pour les plaiſirs que vous vous donnez; on doit vous reſpecter à raiſon des fruits délicieux que vous ſavourez, du bon vin que vous buvez.... —Ne crois pas plaiſanter; il n'appartient pas à tout le monde de ſavoir être voluptueux; c'eſt une maniere d'être qui ne convient qu'au petit nombre; ſi peu d'hommes ſont dignes de ſacrifier au Plaiſir! —Cette Divinité vous inſpire, ſans doute, les principes ſur leſquels vous fondez toute votre conduite; elle vous donne la bouſſole des bonnes-mœurs, nourrit en vous cette vertu qui honore l'humanité, met un frein au deſordre qu'entraînent les deſirs; ſans doute elle éleve, elle perfectionne votre ame, elle lui découvre de grandes & d'importantes vérités! —Que de grands

mots vuides de ſens ! Ecoute, Jezennemours, j'ai trop longtems prêté l'oreille à tes déraiſonnemens ; un fromage glacé m'appelle. Ton eſprit ſubtil & faux, bâtit un édifice où il ſe plaît à habiter ſeul. Tu t'enfonces dans des rêves fantaſtiques qui t'abuſent & te dérobent le véritable état de ce monde. C'eſt ainſi qu'un aveugle né ſe repréſente un jardin, d'après les preſtiges de ſon imagination. Je te plains, Jezennemours ; ta figure & tes talens te deſtinoient à tous les plaiſirs qu'un jeune-homme peut goûter ; mais ta façon de penſer te rendra ridicule ; je t'en avertis. Dans ce monde, que tu connois auſſi peu que tu en es connu, tu reſſembles à un habitant de la lune qui auroit fait un grand ſaut ſur notre globe. Voyageur dans les eſpaces imaginaires, étranger aux uſages les plus communs ; comment peut-on converſer avec un homme qui voit des eſ-

prits ; qui, dans la conversation, les fait descendre à chaque mot ; qui réfléchit au clair de la lune, tandis que l'on boit le Champagne ; qui s'extasie sur les beautés d'un autre monde, tandis qu'il oublie celui où il est, & où il pourroit jouir ? Crois-moi, Jezennemours, tu as lu ton Platon, & moi j'ai lu dans le livre du monde ; tu as étudié le Grec, moi j'ai l'expérience de la société. Celle-ci en sait plus que toutes les langues & les volumes antiques. La Philosophie est bonne pour amuser quelques instans ; mais sa pratique est folle ; ses Sectateurs eux-mêmes n'en font, dit-on, qu'un jeu ; & hors du cabinet, ils redeviennent fort sensuels. Au milieu de tous les désordres de ton imagination, j'ai néanmoins reconnu en toi un esprit assez juste ; tu ne tarderas pas à nous suivre, à être des nôtres, à abjurer cette fantaisie méditative, fille de la solitude. Je te

réponds que dans peu de tems, tu te livreras à des plaisirs plus réels ; tu sentiras que la faim ne se rassasie point de repas imaginaires. Le tems saura te convaincre, & tu verras qu'il n'y a rien de plus solide que la volupté, qu'elle est nécessaire à l'homme..... Mais voici le tems du sommeil; je me sens tomber mollement dans ses bras; les douces fumées de la table brouillent un peu mes idées. Tes rêves m'y ont disposé... Adieu... à demain ; ne manque point de venir me trouver à mon réveil.

CHAPITRE II.

## CHAPITRE II.

*Tentatives inutiles ; ou-bien elle en sera pour ses frais.*

UN Lecteur qui connoît les hommes, ne doutera pas que de pareils discours ne fussent capables de faire une impression profonde sur l'ame d'un jeune-homme. Jezennemours étoit dans cet âge où l'on cherche la vérité de bonne foi, où l'on pese les différentes objections, où le jugement n'est pas encore corrompu par l'habitude ou par le vil intérêt, & notre Sage repassoit dans sa tête tout ce qu'il venoit d'entendre ; il y répondoit en lui-même, & comme il arrive, mieux qu'il n'avoit fait ; il découvroit la fausseté de ces principes d'ailleurs pernicieux ; mais cette morale épicurienne étoit celle de la maison qu'il habitoit. Les citoyens les plus dis-

tingués par leurs richeſſes & leur crédit, l'avoient adoptée. Il voyoit des hommes rempliſſant des poſtes diſtingués, & qui raiſonnoient conſéquemment ſur tout autre objet, ne point douter un inſtant de ce qu'ils avançoient, & confirmer leurs raiſonnemens par une vie ſenſuelle & voluptueuſe. La gaieté brilloit ſur leur front, le ſourire réſidoit conſtamment ſur leurs levres ; aucun remord ne ſembloit troubler la tranquillité de leurs jours. Enfin ce Monval, qui ne reconnoiſſoit pas un Dieu, étoit doux, humain, généreux, compatiſſant ; c'étoit de plus ſon bienfaiteur, & jamais il ne lui avoit fait ſentir le poids des bienfaits. Il aimoit le plaiſir ; mais ce n'étoit qu'autant qu'il le partageoit avec autrui : ſa table étoit d'une délicateſſe recherchée ; mais jamais l'intempérance ne venoit s'y aſſeoir : il étoit voluptueux ſans libertinage ; il répandoit un air de

décence jusque sur ce qui l'étoit le moins. Enfin, de quelque côté que Jezennemours tournât les yeux, il voyoit les mêmes idées, la même conduite; mais aucun ne savoit les déguiser sous des dehors plus aimables que Monval. Notre Sage revenoit tout-à-coup à lui-même, en se disant: Non, la vertu l'emporte sur toutes ces fausses voluptés. Monval est un convive enivré, qui ne chante plus que la liqueur qui lui ravit sa raison; son ame ne lui appartient plus; elle n'existe que pour certaines sensations, dont l'habitude lui fait une loi impérieuse: toute l'activité de son esprit s'est concentrée vers des objets terrestres; c'est un sourd insensible aux accords de la lyre qui m'enchante; il seroit extasié comme moi, s'il pouvoit ouvrir l'oreille à ses sons.

Le résultat des pensées de Jezennemours, fut qu'il rejetteroit la coupe

de la volupté qui lui étoit offerte, & qu'il demeureroit inébranlable dans les auſteres principes qui avoient été ceux des plus grands hommes de l'antiquité; que ne donnant rien aux nouveautés d'un monde frivole & corrompu, il affermiroit d'autant plus ſon ame dans un chemin gliſſant, & que s'il n'étoit point de triomphes illuſtres ſans combats, le combat même lui prêteroit de nouvelles forces.

Il étoit encore neuf aux ſéductions du monde; on peut lui pardonner la réſolution qu'il prit d'être parfaitement ſage au milieu d'une maiſon telle que celle de Monval; il poſſédoit un préſervatif qui ſembloit devoir lui réuſſir. Il portoit au fond du cœur un amour vrai, ſincere, un de ces amours purs, ingénus, conſtans, que l'on ne rencontre plus que dans les livres.

Notre jeune-homme ſe rendit le lendemain aux ordres de ſon bienfaiteur,

ou pour mieux dire de ſon maître; car n'ayant rien ſur la terre, il tenoit tout de lui. On l'introduiſit dans un appartement ſecret où il n'étoit pas encore entré. C'étoit un de ces petits boudoirs voluptueux, où l'homme opulent raſſemble tous les objets propres à fixer l'éclair du plaiſir, qui s'éteint pour les riches malgré tout leur art. Preſque tous ont fané de bonne-heure les roſes de la ſanté, pour avoir voulu goûter, quelques inſtans de plus, une volupté dès-lors artificielle. Voilà ce qui venge le pauvre & rétablit l'égalité des conditions.

Monval, nonchalemment étendu ſur un canapé garni de pluſieurs carreaux, ſe miroit avec complaiſance dans une glaſſe qui répétoit les peintures de Boucher, dont ce lieu étoit orné. A ſes côtés, étoit une jolie fille dans un deshabillé couleur de roſe; elle avoit toutes les graces des modeles

qui l'environnoient; le déjeûner étoit préparé sur une petite table, lorsque celui qu'on attendoit entra. Il fut surpris de tant d'éclat dans un si petit espace. —Te voilà, s'écria Monval; c'est fort bien fait, mon ami! mais nous ne jaserons pas ce matin comme je me l'étois promis; je sors & je te laisse en bonne compagnie. Tiens, prends ma place, fais les honneurs, & sois ici un autre moi-même. Vois les yeux, le sourire de cette belle enfant, & sur-tout, si tu m'en crois, ne perds point ton tems à philosopher. Tout en souriant il partit, en fermant la porte du cabinet.

Pour peu qu'on se représente le caractere de Jezennemours, son air novice, sa phisionomie douce, agréable, mais où regnoit une teinte sérieuse & timide, on se figurera une scène assez plaisante. Il se trouvoit fort embarrassé dans son rôle avec cette jeune Nym-

phe, dont les regards vifs & malins lui déclaroient ouvertement la guerre. Deux beaux bras demi-nuds, en le faisant asseoir d'une maniere engageante, lui découvroient, par inadvertance, des charmes encore plus séduisans. Jezennemours voudroit fuir; mais il sent qu'il y aura plus de courage à vaincre. Sa volonté résiste à la tentation; mais sa tête s'allume, il bégaye quelques mots & rougit. Sa main ne présente rien qu'en tremblant; & si cette petite-maitresse eût été moins étourdie, peut-être Jezennemours touchoit-il au moment d'abjurer entre ses bras le plan de sagesse qu'il s'étoit tracé; mais en voulant précipiter sa victoire, elle en perdit tout le fruit. Jezennemours reconnut le piége, sa fierté s'en offensa; il sentit évanouir les desirs des sens. Revenu de son enchantement, il vit où il étoit, & ce qu'on vouloit de lui. Indigné, il n'en devint que

plus ferme. Il repouſſa, par ſa contenance ſévere, toutes les agaceries de celle qui vouloit le dompter. Plus elle affectoit de lui ſourire, moins ſes regards y répondoient. Enfin la Nymphe, peu accoutumée à de pareils tête-à-tête, finit par de grands-éclats-de-rire, perſifla le bon jeune-homme & lui céda ſa place.

Monval, rentrant, apprit l'aventure : c'étoit lui qui avoit imaginé ce ſtratagème, pour dérouter la ſageſſe de Jezennemours. Il fut piqué de ce triomphe ; car il s'apprêtoit à rire de ſa défaite. Il ne deſiroit rien tant que de le compter au rang de ceux qui compoſoient ſa ſociété. Il s'étonnoit de voir un caractere auſſi rigide dans un jeune-homme ; il ne le croyoit pas dans l'ordre des choſes. Ce n'eſt point un hypocrite, diſoit-il, il a l'accent trop vrai ; & pour être imbécille, il raiſonne trop bien. Il faut que j'ap-

profondiſſe cet être original ; auſſi-bien cela me ſervira de paſſe-tems. Je ferai de plus une expérience ſur ce qu'on appelle un Philoſophe ; s'il réſiſte aux derniers piéges que je lui tendrai, alors je croirai à la ſageſſe..... mais, nous verrons.

## CHAPITRE III.

*Nouveau perſonnage qui va paroître ſur la ſcène.*

MONVAL raiſonnoit aſſez pour comprendre que l'air libertin de celle qu'il avoit choiſie, avoit effarouché le ſage Jezennemours. Il n'avoit pas été ſéduit, il avoit été revolté. Réſolu de le livrer à quelque femme qui portât au moins le maſque de la vertu, il alla trouver une de ces Beautés qui n'ont point le minois mutin, ni le nez retrouſſé ; mais dont les graces pudiques & les nobles

traits, ſemblent être moulés d'après l'image que les Sculpteurs font de la chaſte Diane. C'étoit une jeune-perſonne d'environ vingt-deux ans; à quatorze, elle avoit eu le malheur de plaire à quelqu'un de ces Grands, à qui rien ne coûte pour ſéduire l'innocence. Elle avoit été enlevée, non par l'or, mais par force; & bientôt, éblouie par la magnificence qui l'environnoit, ſon jeune cœur, ſans ſoutien, ſans expérience, s'étoit laiſſé corrompre: mais ſi elle avoit cédé à ſa jeuneſſe, à la voix du plaiſir, jamais elle ne s'étoit livrée à la diſſolution. Abandonnée bientôt de ſon Raviſſeur, accoutumée au faſte, à une aiſance voluptueuſe, elle ſe vit forcée de paſſer en d'autres bras. Monval l'avoit entretenue, mais ſecrettement; car elle ne s'affichoit point: elle couvroit ſon deshonneur du nom d'un époux qu'elle n'avoit jamais eu; elle ſe diſoit veuve, & ce

titre heureux, qui réunit la considération & la liberté, servoit à voiler ce qu'elle vouloit cacher à tous. Florimonde (c'étoit son nom) en faisant une dépense proportionnée à la libéralité de son Amant, conservoit toujours un dehors fort modeste. Jamais sa maison ne fut le théâtre de ces scènes bachiques, où la licence animée s'abandonne sans frein à tout son feu; elle ornoit la volupté d'une extrême décence, & la suite enfin apprendra à mieux la connoître.

C'étoit à elle que Jezennemours devoit être remis : qui connoît le train du monde, ne doit pas s'étonner du sacrifice de Monval. On sait que toutes les passions de ces hommes opulens, ne sont que de véritables fantaisies aussi incertaines que passageres ; ils sont bisarres dans leurs caprices, & celui qui dominoit le plus Monval, en ce moment, étoit de mettre en défaut

la continence de Jezennemours, dont la morale avoit plus d'une fois affligé ſon oreille.

Il alla myſtérieuſement trouver Florimonde qui étoit à ſa toilette : Madame, lui dit-il, d'un ton joyeux; ah ! la bonne découverte que j'ai faite ! Je vous amene à ſouper un jeune-homme que je garde chez moi comme une rareté curieuſe, unique en ſon eſpece. C'eſt un Sage, c'eſt un cœur invulnérable, inſenſible à tous les attraits que peuvent offrir le plaiſir & la volupté. J'ai lancé ſur lui les plus jolies filles du monde, armées de leurs yeux noirs & careſſans; elles n'ont pas effleuré ſon cœur, elles n'ont pas dérangé l'apathie du perſonnage. Touchante Florimonde, il n'appartient plus qu'à vous de tenter cette conquête. Si vous y réuſſiſſez, ſi vous domptez l'orgueil de ce Philoſophe, je m'applaudirai de nouveau d'avoir ſoupiré à vos genoux.

—Bien obligée, reprit-elle, en ſouriant & du ton de la plaiſanterie, je me méfie trop de ces Sages pour aſpirer à les attendrir, & cette réſiſtance obſtinée m'apprend de quelle eſpece d'homme vous voulez parler. Non, gardez-le chez vous, c'eſt un beau meuble; mais ſans doute qu'il a une belle voix.... Je ſerois charmée cependant de l'entendre...., Il y a longtems que je n'ai écouté de cette muſique.,. —Madame, vous allez un peu trop loin; non, Jezennemours n'a point une voix efféminée; c'eſt un bel & bon jeune-homme dans toute l'étendue du terme, qui a beaucoup étudié tout ce qui eſt inutile à ſavoir; qui prétend trouver le vrai bonheur en réſiſtant à tous les plaiſirs: il les nomme des impoſteurs. Voilà une plaiſante façon de penſer, n'eſt-il pas vrai? Mais il en a bien d'autres que je paſſe ſous ſilence, parce que je veux

vous laiſſer tout le plaiſir de la ſurpriſe. Oh ! il m'intéreſſe plus que l'animal le plus rare qui arriveroit du fonds des terres auſtrales. Quant à ſa conquête, elle eſt difficile, je vous en avertis. Ce n'eſt pas une ame à ſubjuguer d'un coup-d'œil ; il y aura beaucoup de gloire à ſoumettre ce Héros de continence, ce nouveau Scipion, qui n'eſt pas même ſoutenu par l'orgueil qui pouvoit guider ce Héros ancien. Monval ajouta je ne ſais combien de paroles, pour prévenir Florimonde de toutes les précautions qu'il falloit employer pour faire réuſſir une telle entrepriſe. Elle n'avoit pas beſoin de tous ces conſeils ; les femmes en ſavent plus ſur ce chapitre que tous les hommes les plus expérimentés n'en peuvent dire & imaginer. Après s'être égayés par nombre de propos, ils ſe quitterent.

## CHAPITRE IV.

*Travaux d'un bon jeune-homme.*

UNE telle propoſition avoit déplu ſouverainement à Florimonde ; mais le premier devoir de ſon état étoit de ſavoir feindre & diſſimuler. Elle gémiſſoit ſouvent des complaiſances que lui impoſoit ſa ſituation & ſa fortune. C'étoit à regret qu'elle prenoit le langage du vice, car elle le déteſtoit au fond du cœur ; mais entraînée dès ſa jeuneſſe dans un métier qu'elle n'avoit pas choiſi, elle n'avoit pas la force de s'arracher à ſa profeſſion, parce que ſa molleſſe & l'oiſiveté avoient, pour ainſi dire, aſſiégé toutes les iſſues de ſon ame, & qu'elle avoit perdu cette réſolution courageuſe, qui eſt l'appanage & la premiere récompenſe de la vertu. Elle ſe diſoit : Un jeune-homme

ſage & vertueux dans la maiſon de Monval ! voilà un phénomene bien étonnant ! Eh ! qui peut lier deux caracteres de nature ſi oppoſée ? L'infâme ! quel rôle il veut me faire jouer ! mais diſſimulons, & payons par un mépris plus profond, le mépris dont il veut m'accabler.

Monval, de retour chez lui, vint ſur la fin du jour trouver Jezennemours dans ſon cabinet ; il le trouva qui arrivoit. Curieux avec cette familiarité, ou plutôt cette licence polie qu'attrapent ſi bien les favoris de la fortune, il prit une des feuilles volantes qui étoient ſur la table ; il apperçut en gros caracteres : *Moyens de ſimplifier l'impôt pour le ſoulagement du peuple.* Jezennemours s'imaginoit bonnement qu'il étoit de ſon devoir de s'occuper de pareilles recherches dans la maiſon d'un Fermier-Général. Tout ce qu'il avoit entendu à table lui faiſoit croire qu'on

qu'on desiroit sincérement sur cet objet un plan simple & nettement conçu, & il avoit travaillé avec toute la bonne-foi & la candeur de l'inexpérience ; il s'applaudissoit déja en secret de plusieurs idées qui lui sembloient heureuses & sans replique. Monval, souriant de sa simplicité, lui dit : Gageons que tu destines à la presse ce morceau convaincant ; on lit cela par desœuvrement ou par curiosité, comme l'histoire de la Chine ; mais Messieurs leurs Auteurs ressemblent à des gens, qui, sur le bord d'un fleuve, parleroient de détourner son cours, & qui n'auroient pas le moindre instrument pour commencer leur opération. Il est beau, commode, aisé, d'être spéculativement un bon citoyen : avec le tems tu te feras une réputation patriotique ; on parlera de toi & de tes idées réformatrices ; mais je t'en avertis, sois sûr que rien n'aura changé. —Peut-être,

répondit Jezennemours ; mais avant qu'un projet ſoit exécuté ; il faut que la penſée l'ait conçu. A force de répéter des idées ſaines, peut-être qu'on les adoptera, ne fût-ce que par inconſtance. Tout citoyen a le droit d'expoſer ſa maniere de voir, lorſqu'il s'agit de l'intérêt public. Les lumières qui inondent un Empire, ſont ſorties primitivement du cabinet de quelques particuliers iſolés & obſcurs. Je donne ce que je puis donner ; je n'ai que ma penſée en propre, je l'exerce pour le bien général. Que chacun de ſon côté en faſſe autant. —Tu as raiſon, répondit Monval, écris, amuſe-toi ; vois l'ordre, l'économie & la félicité publique ſur le noir de tes papiers, cela conſole toujours, cela fait plaiſir le ſoir quand on ſe couche ; on eſt une eſpece de Souverain avant que de s'endormir, & la nuit on peut monter tout à ſon aiſe ſur un trône ; ... mais

comme nous ſommes éveillés, parlons, je te prie, d'autre choſe.

J'ai reconnu en toi, mon cher Jezennemours, & avec plaiſir, une façon libre de penſer que j'aime : ſi je l'ai ſi ſouvent combattue, c'étoit pour mieux t'éprouver. Ta derniere ſcène avec cette jeune-fille m'a convaincu avec quelle fermeté tu ſuivois tes principes : je ne puis les adopter ; mais je pourrai du moins les admirer de loin. Je veux te faire connoître une femme, dont le caractere a beaucoup de rapport avec le tien : elle a l'eſprit ſolide, orné, beaucoup de penchant pour la Philoſophie ; ſa converſation eſt pleine d'intérêt : c'eſt une femme, enfin, digne des reſpects de toute la terre, & qui, pour la peindre en un mot, a beaucoup de peine à me ſouffrir chez elle ; mais j'enveloppe en ſa préſence les trois quarts de mes penſées licencieuſes. Elle tolere mes viſites, d'au-

tant plus qu'elle eſt profondément verſée dans l'uſage du monde, & que je ne la vois qu'à titre d'amie. Son front eſt chaſte comme ſon ame ; elle ôte à l'opulence qui l'environne, les couleurs du faſte & de la molleſſe. C'eſt une ſimplicité noble qui s'accorde parfaitement avec toutes ſes actions : ſa maiſon & elle, c'eſt tout un. Je n'ai point rencontré de femmes dont le cœur exprimât de plus généreux, de plus beaux ſentimens. Enfin, je ne puis mieux la comparer qu'à toi, & c'eſt ce qui me porte à te gratifier de ſa connoiſſance. Sous mes auſpices, tu lui rendras pluſieurs viſites, & tu me remercieras bientôt de t'avoir mené chez elle. Sa bouche ne s'ouvre que pour exprimer ou embellir un ſentiment. Je ne veux point retarder le plaiſir que je te deſtine ; & dès-ce-ſoir, comme j'y ſuis invité, je te préſenterai, & nous y ſouperons enſemble.

## CHAPITRE V.

### *Entrevue & ſes ſuites.*

LE docile Jezennemours, qui ne prévoyoit & ne ſoupçonnoit jamais un piége, écouta ce diſcours avec une ſorte d'indifférence, & ſuivit Monval dans la maiſon où il le conduiſit. Il étoit entré avec lui dans cinquante maiſons où il n'avoit rien entendu que ce qui étoit relatif à ſa façon de penſer. Tout le reſte lui étoit échappé. Il arrive, il eſt bien reçu; il voit une femme d'une taille noble & majeſtueuſe, dont le regard étoit impoſant, & dont l'abord, toutefois, n'avoit rien d'orgueilleux. A-travers ſa modeſtie, on démêloit un air riant; & des graces particulieres, tempéroient ce que ſon abord pouvoit avoir de ſérieux & de refléchi. Elle s'exprimoit

avec tant de préciſion, de juſteſſe & d'eſprit, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'écouter, & qu'on trembloit de l'interrompre. Jezennemours brûloit de parler, de confondre ſon expreſſion avec la ſienne; car leur ame étoit déja d'accord, & ſe rencontroit dans leurs ſentimens avec une facilité, qui même ne les étonnoit plus.

On ſervit le ſouper; il étoit ſimple & ſans apprêts, & portoit l'empreinte du goût économique & délicat de celle qui l'avoit ordonné. Florimonde parut un peu plus enjouée, & orna la ſageſſe de quelques ſallies fines & ingénieuſes; mais ſi elle ſourioit, c'étoit avec tant de décence, que les roſes de ſon teint reſſembloient au pur incarnat de la pudeur. Chaque convive étoit choiſi, & ce qui ſervit mieux à convaincre Jezennemours de ſon honnêteté, c'eſt que Monval, réprimant ſon ton licencieux, veilloit ſur ſes paroles & com-

poſoit ſes diſcours ſur ceux de la modeſte Divinité qui préſidoit à ce repas.

Jezennemours eut toutes les peines du monde à ſe retirer : lui, qui, dans toutes les ſociétés de Monval, étoit ordinairement ſilencieux & méditatif, avoit donné rapidement tout l'eſſor à ſon ame ; elle s'étoit répandue avec complaiſance ; elle avoit étalé ſes tréſors & ſes richeſſes, avec le deſir naïf de plaire. Florimonde, généreuſe & ſenſible, l'avoit récompenſé en l'écoutant avec cette attention, qui, de la part d'une belle-femme, donne plus de vivacité au beau feu qu'elle inſpire.

Monval avoit peu parlé, comme s'il ſe fût jugé indigne de mêler ſes frivolités à ce ton grave & ſérieux. En revenant, il attendit que Jezennemours lui parlât de Florimonde, & ſes réponſes, alors, peignirent le profond reſpect dont il ſembloit pénétré pour elle. Je ne t'ai point trompé, je penſe,

dit-il : c'eſt une femme adorable ; elle eſt toujours telle que tu l'as vue : j'ai un plaiſir ſingulier à l'entendre ; mais je ne ſuis point fait pour aſpirer à ſon cœur : elle me connoît pour un libertin ; elle eſt trop parfaite auſſi pour moi, & je me borne à l'avantage de ſa converſation.

Jezennemours ne cherchoit que l'inſtant d'être ſeul ; tout témoin lui devenoit importun. Quand il fut rendu à lui-même : Enfin, dit-il, voilà la premiere femme que j'ai pu voir ſans rougir pour elle, depuis que je ſuis dans cette Capitale. C'eſt la ſeule que je puiſſe compter après ma chere Suſanne ; elle a même quelque choſe de ſon eſprit, de ſes graces, de ſa douceur ; mais elle n'a point ſon cœur tendre. Non, aucune femme ne ſauroit poſſéder un cœur ſemblable. Que ſa maiſon, où brille l'honnêteté, eſt différente de celle que j'habite ! Que ne puis-je

puis-je toujours vivre dans une ſociété auſſi bien choiſie! Là, on n'entend point ces propos orgueilleux qui inſultent à l'humanité; on n'y diſcute point ces ſyſtèmes vains & deſeſpérans, qui, cruellement artificieux, révoltent la raiſon & froiſſent le cœur : un léger badinage y eſt permis, il aide à la réflexion, il la pare de fleurs, & l'eſprit s'y trouve plus à ſon aiſe.

Quelques jours après, Monval lui propoſa de venir ſouper dans la même maiſon. Il ne ſe fit point prier. Enhardi par le nouvel accueil qu'on lui fit, excité par la préſence & le ſourire de l'aimable Florimonde, il s'échauffa dans la converſation; car ſon ame étoit toujours calme & tranquille, ou livrée à une certaine chaleur. Monval le pouſſoit malignement, & l'engageoit dans la diſpute; il y mit un feu encore plus éloquent, plus impétueux que la premiere fois. Il débita, dans cette ſe-

conde visite, les principes dont il étoit pénétré, avec cette vérité que donne une conviction intime. Florimonde, affable & complaisante, favorisoit son essor, & donnoit un regard d'approbation à chaque trait qui la flattoit. Admis dès ce moment, & même caressé, Jezennemours passa peu de jours sans y retourner, & la liberté dont il y jouissoit développoit insensiblement cette gaieté naturelle, que ses tristes infortunes avoient si longtems étouffée.

## CHAPITRE VI.

*Propoſition acceptée.*

UN matin, qu'il employoit, ſelon ſa coutume, à lire & à écrire ; car il mélangeoit volontiers ces deux agréables occupations ; Monval vint frapper à ſon cabinet, & de maniere à ſe faire ouvrir : il s'aſſit en entrant ; & ſans préparation préliminaire, il dit à Jezennemours : Mon cher, c'eſt à préſent qu'il faut me répondre avec franchiſe. Si tu mens pour la premiere fois de ta vie, je m'en appercevrai ; mais avant, je te conjure, & même je te preſſe d'obéir à ton inclination, & de ne point alléguer la reconnoiſſance que tu crois me devoir. Je t'en débarraſſe, quoique je ſache très-bien que ce ne ſoit pas un fardeau pour ton cœur. Je parle ainſi, afin que tu agiſſes en toute liberté, &

qu'aucun lien ne te captive. Florimonde me dit hier en ſecret qu'elle avoit beſoin d'un homme de confiance, dont les mœurs & la probité fuſſent exemptes de tout reproche; un homme ſûr, fidèle, un ami enfin, qui, à la chaleur de l'amitié, joignît la délicateſſe du ſentiment. Elle n'a point parlé de la reconnoiſſance, parce qu'elle la jugeoit trop inférieure au ſervice. Florimonde eſt riche, a beaucoup de crédit, eſt généralement eſtimée : ſes affaires, peu embrouillées, demandent moins de connoiſſance qu'un zèle prompt & ſuivi. Ma-foi, je t'ai propoſé, & à ton nom, elle a paru frappée : elle eſt demeurée un moment rêveuſe, & avec un ſourire de joie bien caractériſé, elle m'a prié de lui ménager ton conſentement. Je ne te cede point à elle, entends-tu; je veux que ma maiſon ſoit toujours la tienne : nous ſommes unis pour la vie; mais comme Florimonde

eſt une femme reſpectable à tous égards, tu ſerviras ton ami & les ſiens, en lui engageant tes ſoins : ils ne ſeront pas de longue durée, ni même difficiles ; un peu d'ordre & de bonne volonté, voilà tout ce qu'il faut. D'ailleurs il n'eſt pas mauvais que tu voyes par toi-même la conduite d'une maiſon, cela t'apprendra mille choſes qu'il faut ſavoir, & que tu ne ſoupçonnes pas. Cet emploi ne t'occupera guères qu'une heure par jour, & te fournira l'occaſion de faire de petits voyages agréables, en te répandant dans diverſes conditions, toi qui aimes tant à voir : il te ſervira à étudier les hommes que tu veux connoître. Allons, habille-toi, elle t'attend ; ne differe pas de lui procurer une agréable ſurpriſe.

Jezennemours, troublé d'une propoſition qui favoriſoit ſecrettement les deſirs de ſon cœur, ne pût que bégayer quelques mots. Il fit des objections

qu'il ne fut pas fâché de voir résoudre. —Vous savez, disoit-il, que je ne suis guidé dans les affaires que par ce bon-sens naturel qui appartient à tout le monde : la place que j'occupe chez vous a toujours été un bénéfice sans charge : votre extrême générosité m'a laissé suivre mon goût ; mais comment pourrai-je me tirer du cahos des affaires, moi qui n'y entends rien ? —Bon ! les affaires, reprenoit Monval ; on a des gens sous soi à qui l'on fait faire la besogne : tout homme, à la tête d'un bureau (& je le sais par expérience) est justement celui qui a le moins besoin d'être versé dans les connoissances de son état. Tu auras le coup-d'œil, tu commanderas, & tout ira bien : s'il survient une affaire épineuse, il est assez d'Avocats sur le pavé de Paris. Va, tu auras plus de fêtes à ordonner, que de Procureurs à visiter. Quand un Intendant fait composer en tems & lieu une

petite Paſtorale, il eſt diſpenſé de tout le reſte.

Ce fut avec ce ton léger & badin, qu'il entraîna Jezennemours, qui réſiſtoit trop foiblement pour ne ſe point rendre : un autre motif le décidoit. Jezennemours deſiroit depuis longtems de ne devoir ſa ſubſiſtance qu'à ſon travail : il vouloit s'ouvrir une carriere où il pût devenir l'ouvrage de ſes mains. Il avoit reçu les bienfaits de Monval, toujours avec la ſecrette intention de lui être utile ; mais Monval ne lui impoſoit que des divertiſſemens de toute eſpèce. Il ſentit que, livré à un travail ſuivi, il ſeroit plus recommandable à ſes propres yeux.

Avant midi, il ſe rendit chez Florimonde ; elle l'attendoit, elle le reçut dans un deshabillé blanc, & lui dit d'un ton modeſte, mais qui avoit déja le ton de la confiance : Un ami commun m'a fait votre éloge, Jezenne-

mours; mais vous dites encore plus par vous-même. Je crois connoître votre ame; j'ai cru y démêler les sentimens que je chéris & que j'estime : mon dessein n'est point de rester dans une ville aussi tumultueuse que la Capitale : elle ne convient qu'à ceux qui veulent s'étourdir sans cesse & ne jamais vivre avec eux-mêmes. Depuis quelque tems j'ai ce dessein, & je crois qu'il fera mon bonheur. J'ai toujours aimé la retraite, non obscure, non solitaire; mais animée par une société peu nombreuse & choisie : j'ai à quarante lieues d'ici un bien de campagne qui fournit abondamment aux commodités & aux douceurs de la vie; c'est-là que je veux me livrer aux charmes d'une vie champêtre; ma santé s'en trouvera mieux, & le calme d'une belle campagne passera peut-être jusques dans mon ame. Il me faut un Ami (& je ne lui donnerai jamais d'autre

titre ) qui ait l'œil ſur l'Intendant de la maiſon, qui daigne préſider à cette économie qui met le riche en état de faire du bien à ceux qui l'environnent. Si je trouve en cet Ami un caractère ſenſible, une ame qui réponde à la mienne, & à qui je puiſſe confier mes plus intimes penſées .... Mais que dis-je, ſi je puis ;... je l'ai trouvé, je l'ai trouvé, s'écria-t-elle, en rougiſſant avec nobleſſe, en regardant Jezennemours avec ces graces victorieuſes que les femmes poſſedent, & qu'elles ſavent encore perfectionner. Jezennemours s'inclina pour toute réponſe; & après avoir un peu caché ſa joie & ſon trouble, il dit d'une voix un peu tremblante : Ah! Madame, qui refuſeroit l'emploi que vous m'offrez ? Je placerai tout mon zèle à le mériter, ce choix flatteur. Il ne put en dire davantage ; il bégaya quelques mots ſans ſuite & ſans liaiſon. Florimonde, plus radieuſe qu'aupara-

vant, ne parut point s'appercevoir de ſon trouble : elle parla beaucoup de projets, d'établiſſemens utiles aux pauvres cultivateurs ; comme d'un chemin, pour leur faciliter les charrois : & Jezennemours étoit ravi de l'occaſion qui s'offroit naturellement de faire du bien aux gens de la campagne. Elle fit la deſcription de ſon château, de ſon parc, de ſes fermes, de tout l'attirail champêtre. Eh ! quel plaiſir enivroit l'ame de notre jeune-Philoſophe : il ſe repréſentoit déja deſſous l'ombre de ces arbres mollement agités, égaré dans ces agréables prairies, ſe promenant au bord de ces caſcades, un livre en main, philoſophant, politiquant à ſon aiſe, & en état de mêler un peu de pratique aux charmes de la théorie !

## CHAPITRE VII.

*Ah! le bel Intendant!*

L'OPULENT Monval s'applaudiſſoit de voir une partie de ſes projets accomplis. Cette maiſon de campagne, quoique riante & ſuperbe, étoit une de ſes chetives demeures. Il l'avoit preſque abandonnée depuis qu'il étoit devenu Seigneur haut-juſticier, & que ſes forêts étoient contiguës à celles du Monarque. Il avoit tous les paſſe-tems royaux, la chaſſe du cerf & du ſanglier. Sa fortune ne trouvoit que dans Paris un élément digne de ſes immenſes richeſſes; il ne le quittoit plus, parce que ſes innombrables caprices ne pouvoient ſe ſatisfaire journellement, que dans un ſéjour où la multitude des indigens travaillent de tant de manieres les plaiſirs du riche.

S'il avoit consenti à quitter Jezennemours, c'étoit pour le retrouver ensuite plus aimable, plus formé, comme devant être alors initié dans ses goûts & dans ses principes. Il l'avoit confié à Florimonde, pour l'instruire; il lui avoit assigné cette campagne, comme devant flatter plus particuliérement son agreste philosophie : il vouloit enfin en faire son disciple; car le libertinage du cœur & de l'esprit (qui le croiroit?) a ses ambitieux & ses professeurs.

Le jour du départ est arrêté; l'équipage est prêt; six coursiers vigoureux, qu'on eut soin de relayer, transportent dans la même voiture, à côté l'un de l'autre, & la belle Florimonde & le Philosophe, qui, le long du chemin, s'extasioit à la vue des côteaux, & en faisoit admirer la beauté à sa compagne, citant par-fois Virgile & Tompson, & faisant quelquefois aussi un Hymne de sa façon.

On arrive; cette maiſon, qui étoit peu de choſe pour un homme auſſi riche que Monval, parut un château aux yeux de Jezennemours. Il ſe perdoit déja dans toutes ſes dépendances; il en prit poſſeſſion dès le jour même, en battant les cours, les fermes voiſines, & une grande partie des terres. Il ne rêva la nuit que des plaiſirs de l'agriculture; il ne vit que des troupeaux bondiſſans; il but en ſonge le lait des troupeaux; il mangea les fruits des arbres voiſins, & il s'éveilla au milieu d'une fête de vendangeurs.

Que ne peut l'amour! Jezennemours ſe montra tout-à-coup aſſez entendu dans des affaires dont il n'avoit jamais fait une étude particuliere. A l'aide de la maiſon ruſtique qu'il commentoit dès le grand matin, & guidé par un bon-ſens juſte & ſolide, il ordonna tout à ſa guiſe, & le tout alla bien, parce qu'il employa beaucoup de dou-

ceur envers les domeſtiques, qu'il eut le ſecret de ſe les attacher, qu'il leur donna l'exemple du travail, & que ſon ardeur étoit fondée ſur un goût vif & naturel, qui ſe communique ordinairement. On eût fait pour lui l'impoſſible ; mais il n'exigeoit que des travaux modérés, & il ſavoit même les tourner en amuſement. Cette maiſon, qui étoit triſte & ſolitaire, devint riante & animée. Je ne ſais quel mouvement y portoit un murmure agréable. L'abondance & la joie, qui ne devroient jamais être ſéparées, ſemblerent ſe réunir, pour embellir les ſituations du lieu. Les plaiſirs que l'on goûte à la campagne ſont vifs, parce qu'on les crée ſoi-même, parce qu'ils ſont journaliers, & qu'on ne les reçoit pas d'autrui ; ils n'ont rien d'apprêté, & tenant beaucoup à la ſimplicité de la nature, ils ſont plus doux & plus touchans.

Il eſt bon de dire que Florimonde paſſoit pour être propiétaire de cette petite terre ; qu'elle lui étoit promiſe, & qu'elle y avoit déja ſéjourné, ce qui rendoit tous les Fermiers pleins de ſoumiſſion envers Jezennemours. Spécialement chargée de ſubjuguer le jeune-homme, elle avoit ſenti pour lui une inclination ſecrette, qui juſqu'alors lui avoit été inconnue. Elle tournoit au profit d'un feu caché tout le ſtratagème que Monval lui faiſoit jouer. Elle s'étoit brûlée au flambeau de l'amour, en croyant ne faire qu'un badinage; elle ſentit qu'elle alloit aimer ſérieuſement, & qu'elle étoit déja vaincue par celui qu'elle devoit dompter.

Plus rendue à elle-même, & ſeule avec celui qu'elle ne pouvoit plus éviter, il ne lui fut pas poſſible de ſe déguiſer tout l'empire qu'il avoit pris ſur elle ; mais plus ce feu approchoit d'un amour véritable, plus il étoit

réservé. Une modestie innée étoit son partage. Elle fut constamment fidelle à ses loix, malgré les erreurs de sa vie, erreurs de son jeune âge & des circonstances tyranniques plutôt que d'un penchant décidé. Elle auroit eu des mœurs pures, sans la séduction qui l'avoit précipitée dans le vice; elle en connoissoit toute la laideur : & contemplant de loin l'image de la vertu, elle soupiroit & regrettoit de ne pouvoir recommencer sa carriere. Rougissant des désordres d'autrui, plutôt que des siens propres, détestant au fond du cœur sa vie passée, elle se jugeoit alors trop indigne d'être jamais aimée. Dès qu'elle vit Jezennemours, elle auroit voulu avoir sa robe d'innocence pour lui offrir un cœur pur & qui n'eût été qu'à lui : elle s'efforçoit du moins de faire mentir le Vers extrême & desespérant de Boileau :

En rentrant dans cette Isle escarpée & sans bords,

d'où

d'où on l'avoit arrachée, tandis que l'honneur étoit ſon idole. Mais pourquoi un effort extrême ne mériteroit-il pas cette victoire ? Pourquoi le vrai repentir ne conduiroit-il pas de nouveau au temple de l'innocence ? eſt-il donc fermé à jamais pour une ſeule faute ? Jezennemours, de ſon côté, condamnant ſes deſirs ſecrets, les jugeoit un outrage fait à une auſſi chaſte Beauté ; il regardoit ſa paſſion comme un crime commencé, un véritable attentat à la pudeur, & un infidélité coupable.

## CHAPITRE VIII.

*Détails économiques.*

IL faut ſavoir que Jezennemours avoit déja aimé & aimoit encore ; mais celle qu'il aimoit étoit abſente ; il avoit perdu les traces de ſon adorable Amante, il

ignoroit jusqu'au lieu qu'elle habitoit, dans la cruelle & douloureuse incertitude si jamais il la reverroit. Peut-être n'aimoit-il qu'une ombre ; & malgré tout le feu d'un premier amour, malgré le souvenir d'un objet si cher, souvenir plus pénétrant quelquefois que sa présence, ce n'est guères à vingt-deux ans qu'on se nourrit de larmes répandues sur la tombe d'une maitresse qu'on ne doit plus revoir : l'absence n'anéantit pas l'amour, mais elle l'endort quelquefois pour rendre néanmoins son réveil plus vif. D'ailleurs les fréquens entretiens que Jezennemours avoit avec Florimonde, & que l'on nommera, si l'on veut, des tête-à-tête, ne servoient pas je pense à étouffer cette flamme que chacun de son côté vouloit éteindre. Mais l'on sait à quoi aboutit l'effort de ces sortes de combats. Ils se voyoient à toutes les heures, & toujours avec un nouveau plaisir. Leur cœur étoit rem-

pli de choſes qu'ils n'oſoient ſe dire, & enfin ils s'en faiſoient l'aveu avec une bonne-foi & une vérité ſinguliere. Florimonde, le chapeau de paille ſur la tête, ſuivoit l'économiſte Jezennemours dans les travaux de l'agriculture, & quelquefois ſa belle main eſſayoit de ſoulever le fléau qui détâchoit les grains des gerbes dorées; tantôt elle preſſoit d'un doigt délicat la mamelle qui faiſoit jaillir le lait, & c'étoit de celui-là que Jezennemours buvoit avec le plus de volupté.

Un ſoir qu'après la chaleur du jour il conduiſoit Florimonde dans un petit bois qui ſervoit de promenade, ils s'enfoncerent (en philoſophant) ſous des berceaux qui formoient des petits appartemens de verdure, où ils étoient ſeuls, les oiſeaux ſur leurs têtes avec leur ramage amoureux. Là, pluſieurs lits de gazons ſervoient de ſiège & l'on n'en étoit pas plus mal-à-ſon-aiſe. Flo-

rimonde se reposant avec cette langueur nonchalante, qui siéd aux graces, écoutoit, répondoit peu, laissoit errer sa vue tantôt sur la verdure, tantôt à-travers les branchages, sembloit ne rien voir ; & de son sein mollement soulevé s'échappoient de ces soupirs qu'un témoin ne peut interprêter quand la cause en est inconnue. Les ombres grandissoient ; & le soleil qu'on ne voyoit déja plus, jetoit ses rayons de pourpre à-travers les bosquets. —On attendroit volontiers ici le jour, dit Florimonde : cette place n'est-elle pas préférable à ces sallons où l'on s'emprisonne avec l'air brûlant que le soleil y a porté ? Que ne peut-on demeurer longtems ici ! Jezennemours, plein du feu qui l'animoit & qui partageoit l'enchantement du lieu & celui du moment, prit une de ses mains & la portant comme involontairement à sa bouche. —Ce lieu a bien des charmes,

Florimonde ? mais ſans vous il les perdroit tous. Le ton touchant qu'il donna à ces ſimples mots ôta preſque à Florimonde l'uſage de la voix & ce fut avec peine qu'elle cacha combien il lui en coûtoit de ſe lever. Dans l'âge de l'innocence, elle auroit obéi aux mouvemens qui l'emportoient ; mais ſon cœur qui craignoit de perdre, par une défaite trop aiſée, celui qu'elle chériſſoit, lui commanda une froideur, dont elle étoit bien éloignée ; ſon cœur ſe ferma par amour même à cette ivreſſe qui venoit de le ſaiſir ; elle ſe combattit & d'une voix émue, mais foible : Arrêtez, dit-elle, à Jezennemours : & elle repouſſa le baiſer de feu qu'il imprimoit ſur ſes mains. Elle marcha d'un pas plus précipité, & reprenant un calme apparent, elle retourna par le chemin le plus court s'enfermer chez elle, & ne reparut point tout le reſte du jour.

## CHAPITRE IX.

*Grands remords.*

NOTRE jeune-Sage, mais qui commençoit à ceſſer de l'être, revint à lui & rougit de l'audace qu'il avoit eue; il ſe jugeoit coupable. Quoi! diſoit-il, moi ſéduire la vertu timide qui ſe confie à la mienne! outrager une femme reſpectable qui me traite en ami! faire rougir ſon front, & j'oſerai enſuite me préſenter à ſes regards & étaler ces généreux ſentimens que je viens de démentir! elle me regardera comme un fourbe, comme un hypocrite, qui ſe joue de la vertu, qui en met l'appareil dans ſes diſcours & le mépris dans ſon cœur. Il ſe déteſtoit dans ces momens, il s'imaginoit avoir lu dans les yeux de Florimonde le courroux & une juſte indignation. La honte lui

auroit fait abandonner sur le champ cette maison, s'il n'avoit pas formé le dessein de réparer son audace par un respect extrême. Sans mon attentat, disoit-il, j'aurois pu par degrés parvenir à toucher son cœur; mais je l'ai éclairé sur mes perfides desseins, elle a droit de voir ma témérité avec mépris, & une dédaigneuse pitié est tout le sentiment que je mérite aujourd'hui. Le lendemain il n'osa reparoître devant elle; mais Florimonde qui le jugeoit, paroissant oublier ce qui s'étoit passé, le traita avec tant de menagement, que Jezennemours estima qu'on lui accordoit sa grace, à condition qu'il s'imposeroit une retenue inviolable. Cependant son amour contraint s'exprimoit dans les moindres choses avec une adresse inimitable, adresse si touchante, qu'elle paroissoit plutôt l'ouvrage de l'instinct que celui de la réflexion. Sa vigilance étoit active &

continuelle, ſes ſoins remplis de délicateſſe; à-peine ſe faiſoient-ils remarquer, loin de ſe faire valoir, il ne prévoyoit aucune récompenſe, il n'en attendoit aucune, il aimoit; & ſatisfait de nourrir un penchant auſſi doux, il en faiſoit le charme de ſa vie. Enfin il étoit ſi reſpectueux, ſi reſpectueux, que Florimonde ſe crut obligée d'apprivoiſer ſa vertu auſtere par des careſſes qui ſembloient émaner de la reconnoiſſance, mais qui tenoient à l'amour. Sa flâme étoit parvenue à ce degré de violence qu'on ne peut guère diſſimuler. Ses diſcours, ſes regards, ſes ſoupirs à demi-étouffés, éclairerent enfin Jezennemours. Il fut très-ſurpris, parce qu'un jeune-homme qui aime véritablement l'eſt toujours de l'amour qu'on lui témoigne. Modeſte & timide, il ne concevoit pas comment il avoit pu gagner un cœur, qu'il avoit jugé ſi fier & ſi rigide, & qui ſembloit fermé à toute foibleſſe.

foibleſſe. Cette découverte, tout en raviſſant ſon ame, étonnoit ſa raiſon. Oh! le bon jeune-homme!

## CHAPITRE X.

*Guériſon de l'amour platonique.*

JEZENNEMOURS n'avoit pas encore triomphé; non qu'il fût livré à une inexpérience enfantine, mais parce-qu'il avoit fait une Divinité de ſa Florimonde, & qu'il continuoit à lui offrir un encens pur, comme ſeul digne d'être offert à ſes charmes. Florimonde, charmée & confuſe, invoquoit ſecrettement ſa défaite; car il n'étoit plus en ſon pouvoir de réſiſter à l'adoration reſpectueuſe de notre Philoſophe. Elle commença par railler avec une légèreté ingénieuſe, cet amour platonique que Jezennemours exaltoit pour ſe tromper lui-même & donner

le change à ſes deſirs ; mais il eſt étonnant combien une idée folle, qui entre dans le cerveau d'un jeune enthouſiaſte, dérange les projets d'une tendre Amante & les loix mêmes de l'amour. Ce qu'il y a de plus puiſſant dans la nature obéit encore aux preſtiges de l'imagination ; elle ſemble diſtribuer les peines & les plaiſirs par un ordre contraire à celui qui eſt établi. L'erreur, dans notre premier âge, n'eſt jamais médiocre ; elle eſt extrême & place toujours le phantôme à la place de la réalité. Florimonde voyant à quelle tête elle avoit à faire, crut enfin devoir uſer d'un de ces ſtratagèmes ingénieux qu'elle connoiſſoit ſi bien ; car toutes les femmes ont au moins la théorie de cet art ; elle le mettoit en uſage pour la premiere fois. On ne ſauroit dire ſi elle étoit ſatisfaite ou fâchée d'avoir recours à l'artifice pour amener Jezennemours dans les chaînes tiſſues par la main des plaiſirs.

L'air du printems animoit & réjouiſſoit le ſein de la nature ; la terre étoit en fleurs & le ciel ſans nuage ; c'étoit la ſaiſon où les cœurs les plus indifférens ſoupirent, où je ne ſais quelle molle vapeur, que promene l'aile des zéphirs, diſpoſe les cœurs à la tendreſſe & fait ſympathiſer tous les êtres. Jezennemours étoit devenu plus mélancolique, plus rêveur, & Florimonde plus enjouée, plus raviſſante. Elle voyoit approcher le moment de ſa victoire, elle pouvoit déja la lire dans les regards de ſon Amant. Un ſoir que laſſe de milles jeux folâtres, elle avoit témoigné quelque laſſitude, elle s'eſquiva ſoudain après avoir fait de ces folies aimables, où le fond du caractere & de l'eſprit paroît à découvert & ſemble dire, *me voilà tel que je ſuis ;* Jezennemours qui avoit danſé (d'aſſez bonne grace pour un Philoſophe) ne la voyoit plus & la cherchoit avec beaucoup

d'ardeur, lorſque furetant dans tous les lieux, il entra dans un petit ſallon écarté. Il la trouva paroiſſant endormie. La chaleur de l'air avoit fait tomber le voile qui couvroit toujours ſon ſein; il parut à ſes yeux avec tous les charmes d'un âge formé; car ce genre de beauté a plus que tout autre ſon point de maturité; ce ſein qui reſpiroit mollement annonçoit une fierté à moitié vaincue. Son attitude avoit cette négligence voluptueuſe qui promet l'abandon des plaiſirs; ſes bras à demi-panchés ſembloient ne devoir ſe relever que pour ſerrer un Amant. Ses beaux yeux, couverts de leurs paupieres longues, invitoient les regards les plus diſcrets à ſe raſſaſier de la vue de tant d'appas. Quel moment pour un Sage! il puiſe dans ce ſpectacle tous les feux qui l'embrâſent & le maîtriſent. Il ſe panche comme pour adorer l'objet qui l'enchante. Ce

n'eſt pas ſeulement ſon regard qui s'enivre, tous ſes ſens ſont délicieuſement émus. La vivacité du plaiſir nuit ſouvent à une volupté plus durable; il ravit un baiſer ſur des lèvres demi-cloſes, & ſa main cueille les doux lys de ce ſein qui palpite, s'éleve & ſemble voler au-devant des careſſes qu'on lui prodigue. Un profond ſoupir & quelques mots inarticulés, apprirent à Jezennemours dans quel ſonge ſon Amante étoit anéantie.... O trop cher Jezennemours! ....aimons-nous... je me donne à toi... En ce moment Jezennemours la preſſe entre ſes bras avec tranſport & répete : *aimons-nous*. Florimonde ſe réveille, ſes yeux humides rencontrent ceux de ſon Amant..... Quand elle auroit voulu être cruelle, ce regard ſuppliant de l'amour auroit deſarmé toute ſa rigueur; elle ne put qu'être ſenſible, elle lui tendit les bras, elle s'empara de l'objet de ſa

tendreſſe ; le ſonge fortuné s'acheva. Jezennemours eſt le plus aimable des hommes aux yeux de Florimonde ; & Florimonde devient la plus aimable des femmes aux yeux de Jezennemours. Il fut auſſi tendre, auſſi tranſporté qu'elle ; ſi quelque choſe égale la paſſion d'une femme vraiment épriſe ; tous-deux partagerent la même ivreſſe, & reconnurent combien la ſageſſe prête de charmes à l'amour !

Que d'autres pinceaux ayent l'orgueil préſomptueux de vouloir peindre les ſcènes de l'amoureuſe volupté ; l'homme qui ſaura ſentir jugera les langues trop imparfaites pour atteindre à ce tableau : ſouvent il a été commencé, il ne ſera jamais fini ; & quels traits en effet peuvent rendre les accens de l'amour, lorſque la bouche ſe taît, & que le cœur enflâmé, ſe créant un autre langage, répond & s'exprime ſans l'uſage de la parole ?

Florimonde, livrée à ſon ſage & heureux Amant, lui fit éprouver le regret de tant de jours écoulés & perdus dans les froids débats d'une timide retenue ; elle le dédommagea de ſa contrainte & des larmes qu'il avoit verſées dans le ſilence : elle-même ne vit plus dans l'aurore de ce bonheur, qu'une perſpective de jours ſemblables, tous abandonnés au charme d'une confiance mutuelle, charme non moins doux que les plaiſirs de l'amour. Si les tranſports de deux cœurs parfaitement unis, peuvent ennoblir certaines foibleſſes, jamais tendreſſe ne fut plus légitime. Cependant il faut l'avouer ; l'amour de Florimonde étoit plus abandonné, plus entier, plus abſolu : mais ſi elle ſurpaſſoit ſon Amant en amour, elle voulut toujours, pour faire la balance égale, qu'il la ſurpaſſât en plaiſirs.

## CHAPITRE XI.

*Craintes réelles ; réflexions que les femmes pourront lire deux fois.*

FLORIMONDE avoit promis à Monval de l'informer de la victoire, à l'instant que sa conquête seroit assurée ; & Monval devoit se faire un divertissement de venir narguer le sage Jezennemours, soupirant dans une retraite champêtre, aux pieds d'une de ses Maitresses délaissées. Mais depuis qu'elle avoit connu l'amour, jalouse de conserver son Amant, son aimable Philosophe, elle étoit bien-loin de se prêter à cet odieux complot. Combien Monval, qu'elle n'avoit jamais chéri, lui paroissoit alors abject & mépriſable, sur-tout depuis qu'elle avoit connu l'ame de Jezennemours ! Elle ne songeoit qu'en frissonnant aux hommes corrompus, qui, dans la Capi-

tale, avoient formé sa société ; c'étoient de vils mortels avec leur or, avec leur puissance, avec leur crédit ; & Jezennemours, sans fortune, sans titres & sans rang, étoit bien au-dessus de ces honteux & plats favoris de l'aveugle fortune : son langage, son caractere, sa candeur, sa noble bienfaisance, tout achevoit de le placer à ses yeux dans un rang élevé, & de le faire juger d'une espece supérieure à tous les hommes qu'elle avoit jusqu'ici rencontrés : ils étoient faux avec politesse, barbares avec libéralité, féroces & grossiers dans leurs plaisirs. Jezennemours ne lançoit pas un regard qui ne fût une expression délicate ; il ne disoit pas un mot qui ne révélât une vertu. Elle ne vouloit plus que le voir, que l'entendre, que reposer à ses côtés, puiser à cette source pure dans les trésors de son ame, & creuser, pour ainsi dire, la possession d'un cœur où elle décou-

vroit chaque jour des ſentimens plus touchans & plus généreux. Comme elle abjuroit tacitement dans ſes bras la vie qu'elle avoit menée! comme elle avoit été loin de connoître l'amour! à-peine avoit-elle ſenti les mourantes étincelles d'une fugitive volupté : ici, elle eſt pleine, entiere ; c'eſt un nouvel univers que lui cachoit une main ennemie, & Jezennemours a déchiré le fatal rideau qui voiloit ce riant Olympe. Elle y vit, elle y reſpire ; ſatisfaite, tranquille & fortunée, comme elle faiſoit ſerment d'épouſer ſes principes, ſes goûts! mais elle n'avoit pas beſoin de faire des ſermens; elle étoit déja métamorphoſée, & preſque à ſon inſçu, en l'homme qu'elle adoroit.

Mais quelqu'amour qu'ait une femme, elle ſe refuſe à ces confidences qui embraſſent l'hiſtoire de ſa vie, & ordinairement elle fait bien ; car quelle femme n'a pas été la victime des circonſtances

bisarres qui promenent dès l'enfance ce sexe adorable & passif ? Peut-il répondre de tous les piéges qui lui ont été dressés dès l'âge simple de l'inexpérience, & rendre compte de tous les pas que la superbe audace des hommes lui a fait faire ? Ne sont-ils pas des espèces de tyrans qui joignent à l'adresse perfide, la brutale insensibilité des remords, & l'oubli ne doit-il pas ensevelir & l'attentat du vainqueur & les gémissemens de la victime ? Il est donc des vérités tristes, inutiles, affligeantes pour l'Amant qui les entendroit ; & celles-là, il faut les cacher avec soin : jamais le prix de l'aveu n'efface le soupçon qui vient flétrir l'imagination du nouveau possesseur. Il se promenoit dans un palais orné de roses, & vous en effacez les couleurs radieuses : il est toujours plus heureux par ce qu'il croit, que par ce qu'il pourroit savoir : le passé est passé ; le présent seul appartient à l'amour.

Plus Florimonde aimoit, plus elle craignoit que le bandeau ne tombât des yeux qu'elle avoit enchantés. Elle auroit voulu le ravir au jour; & nouvelle Armide, le transporter dans quelque lieu désert, où nul mortel ne pût le voir, & lui révéler ce qu'elle avoit tant d'intérêt à cacher. Elle pâlissoit quelquefois de frayeur, dès qu'elle entendoit le bruit d'un équipage, dans la crainte que Monval n'arrivât, & ne vînt dénouer tristement le nœud où elle attachoit sa félicité. Tout ce que l'adresse & l'amour peuvent imaginer pour tromper Monval, elle le mit en usage : elle écrivit que Jezennemours étoit plus Philosophe que jamais, qu'il s'adonnoit tout entier à l'agriculture, qu'il *bravoit les passions terrestres*, qu'il ne vivoit qu'avec *Platon* & les *Ephémérides du Citoyen ;* que les jours où il n'alloit pas visiter les fermes voisines, il s'enfermoit pour lire & écrire.

Elle assaisonnoit ces détails d'une gaieté qui lui pesoit, & gémissoit du rôle faux que la méchanceté des hommes lui avoit imposé dès sa jeunesse ; rôle insupportable pour elle, & qu'elle comptoit bien abjurer à la premiere occasion.

C'étoit ainsi qu'elle reculoit le terrible moment où Monval devoit arriver avec l'insolence d'un protecteur & la causticité d'un railleur opulent : cependant elle s'éclairoit avec Jezennemours; elle élevoit son ame ; car une femme ne pense fortement qu'avec un Amant favorisé, & c'est dans ses leçons qu'elle voyoit encore plus distinctement combien étoit profond l'abîme où elle étoit descendue.

L'amour qui, comme le travail, a l'heureux avantage de faire passer les mois comme des minutes & d'interdire à l'ennui, toujours si redoutable à la campagne, les moindres approches,

l'amour leur faiſoit oublier que l'automne alloit ſuccéder à la ſaiſon où l'on moiſſonne ; Monval ne devoit pas tarder à venir les ſurprendre ; il ſe ſeroit furieuſement impatienté de tant de délais ; il auroit rompu en viſiere avec Florimonde, ou bien il ſeroit accouru l'accabler de propos ironiques, ſi le ſort qui favoriſe les Amans ne l'eût promené chez l'Etranger, pendant plus de ſix mois ; tems précieux qu'ils mirent à profit, & dont Florimonde ne prévoyoit la fin qu'avec une amertume ſecrette, qui ne laiſſoit pas que de corrompre les inſtans de ſon bonheur.

Jezennemours avoit ſuivi une volupté ſéduiſante, il avoit oublié la voix de la ſageſſe, & s'étoit laiſſé entraîner dans un chemin de fleurs. Son âge, la ſenſibilité naturelle de ſon cœur, la campagne, l'habitude de ſe voir, les regards d'une femme noble & touchante, tout

l'avoit rendu infidele ; mais une jouiſſance prolongée lui révéla ce qu'étoit ſon amour ; il vit que c'étoit ſa Suzanne, ſa premiere Amante, qui s'étoit pour ainſi dire métamorphoſée en Florimonde ; & le ſouvenir de cette belle Suzanne ſe ralluma avec d'autant plus de feu dans ſon ame, que c'étoit elle qu'il demandoit, qu'il cherchoit, en poſſédant le nouvel objet de ſes deſirs. Dans les bras de Florimonde, il ſongeoit à celle qu'il ne voyoit plus & qui le dominoit impérieuſement ; il auroit dédaigné les plaiſirs qu'il goûtoit, s'il n'en avoit honoré l'image de celle qui étoit abſente : il aimoit Florimonde ; mais comme ayant quelque reſſemblance éloignée avec celle qu'il adoroit. Ces caprices de l'imagination ſont indomptables ; ils accompagnent toujours ces paſſions ſecondaires qui nous aſſiégent dans la jeuneſſe. On aime pluſieurs femmes, mais peut-être que

l'on n'en idolâtre jamais qu'une. Florimonde enivrée de ſon bonheur, & répandant ſur tous les objets la vivacité de ſes feux, ne s'appercevoit point du ſecret de Jezennemours qu'il déguiſoit avec le même ſoin qu'elle lui deroboit le ſien.

CHAPITRE XII.

## CHAPITRE XII.

*Songe qui conduira à quelque chose.*

UNE nuit qu'il dormoit à côté d'elle, ou si vous l'aimez mieux dans ses bras & sur son sein, Florimonde éveillée & muette, comtemploit son Amant, comme on dit que jadis Diane contemploit son Endimion. Elle eut été jalouse des rayons de la Lune, si elle eût vécu aux siècles de la Fable; elle observa que des empreintes de peine & de douleur obscurcissoient tout-à-coup ce front jusqu'alors paisible; il paroissoit agité d'un sommeil inquiet : ses esprits égarés, traçant dans son cerveau des ombres fantastiques, laissoient passer jusques sur son visage le travail de son imagination; elle le transportoit en songe sur les bords escarpés d'un fleuve rapide : il appercevoit à l'autre bord

une jeune Divinité ; il reconnoît sa Suzanne : soudain il s'élance du rivage, tombe dans les flots, & veut passer jusqu'à l'objet qui attire tout son être. Suzanne lui jette un regard étincelant de ces larmes douloureuses, qui sont le reproche de l'amour offensé ; elle lui montre d'une main ce jardin simple & sans art, où ils s'étoient promis une foi qui devoit être mutuelle : il revoit jusqu'au gazon où il s'étoit assis près-d'elle. Jezennemours tend les bras vers ces bosquets que son cœur lui retrace ; mais bientôt les bosquets, le gazon, le jardin, tout fuit, tout s'efface... Il ne voit plus qu'un chemin sillonné de traces lumineuses, qui, s'élevant de hauteur en hauteur, & serpentant sur une montagne élevée, va se perdre dans les cieux ; sa Suzanne s'enfonce dans cette route étroite & brillante ; elle tourne encore la tête vers lui & semble l'appeler ; les derniers sons de

sa voix lointaine semblent lui crier : *Ami, voici le chemin de la vertu, la route du bonheur : c'est là-haut que je t'attends ; suis-moi.* Elle disparoît à ses yeux, tandis que les vagues du fleuve, contre lesquelles il lutte vainement, l'entraînent d'un côté opposé & bouillonnent d'écume autour de lui, comme pour l'engloutir. Il se réveille, la pâleur sur le front & le desespoir dans l'ame ; il pousse un long cri, & dit en pleurant : Suzanne ! ah ! Suzanne !... Je l'ai revue, elle fuit loin de moi ? ... La douleur la plus vive lui coupe la parole ; ce sont des sanglots étouffés, qui expirent dans sa bouche. Florimonde, effrayée, presse son Amant contre son sein, voudroit le retenir entre ses bras ; mais il s'arrache à ses côtés, il se refuse à toutes ses caresses ; il s'échappe, il va loin d'elle cacher le trouble de son ame ; trouble impérieux, & dont il lui seroit impossible de déguiser toute la violence. Seul,

& comme anéanti en lui-même, tous les traits de sa Suzanne se retracent vivement à ses esprits; il lui semble entendre encore sa voix, cette voix dont les accens, jadis si tendres, ne devoient plus que lui reprocher & son inconstance & son ingratitude. Dans ce moment, il auroit détesté Florimonde, si, avec sa douceur ordinaire & inaltérable, elle n'étoit venue interrompre sa mélancolie. L'ame de Jezennemours étoit droite & sincère; il avoit soupiré pour elle, il avoit sollicité ses faveurs; c'étoit assez pour qu'il se regardât comme son séducteur, & pour qu'il s'imposât le devoir de respecter celle qui s'étoit livrée à sa tendresse. Il avoit des remords d'avoir trahi involontairement une femme, à qui il avoit pu dire, je vous aime; tandis qu'un autre amour extrême, invincible, quoique malheureux, eût toujours regné dans le fond de son ame.

## CHAPITRE XIII.

*Inquiétudes ; curiosité ; orages du cœur humain ; conduite exemplaire d'une Amante.*

FLORIMONDE, quoiqu'étrangement émue, & allarmée à l'excés, déguisoit jusqu'à l'apparence du courroux, & n'opposoit qu'un trouble touchant, une tendresse absolue & délicate à l'air sombre de Jezennemours. Elle avoit l'expérience du cœur de l'homme ; elle aimoit, & pour la premiere fois de sa vie: elle vouloit donc s'attacher ce cœur si digne de son estime, ce cœur qu'elle voyoit avec une douleur secrette pancher vers une autre. Elle consentoit à tout souffrir pour obtenir de lui un seul regard ; elle attendoit du tems & de ce pouvoir insensible que fait naître un attachement assidu, la victoire que

ſembloient lui refuſer ſes charmes : mais Jezennemours avec cette droiture & cette vérité qui formoient l'eſſence de ſon caractere, eut regardé comme un crime de l'abuſer plus longtems, en lui derobant ce qui ſe paſſoit au fond de ſon-cœur. O Florimonde, Florimonde ! dit-il, en ſoupirant, & ſe cachant le viſage dans ſon ſein, la probité m'impoſe un aveu que je ne puis taire ; en l'étouffant je deviendrois cent fois plus coupable ; oui je ſerois à jamais indigne de ces bontés précieuſes que votre tendreſſe me prodigue. Je vous ai trompée, Florimonde, ou plutôt je me ſuis trompé moi-même ; je croyois ſentir pour vous ce ſentiment de l'amour qui naît à notre inſçu dans nos cœurs ; mais ce ſentiment eſt excluſif, il ne peut nous animer qu'une fois. Je n'ai ſuivi que la volupté, & je vois ſon menſonge. Les feux qui ont embrâſé mes ſens commencent à s'étein-

dre ; je me trouve avec effroi parjure à mes ſermens ; mais ſi je ſuis coupable envers vous, je ne le ſuis pas moins envers une autre... Malheureux que je ſuis! mon crime eſt égal des deux côtés ; j'ai violé des ſermens antérieurs, ſermens purs & ſaints offerts à l'amour même ; j'ai renoncé aux principes vertueux que je m'étois fait une loi de ſuivre conſtamment. Le remords tardif s'éveille & me frappe ; il me confond à vos yeux : je ſens combien c'eſt m'acquitter foiblement de ce que je vous dois, que de vous offrir l'amitié la plus vive à la place de l'amour ; c'eſt payer avec de l'ingratitude une dette immenſe : mais qui pouroit l'acquitter, qui pourroit égaler une affection auſſi généreuſe que la vôtre ? Liſez aujourd'hui dans ce cœur qui vous reſpectera juſqu'au dernier ſoupir ; liſez-y le repentir de ne pouvoir être tout entier à vous comme il devoit l'être. Il ſe tut ;

& Florimonde accablée ne pouvoit rien répondre.

Elle auroit pû comme plusieurs de ses pareilles faire l'héroïne de théâtre, charger son Amant de reproches & d'injures, armer un orgueil menteur, répandre une fierté empruntée, jeter de longs éclats, produire des accens lamentables ; mais, comme je l'ai déja dit, elle étoit vraie avec elle-même ; elle connoissoit le cœur humain, celui de Jezennemours & le sien propre. Loin d'employer ces traits violens & qui rarement réussissent à ramener un infidele, elle ne fit parler que l'innocent langage d'une douleur profonde & concentrée...—On ne peut commander à soi-même, répondit-elle, après avoir arrêté ses larmes : je le sens trop ; cet effort est au-dessus de l'humanité ; je vous aime, cher Jezennemours, & vous aimerai toujours... —Soyez dispensée de m'aimer, puisque cet amour vous

vous peſe. Vos paroles, qui me déchirent l'ame, toutes cruelles qu'elles ſont, ne me paroiſſent ni injuſtes, ni outrageantes..... Ah! dès-longtems je me ſuis jugée indigne de vous & par ce peu de charmes que je poſſede, & par la ſupériorité de votre ame ſur la mienne; mais ſi vous pouviez ne voir que ma tendreſſe, peut-être qu'à l'examen je l'emporterois ſur toute autre. Vous m'offrez de l'amitié; c'eſt un bien foible dédommagement, Jezennemours! mais je l'accepte avec tranſport, avec joie, avec reconnoiſſance, & je me ſens capable de tout vous ſacrifier, excepté ce dernier ſentiment, dont vous voulez m'aſſurer. J'en ſuis, & j'en ſerai dans tous les tems trop exceſſivement jalouſe pour pouvoir y renoncer. Allez, cher Jezennemours, allez, mon amour ne vous tourmentera plus, je le renfermerai en moi-même; je paroîtrai paiſible, dût l'effort me coûter

la vie : mais, non, j'aurai du moins la satisfaction de me conformer à vos desirs.

Ce fut par ce doux & ingénieux stratagème, (si c'en est un, car il appartenoit plus à la nature qu'à l'art) qu'elle retint dans ses chaînes celui qu'elle chérissoit, & qui sans cela alloit peut-être lui échapper : elle n'avoit jamais eu l'ame assez corrompue pour imaginer que la franchise soit une erreur, & la vertu une sottise. Elle avoit conçu la noble ambition d'égaler Jezennemours en sincérité, & de montrer que les sacrifices les plus cruels ne sont pas impossibles à une femme qui sait aimer. Elle vouloit rapprocher son ame de celle de son Amant, & fit tous ses efforts pour combler l'intervalle qui les séparoit.

Ils ne furent pas infructueux; la noblesse de certaines actions nous aggrandit à nos propres yeux, & l'on jette alors

ſur ſoi-même un regard ſatisfait ; on a droit à l'eſtime des autres, quand on eſt parvenu à s'eſtimer ſoi-même. Jezennemours ne put lui refuſer un attachement qui tenoit autant du reſpect que de l'amitié. Que n'auroit-il pas donné pour n'avoir jamais été que ſon Ami, & n'avoir point à ſe reprocher les chagrins dont il étoit la cauſe ! Il ne ſongeoit qu'aux moyens de les adoucir; & toutes les attentions que peuvent enfanter une douce & ſincere eſtime, étoient offertes à Florimonde.

Elle n'étoit pas cependant tout-à-fait malheureuſe ; elle voyoit Jezennemours, elle lui parloit, elle jouiſſoit de ſes propres victoires, & l'on ne peut que regretter beaucoup qu'un pareil cœur n'ait pas appartenu tout entier à la vertu. Elle ſe croyoit d'autant plus obligée de cacher le ſecret de ſon état, que le reſte de ſon bonheur y étoit attaché : elle redoutoit



BIBLIOTHEQUE

une Rivale, ſans prétendre eſpérer de pouvoir jamais la balancer, car elle ſe jugeoit trop au-deſſous d'elle; elle fut curieuſe (& l'on ne doit pas s'en étonner) de ſavoir enfin les particularités d'un amour ſi vif & ſi durable; comment il avoit pris naiſſance; comment il s'étoit nourri dans une ſi longue abſence. Elle preſſoit depuis longtems cet entretien qu'elle craignoit & qu'elle deſiroit. Elle trembloit de connoître ſa Rivale, & ne pouvoit ſe refuſer à l'intérêt de la connoître. Jezennemours, avec ſa franchiſe ordinaire, ne ſachant point diſſimuler les mouvemens de ſon ame, commença ce récit trop fidele de l'hiſtoire de ſa vie, qu'il ſema de ces réflexions que lui inſpiroit un ſentiment vif & préſent; & j'eſpere qu'on les lui pardonnera à l'exemple de l'indulgente Florimonde.

## CHAPITRE XIV.

*Enfance. Premiere éducation ; comme elle peut devenir fatale.*

ASSIS à côté de l'objet qu'il auroit voulu ou tout aimer, ou tout haïr, Jezennemours se recueillit un instant, comme le pieux Enée, avant que de parler ; hésitant d'abord un peu de blesser, par une narration trop sincere, celle qui l'écoutoit. Florimonde, les yeux baissés, attendoit en silence, & même avec effroi, cette histoire qui devoit fixer les incertitudes de son cœur, & faire renaître ou éteindre à jamais cette lueur d'espoir à laquelle il lui étoit impossible de renoncer totalement. Ce fut donc ainsi que Jezennemours prit la parole. Il commence ; écoutons.

Chere Florimonde, vous m'avez offert un bonheur digne d'envie, &

que tout autre que moi goûteroit avec transport ; mais ce sentiment m'échappe, parce qu'il est incompatible avec l'image que je porte gravée au fond de mon cœur. Lorsque vous m'aurez entendu, lorsque vous aurez appris ce que j'étois avant de vous connoître, au-lieu de me juger ingrat ou insensible, peut-être ne saurez-vous que me plaindre.

Le premier lustre de ma vie, évanoui pour jamais de ma mémoire, se confond avec ce néant incompréhensible d'où nous sortons, lorsque nous abordons à l'existence. Je ne crois même avoir parcouru cette étonnante portion de ma durée, que parce que des exemples fréquens, & que j'ai sous les yeux, me confirment que j'ai passé par le même état où j'apperçois tant d'êtres informes & débiles. Je me souviens seulement d'avoir été un foible enfant abandonné à des mains rusti-

ques, payées pour me nourrir. Les tendres soins d'une mere n'ont jamais veillé autour de mon berceau. Les cris que le besoin m'arrachoit, ont frappé des oreilles, qui, avant de s'ouvrir, calculoient sur le prix convenu, non pour me faire vivre, mais pour ne me pas laisser mourir. Une chevre, dit-on, plus sensible & plus soigneuse que la femme à qui je dois le jour, venoit, à des heures réglées, porter à mes levres ses mammelles gonflées de lait, tandis que ma mere mouroit peut-être loin de moi de la surabondance de cette liqueur nourricière qu'elle me refusoit. Je ne sais pas encore à qui je dois ma triste existence; & si les auteurs de mes jours voyent le soleil, ils sont pour moi comme s'ils n'étoient pas. Ah! s'ils m'ont abandonné, que leur ai-je fait, du-moins pour renier leur fils, & pour le punir de lui avoir donné la vie! Je voyois le tendre

agneau bondiſſant ſur les fleurs, courir en folâtrant ſous ſa mere; tandis que je pleurois vainement après la mienne. Je paſſai donc ces premieres années, où l'ame encore neuve reſte comme plongée dans une admiration ſtupide, & paroît étonnée de ſa nouvelle demeure, ainſi que de tout ce qui l'environne. L'enfant étudie & compoſe avec tout ce qu'il voit; il écoute tout ce qui ſe dit avant que de rien prononcer; & ſouvent par malheur dès qu'il vient à parler, au-lieu de le laiſſer dire, on le force à ne répéter que les ſottiſes de ceux qui ſe jouent de ſon ignorance & de ſa bonne-foi.

Je fus perverti comme les autres & livré au menſonge qui aſſiége l'enfance. On employa le fouet de la terreur pour me façonner à la vie; & ſi, dans un âge plus mûr, guidé par les écrits des hommes éclairés, je n'euſſe ſecoué ces hideux fantômes dont on environna

mon imagination ; si je n'eusse employé toutes les forces de ma raison à décomposer cet édifice d'illusions funestes, je n'aurois jamais vu la nature dans sa naïve beauté ; je n'aurois jamais connu la vérité qui console & fortifie ; je serois mort plus vil, plus borné, plus foible que l'insecte qui rampe sous les pieds, & qui du-moins a son instinct à lui, dont personne ne prétend l'écarter. Que dis-je ! toujours tourmenté, j'eusse peut-être été méchant ; car la dureté exercée contre l'enfance, dénature le cœur de l'homme, & le précipite dans l'insensibilité & dans le crime. Que d'efforts ne m'a-t-il pas fallu faire pour rompre cette chaîne d'idées basses & rampantes, dont les tyrans des ames avoient chargé la mienne ! De mauvais traitemens m'annoncerent que j'étois sensible & que j'étois au monde ; je ne l'apperçus que sous le rapport d'un lieu aride & desagréable,

où dominoient la force & l'injuſtice. Mes ſens n'étoient pas encore familiariſés avec les objets ; l'être en nous qui juge & qui penſe, eſſayoit à-peine à les comparer, & j'étois déja traité comme un grand criminel : chaque action étoit preſque un forfait ; & la voix terrible de mes Juges inexorables, retentiſſant ſans-ceſſe au fond de mon ame craintive, en détruiſoit à chaque inſtant le reſſort. Comment ne s'eſt-il pas briſé ? comment ai-je pu contrebalancer ces châtimens journaliers que des hommes cruels prenoient plaiſir à m'infliger, pour jouir ſans-doute de mes larmes enflâmées, & de la fureur impuiſſante où me jetoit le ſentiment de cette injuſtice ?

C'étoit peu ; ceux qui tourmentoient ainſi mes premiers jours, à force de me répéter que j'étois né méchant, m'apprirent preſque à le devenir. A ſept ans, ils m'avoient déja donné une

ſi triſte idée de ma pauvre petite exiſtence, que je crus de bonne-foi être un monſtre incapable de faire jamais le bien. J'ai gardé longtems ce pernicieux préjugé, ayant peur de moi-même, me déteſtant, pour ainſi dire, parce que perſonne ne vouloit m'aimer; j'étois ſombre & farouche, parce qu'on avoit irrité mon extrême ſenſibilité, & que mon ame qui tendoit au plaiſir, & ſur-tout à la confiance, avoit toujours été rebutée par des voix menaçantes, & qui ne ſe bornoient pas toujours à menacer. Ce n'eſt qu'en réfléchiſſant dans la ſuite, que j'étois l'ouvrage d'un Dieu bon, que je ſus l'aimer ſous ce rapport, & décider que j'étois né moi-même avec un germe de bonté; ce n'eſt que par la haute & noble idée de cette illuſtre origine, (heureuſement ſentie), que j'ai ſu élever mon ame au-deſſus de ces portraits impoſteurs, qui calomnioient à la fois & le Dieu de

l'Univers, & le cœur dont il m'a fait préſent. Ces tableaux noirs, inventés par les ennemis de l'eſpece humaine, tourmentent & effrayent, ſur-tout ces imaginations paſſives, qui n'oſent plus repouſſer cet aſſemblage d'Etres infernaux, qui n'ont d'exiſtence que dans l'ame du fourbe, qui a pris ſoin de les créer.

## CHAPITRE XV.

*Le Curé aux gros yeux.*

UN des premiers perſécuteurs de ma raiſon naiſſante, fut un Curé de village, qui, s'étant emparé de moi, s'enrouoit tous les jours à m'expliquer ce qu'il diſoit incompréhenſible. Il me ſemble encore le voir tournant ſes deux gros yeux de taureau, m'épouvanter, au-lieu de m'inſtruire, & me battre pour me former à la charité. Il m'obligeoit à répéter un Catéchiſme dont je n'entendois pas un ſeul mot : il me menaçoit de l'enfer dès que ma mémoire étoit chancelante ; & en me parlant de ce goufre de feu, où il me faiſoit deſcendre tout vivant, il faiſoit de ſi affreuſes grimaces, que je croyois déja voir le Pere des crimes venir pour m'emporter entre ſes bras horribles. J'avois ſi peur de lui ; je le croyois tel-

lement de la connoiſſance de ce grand Diable, dont il me menaçoit toujours, que je n'ai jamais oſé lui porter une des moindres objections que mon eſprit ſe faiſoit à lui-même ; je me reprochois cette penſée comme une inſpiration ſoudaine & diabolique, & je tremblois même qu'il ne la devinât lorſqu'elle ſe formoit dans mon intérieur. Ma leçon récitée, je demeurois en ſa préſence muet & inanimé comme une ſtatue, ſondant en vain mon ame, & l'interrogeant, ſans qu'elle pût me rien répondre de ſatisfaiſant : elle ſembloit d'accord avec le cruel Curé, pour me dire que toutes ces images effrayantes étoient réelles. Lui, ſatisfait de me voir tremblant, n'en demandoit pas davantage, & s'applaudiſſoit (en admirant une mémoire aſſez heureuſe, qu'il ſurchargeoit à ſon gré), de l'excellente éducation qu'il me donnoit.

Je lui ai l'obligation de m'avoir ap-

pris à lire ; mais ce fut dans le *Pédagogue Chrétien*. J'ai bien profité de cet avantage dans la suite ; mais en même-tems, ce livre meubla ma pauvre tête de tous les revenans nocturnes qu'on disoit environner le cimetiére : je les appercevois la nuit en cercle au pied de mon lit ; & plus je les pryois de s'éloigner, à l'aide de grands signes de croix, plus ils s'obstinoient à rester autour de moi, bravant les vœux que j'envoyois à mon Patron & à tous les Saints du Paradis. Dans ce tems fatal, je puis dire n'avoir jamais vu venir le coucher du Soleil sans un triste serrement de cœur, & un tremblement universel. Mon lit me sembloit un tombeau qui devoit tout-à-coup s'ouvrir pour me laisser tomber dans les flâmes de l'enfer : on m'avoit tant de fois offert l'image de ce gouffre enflâmé, que je préférois les dures corrections du jour aux transes affreuses de la nuit.

## CHAPITRE XVI.

### *Le Parraein.*

J'AVOIS dix ans, & je ſavois par cœur le Catéchiſme, les Evangiles de l'année, & le Rudiment : j'aurois dit les mots à rebours, tant on avoit fait faire des tours de force aux fibres élaſtiques de mon cerveau. Un jour, (& je ne l'oublierai jamais), le terrible Paſteur adouciſſant pour la premiere fois, & ſon regard & le ton de ſa voix, me dit : Jezennemours, tu ſais que tu es un orphelin abandonné, (je n'en ſavois pas un mot), dont j'ai bien voulu prendre ſoin, ſans autre intérêt que celui de ton ſalut ; tu es dans la bonne voie, tu n'as plus qu'à y marcher. Juſqu'ici je t'ai caché qu'il n'y avoit dans le monde qu'une ſeule perſonne de laquelle tu puſſes eſpérer deſormais quelques ſecours :

cours : cette perſonne eſt ton Parrain : il vit encore, heureuſement pour toi ; tu ne l'as jamais vu, mais bientôt tu le verras ; c'eſt lui qui a eu ſoin de toi dès l'inſtant de ta naiſſance ; il te redemande ; demain nous partirons, & dans deux jours tu ſeras chez lui. Tu ſais de quelle bonté & de quelle douceur j'ai uſé envers toi : ſonge bien à le lui dire ; car je t'en avertis, tu me regretteras plus d'une fois ; ton Parrain n'eſt pas bon & tendre comme moi : il régente trois cens Ecoliers raſſemblés ſous ſa férule : aucun ne bronche, & le moindre murmure eſt puni comme une ſédition ; il fait trembler les plus audacieux, & ce n'eſt pas aſſez du châtiment, il faut le ſubir d'un air ſoumis & volontaire ; tu vois que ton Parrain eſt un homme recommandable, illuſtre ; un homme important, connu à cent lieues à la ronde ; & puiſqu'il faut te dire ſon nom, il eſt

Jéſuite ; & de plus, Préfet au célebre Collége de Strasbourg. Il prononça ces mots avec le ton d'admiration, l'air du reſpect, & il ajouta, en mettant la main ſur ſa poitrine : C'eſt un Saint-homme, mon enfant, un homme de Dieu, qui convertit les Huguenots, & qui, zélé pour le Service divin, immoleroit ces infâmes Hérétiques, s'il n'eſpéroit encore pour eux en la grace du Seigneur. Tiens-toi prêt à partir, ſitôt que le Pâtre aura joué de ſon cornet, & mets-toi ſur-le-champ en prieres, afin que le Ciel conſerve les jours de ton auguſte Parrain, qui eſt le ſoutien de la foi & une vraie colonne de l'Egliſe.

Je ne ſavois ce que c'étoit qu'un Préfet, un Jéſuite, colonne de l'Egliſe. J'avois bien entendu parler d'une Ville de Strasbourg ; mais je ne m'en formois aucune idée : mon Curé ne m'avoit pas même dit que le pays où je demeurois s'appeloit l'Alſace ; il avoit, ſelon lui,

des choſes plus importantes à m'enſeigner. Il ne m'avoit appris que le nom du Village où je vivois, & le nom du Village prochain, où il m'envoyoit par fois porter des lettres, qu'on me payoit gracieuſement d'un goûter, où l'on me prodiguoit la crême, que j'aime encore à la folie. C'étoient-là mes plus beaux jours; mais ils arrivoient à peine une fois le mois, & pendant l'été encore; le reſte de la terre m'étoit abſolument inconnu; car ce ſcientifique Curé n'étoit pas homme à s'amuſer à des bagatelles géographiques; il aimoit mieux me faire lire & m'expliquer l'Epître aux Corinthiens.

La nuit, veille de mon départ, au-lieu des Revenans accoutumés, je vis à leur place la phiſionomie du Jéſuite Parrain, c'eſt-à-dire, que ma crainte imagina & deſſina ſa figure. Et ſous quels traits ſe repréſenter un homme moins doux que l'effrayant Curé, Pré-

fet zélé dans un Collége, la férule en main toujours levée, & non moins prêt à égorger les Hérétiques ? je lui donnai une mine ſur ce que j'avois vu de plus laid dans le monde ; & ce viſage hideux, que j'avois formé avant de m'endormir, vint me parler en ſonge, & le tonnerre de ſes paroles répondoit à ſa figure. Je m'éveillai trempé d'une ſueur froide.

## CHAPITRE XVII.

*Diverſion. Beau livre pour un cœur neuf.*

MAIS le cornet ruſtique ſonne mon départ. Je m'habille, combattu par la joie de quitter le Presbytere, & par la crainte de rencontrer pis encore; je monte en croupe derriere le gros Paſteur, qui me recommandoit chemin faiſant, de faire ſon éloge au Jéſuite Parrain. Je me laiſſois entraîner dans un morne ſilence, & légèrement diſtrait de ma douleur par la vue des campagnes, qui ne laiſſoient pas que de me parler, quoique je ſongeaſſe au Préfet terrible au-devant duquel je courois. Peu à peu cette derniere image s'effaça, & toute mon attention s'étendit ſur ces plaines riantes, qui chaſſerent au loin mes noires rêveries. Les beaux jours du printems couronnoient

la terre de cette tendre verdure, qui frappe plus agréablement la vue, que la cîme orgueilleuſe des arbres qui ont reçu tout leur feuillage. A chaque pas la nature s'embelliſſoit & ſembloit dire à mon cœur ce qu'on avoit refuſé de lui dire ; je converſois avec elle ; je lui offrois mon hommage pur comme ſes charmes. Je me diſois, Eh ! pourquoi m'a-t-on fermé ces longues avenues où ſe diverſifie le ſpectacle de la campagne ? C'étoit-là ce qu'il falloit expoſer à mes regards avides ; voilà ce qu'il falloit me montrer ; j'en apprends plus dans ce coup-d'œil, que dans les pages de ces livres muets où chaque mot fatigue ma conception ; elle embraſſe ici avec raviſſement une beauté qui inſtruit ; elle n'a vu ailleurs que des objets inanimés.

J'étois encore ſi jeune, qu'au bout de ſix heures, je crus reſpirer un air nouveau, & tout ce qui ne m'étoit

pas familier, me ſembloit appartenir à un Peuple étranger & à des coutumes extraordinaires.

La nouveauté des objets réveilla puiſſamment mes eſprits, & ce fut dès ce moment que je commençai à réfléchir. Un cavalier qui prenoit la même route que nous, converſa avec mon Curé ſur un ton qui me parut bien peu reſpectueux. Je fus frappé de la hardieſſe de langage que prenoit cet inconnu; car il parloit à mon Deſpote avec une certaine familiarité que je n'avois jamais vue à aucun Paroiſſien, même des plus hupés. Il agiſſoit de même, & je ne concevois pas comment ce cavalier ne trembloit pas à la ſeule préſence du Curé, qui ailleurs, faiſoit tout trembler; j'étois étonné, ſurpris, confondu; je ne reconnoiſſois plus même le ſon de voix de mon Inſtituteur. Loin de ſon clocher, il avoit perdu cette voix de tonnerre, qui ter-

raſſoit, foudroyoit : c'étoit une douceur pateline, une patience à l'épreuve ; il prenoit des injures comme des plaiſanteries, & ne ſe fâchoit point, quoiqu'il me parût en avoir ſujet. Quoi ! me diſois-je, on lui parle ainſi ! Il y a donc des hommes au-deſſus de lui ; & ce n'eſt pas le premier homme du monde, quoiqu'il prêche fort élevé au-deſſus de toutes les têtes. J'obſervai avec une joie maligne, que le voyageur le tournoit un peu en ridicule, ſans qu'il oſât répliquer directement ; je me diſois encore en moi-même : Mais c'eſt un Poltron, qui ne ſe venge que ſur ceux qui ſont foibles ; ſi j'étois grand & fort comme lui, j'aurois bientôt réprimé ſes paroles inciviles. Le gros Curé s'efforçoit de rire ; mais je m'appercevois que c'étoit qu'il craignoit d'entrer ſérieuſement en diſpute. Pluſieurs petites ſcènes pareilles arrivées dans quelques Auberges, où des

ſervantes

ſervantes elles-mêmes, ſans reſpect pour ſa calotte & ſa ſoutanne, ſe donnoient la licence de rire de mon Pédagogue, le rendirent moins impoſant, moins terrible à mon imagination; mais cette leçon me venoit trop tard. Délivré d'un tyran, je ſongeois à celui de la Ville & du Collége où j'allois, & j'attendois en tremblant ſon aſpect. Y avoit-il des gens qui oſaſſent ſe moquer de celui-ci comme on faiſoit du Curé ? L'idée qu'il égorgeroit des Huguenots, ſans l'attente où il étoit de leur converſion, me diſoit que ſûrement on ne ſe jouoit point à lui.

Ces ſimples habitations ſemées dans la campagne, & dont mon inexpérience n'étoit pas encore à portée de ſentir l'utilité & la valeur réelle, perdirent toute leur beauté à la vue de ces remparts, de ces tours élevées, de ces édifices ſerrés les uns contre les autres, & de cette pépiniere d'hommes

agiſſans, qui, toujours en mouvement, circuloient chacun de leur côté dans des attitudes variées, & ſous des habillemens différens; le tumulte d'une Ville, & ſa population, parloient à mes regards enchantés, & les enivroient de la plus grande joie; j'admirois ſurtout ces ſoldats qui formoient la garniſon. Habit blanc, paremens rouges, guêtres blanches, un fuſil bien poli ſur l'épaule, un chapeau retappé & orné d'une cocarde; des cheveux poudrés, des boutons reluiſans, tout cela me ſembloit appartenir à l'heureuſe liberté; & quand ces ſoldats, rangés ſur la même ligne, tournoient, en un clin-d'œil, à droite & à gauche, alors je n'étois plus maître de moi-même; je trépignois des pieds, & mon cœur ſautoit d'allégreſſe. Si je rencontrois un Officier galonné, alors j'étois prêt à m'humilier devant lui; je regardois paſſer ce perſonnage avec reſpect;

je contemplois avec admiration cette canne, qui, en se levant, faisoit mouvoir tout un Régiment, & je desirois beaucoup de porter une canne semblable, & de me promener dans les rues avec de l'or sur mes habits, & une belle épée au côté. Quand je comparois ces Officiers à ces Capucins, qui me faisoient toujours peur chez mon Curé, qui se faisoient un jeu d'embarrasser mon visage dans l'épaisseur de leur barbe, je trouvois entr'eux une différence qui me faisoit faire mille réflexions.

Je n'imaginai rien de plus beau au monde, que la Ville de Strasbourg, où j'étois entré, & la garnison qui s'y trouvoit. D'autres Villes plus grandes me l'ont fait paroître bien petite ; & l'étude, dans la suite, m'a montré ces fameuses Cités comme des points imperceptibles sur le grain de sable qu'on nomme la terre. Où étoit alors

mon Village ? Que devint-il, hélas ! ſur la premiere Carte Géographique que j'appris à connoître ; je cherchai avec une curioſité avide, cet endroit où j'avois commencé à marcher, & je ne le trouvai ſeulement pas ; il fallut recourir à des cartes plus détaillées, & j'apperçus en rougiſſant, l'humble figure que faiſoit dans l'Univers la petite marque qui déſignoit le lieu de ma naiſſance. Quelle étoit donc mon inſigne erreur, lorſque je m'imaginois que mon Curé étoit le plus important perſonnage de la terre !

Je m'arrêtois devant chaque boutique, malgré la voix grondante qui hâtoit mes pas tardifs en tançant mes deſirs curieux : les objets d'un luxe brillant me paroiſſoient autant de tréſors ; je me rejouiſſois de les contempler ; les voir me ſembloit les poſſeder ; je me diſois, Si c'eſt ici que je dois vivre, je ſerai bien, car je recréerai tous les jours

mes yeux du ſpectacle des ſoldats & de celui des boutiques, j'entendrai ce fortuné tambour qui plaît tant à mon oreille ; & qui empêcheroit que je ne devinſſe un jour auſſi libre que ces Officiers dorés qui courent la Ville toujours rians & occupés de leurs plaiſirs ?

## CHAPITRE XVIII.

*Le Collége des Jéſuites.*

AINSI je faiſois mon plan de vie & j'étendois mes réflexions joyeuſes, lorſque mon Curé me fit tout-à-coup paſſer par une porte garnie de Saints en pierre, leſquels étoient tous noirs, & m'offrit ſubitement aux regards du Jéſuite Parrain & Préfet ! il me fit incliner preſque juſqu'à terre en ſa préſence ; & s'étant incliné lui-même plus profondément encore, il ne ſe releva qu'à-demi ; & d'un air humble, reſ-

pectueux & soumis, que je ne lui avois jamais vu, il dit : Très-digne & très-révérend-Pere, voici l'enfant que vous m'avez confié il y a dix ans ; depuis ce tems, je n'ai cessé de veiller sur lui ; j'ai répondu à vous & à l'Ordre de le faire penser comme il faut : je vous le rends après avoir perfectionné les facultés de son ame, autant qu'il a été en mon pouvoir ; il sait autant d'Allemand que de François ; il possede son Rudiment, & sur-tout son Catéchisme, car ce livre doit passer avant tout ; vous pouvez le questionner, la timidité ne l'empêchera point de répondre ; il est ferré-à-glace, il vous expliquera le Mystère de la Grace sur le bout de son doigt ; & pour récompenser ses heureuses dispositions, je lui ai appris derniérement les principaux traits de la Vie de l'auguste Fondateur de la Société, du grand Saint Ignace : il est convaincu que tous les autres Saints ne

ſont devant celui-là, que ce qu'eſt la fougere devant le plus haut chêne. Ainſi, il ſait tout ce qu'il faut ſavoir, très-auguſte & très-révérend Pere, & vous pouvez l'interroger comme je vous l'ai dit, & vous convaincre par vous-même des ſoins aſſidus que j'ai pris pour répondre à la confiance dont votre bonté a bien voulu m'honorer; moi, indigne de cette grace, & le plus humble de vos ſerviteurs.

Je tremblois que le Jéſuite-Parrain ne le prît au mot; car j'étois ſi ſaiſi, que ma mémoire n'auroit pû ſe rappeler tous les mots qu'on y avoit entaſſés pêle-mêle; mais heureuſement on n'en vint pas au fait; le très-révérend Pere devant qui je n'oſois encore lever les yeux, quelque envie que j'en euſſe, ſe contenta de me prendre par le menton, me donna de petits ſoufflets ſur mes joues, qui rougiſſoient, & me regarda quelque tems avec une cer-

taine complaisance ; il ne répondoit presque rien aux longues protestations du Curé, qui s'épuisoit en complimens de toute espece : au milieu d'une phrase, il le prit brusquement par la main & le conduisit au lieu qui sûrement lui étoit le plus agréable dans tout le College, c'étoit le réfectoire. Il faisoit à chaque pas des révérences profondes que j'imitois. Il paroissoit confus de tout l'honneur que lui faisoit le Préfet Jésuite-Parrain, d'ailleurs fort distrait à toutes ses paroles. En les suivant, je me hasardai à contempler de la tête aux pieds, ce qu'on nommoit un Jésuite ; nous traversions de longues cours, mes yeux s'arrêterent particuliérement sur son visage, comme pour y lire ce qu'étoit son ame : on pardonnera à ma jeunesse cette ignorance candide de vouloir juger d'un Jésuite sur sa phisionomie ; il falloit avoir mon âge pour cela.

Je préſageai favorablement de mon nouveau maître, lorſqu'au-lieu d'un front dur, d'une bouche de travers & de deux gros yeux enflâmés, je le vis jeter de côté & d'autre des regards careſſans, demi-baiſſés, où l'affection ſe caractériſoit; lorſque je le vis ſourire aſſez fréquemment, parler d'un ton doux, ſaluer tous ceux qu'il rencontroit. Ses Confreres, habillés tout comme lui, avoient des geſtes preſqu'uniformes: en paſſant, ils s'arrêterent & me careſſerent auſſi de l'œil & de la main. Encouragé par ce premier accueil, je me livrai à mon appétit qu'on eut ſoin de ſatisfaire. Quel ſpectacle! de longues tables éternellement dreſſées & couvertes en ce moment d'un grand nombre de plats, du moins pour qui n'avoit vu que la ſoupe aux choux & le morceau de lard. On me fit goûter de tout; & du bout du réfectoire quelques vieillards m'envoyerent

généreuſement une portion de leur deſſert. Je crus fermement que ce ſeroit tous les jours la même fête ; je m'enhardis étant ſi bien régalé, j'oſai faire quelques queſtions, & le révérend-Pere-Préfet, qui m'avoit mis à ſes côtés, daigna y repondre avec une grace & un enjouement, qui pour la premiere fois de ma vie, me fit rire de bon cœur en préſence de mon Curé. Il étoit devenu ſi ſtupide, dans le cercle de cette Communauté, qu'il me ſembloit anéanti. Il mangeoit ſeulement avec avidité, ſelon ſa maniere accoutumée : il repondoit par monoſyllabes ; tandis que moi, l'oubliant comme on l'oublioit, je donnois carriere à ma langue, ſous l'approbation tacite du Jéſuite-Parrain, qui me ſourioit plus d'une fois & qui me gliſſoit avec bonté, tous les morceaux que je convoitois de l'œil. Il me devinoit, ſans que je lui parlaſſe, & je me trouvois

déja bien avec lui. On parla du bonheur qui regnoit dans cette ſainte Maiſon ; de la paix, du repos qui préparoit doucement les élus aux délices du Paradis ; on prononça le nom de ceux qui n'y vivoient pas, d'un air plaintif & dédaigneux, comme de malheureux dans ce monde & réprouvés dans l'autre ; & moi, enchanté du repas, du ſourire & de l'eſprit du révérend-Pere, charmé de ma nouvelle demeure, qui ſembloit ſpatieuſe, & ſur-tout du départ du Curé, qui remontoit à cheval, je me plaiſois à répéter à tout venant que je voulois être Jéſuite, & vivre à Strasbourg.

## CHAPITRE XIX.

*En voici bien d'un autre ?*

MON Parrain (que j'appellerai deſormais le Pere de la Hogue) me laiſſa huit jours tranquille & livré à moi-

même. Que ce court espace de tems me parut délicieux! Je sortois, je me promenois, je parcourois toute la ville, & commençois à me faire une idée du bonheur en croyant mener toujours une vie aussi libre. Je ne m'imposai d'autre tâche que la lecture que j'aimois déja beaucoup, & une *Vie des Saints* qui tomba par hazard sous ma main, me parut un chef-d'œuvre d'intérêt, de style & d'éloquence. Ces Martyrs, qui aimoient mieux mourir que de renoncer à leurs sentimens, étoient les plus grands des hommes à mes yeux; & quand je lisois la description des tortures qu'on leur faisoit souffrir, en partageant leur supplice, je partageois leur courage & leur intrépidité : je me disois ; à leur place : je ferois tout comme eux, & j'aurois beaucoup de plaisir à cracher ma langue au nez d'un tyran, comme fit tel Saint, dont j'ai oublié le nom.

J'étois heureux en ne faisant que ce que je voulois; mais les jours suivans m'apprirent combien ces heures de contentement devoient être passageres. Mon Parrain m'appela dans sa chambre, me fit passer dans un cabinet, où une grande Figure, de la hauteur d'un homme par la parfaite ressemblance de la taille & de la chair, me glaça d'un certain effroi. On eût dit que le sang couloit réellement de ses plaies figurées: je portai involontairement les yeux sur les blessures, vestiges de la cruauté des bourreaux, car c'étoit un martyr. Il me fit mettre à genoux devant ce Saint & lui demander pardon de mes fautes passées. Son visage que j'avois vû doux & facile, prit tout-à-coup un air sévère & absolu, qu'il ne quitta plus avec moi.

Il est tems, me dit-il, de former votre ame pour la lice qu'elle doit par-

courir ; le chemin glorieux du salut vous est ouvert ; & si vous êtes entiérement devoué à mes ordres, je saurai vous y conduire. Croyez-moi, mon fils, ce n'est que d'aujourd'hui que vous êtes dans une Maison où l'on s'instruit à fond des vérités neuves & nécessaires que vous devez graver dans le fonds de votre cœur. Je puis vous laisser tomber dans le chemin de réprobation ; je puis faire de vous un Saint, un Saint de notre Ordre ; parlez, voulez-vous le devenir ? ... Je répondis naïvement que je n'aspirois pas à un si haut degré de perfection, & que je m'estimerois heureux si je pouvois me préserver d'aller en Enfer... Que dites-vous, s'écria-t-il, est-ce assez de craindre l'Enfer ? Vous vous trompez beaucoup, mon cher enfant ; mais beaucoup ! point de milieu, songez-y, il faut être un Saint couronné de gloire, ou un damné enfoncé

dans l'abîme. Vous vous contenteriez de ne pas aller en Enfer ! quel blaſphème ! ſi je vous aimois moins, je vous abandonnerois à ces ſentimens impies, & dès ce moment vous paſſeriez ſous l'empire du Démon : ſauvez-vous de lui, tombez aux pieds de ce Saint qui doit être votre modèle; criez-lui de vous ôter ces idées infernales. C'eſt l'ennemi du ſalut qui a inſinué dans votre ame une auſſi abominable penſée, pour vous perdre à jamais. Vous voulez ſeulement n'être pas damné, je vous entends ; mais ſavez-vous que voilà les deſſeins du prince des ténébres ; cet eſprit rebelle commence par vous attiédir, afin de vous entraîner avec lui dans les tourmens de la rage; voilà comme il en a trompé tant d'autres. Il faut être enfant de notre Ordre ou fils du Diable, choiſiſſez ; ſi vous ne voulez pas être un Saint, je vous abandonne; je vous confondrai avec les Hugue-

nots, dont cette ville eſt remplie ; elle s'abîmeroit bientôt ſans nos prieres efficaces... Voyez ſi vous voulez marcher à la damnation éternelle... Epouvanté du feu de ſes regards, & de la chaleur de ſes paroles, je lui criai bien vîte que je conſentois à être Saint ; j'aimai mieux prendre ce parti plutôt que d'attiſer ſon courroux. Ce nom de Saint, il eſt vrai, me paroiſſoit trop illuſtre & trop grand pour appartenir jamais à ma foibleſſe : leur couronne de gloire me ſembloit trop difficile à acheter autrement que par le chemin du martyre ; car j'aurois mieux aimé tout de ſuite être lapidé, être étendu ſur un chevalet, ſur le gril ou ſur des charbons ardens, que d'être enfermé tout le jour, méditant des livres ennuyeux, aſſervi à des pratiques triſtes & journalieres. Une mort prompte qui vous envoyoit promptement au Ciel me ſembloit préférable à toutes ces auſté-

rités

rités ſuivies & redoublées, dont on m'avoit déja fait faire l'eſſai : je manquai donc de lui dire que je choiſirois plutôt d'être un Saint martyr qu'un Saint ſolitaire ; mais la peur de prononcer encore quelques blaſphèmes, éteignit ma parole & me rendit muet à ſes pieds.

Mon Parrain me fit répéter tout ce qu'il voulut ; il me dicta mes ſermens & trouva ma langue fort docile : je ne ſongeois qu'à ſortir de cette gêne, & j'aurois promis de paſſer par les flâmes pour avoir la facilité de me lever un inſtant plutôt. Il ajouta d'un ton d'inſpiré : Jeune pécheur ! où étiez-vous ſans moi ? Que vous êtes heureux d'être tombé entre mes mains ! Sans cela, mon fils, le gouffre inévitable s'ouvroit ſous vos pas. Tel eût été votre ſort ; des millions d'hommes ne naiſſent, ne vivent & ne meurent que pour tomber dans ces feux devorans. Séparé

du troupeau fatal, qui s'achemine au large chemin de perdition, vous allez entrer dans le sentier étroit de la Béatitude, & ces réprouvés qui portent un tein fleuri, qui passent leurs jours dans les festins & dans les plaisirs seront bien surpris, lorsqu'au bout de leur carriere, ils se trouveront saisis par une légion de Ministres cornus, qui la fourche à la main les précipiteront dans les demeures où les cris de la douleur & les grincemens de dents succéderont aux Vaudevilles qu'ils frédonnoient à table. Cette Ville, par exemple, est l'abregé de l'Univers. Les trois quarts de ses habitans sont Réformés ou Luthériens, c'est-à-dire damnés; car ils ont beau être honnêtes-gens, bons peres, bons amis, bons citoyens, fausse probité, inutiles vertus : tant qu'ils ne croiront pas ce que le Curé de votre village a commencé à vous apprendre, ils seront

mis au rang des victimes de la colere céleſte ; & parmi ceux même qui croient, (c'eſt ici qu'il faut trembler mon fils) il ne ſe trouvera encore qu'un petit nombre d'élus : ſi la parole que nous diſtribuons, ne les guide, ne les ſoutient, ne les delivre des tentations difficiles à ſurmonter, ne les conduit dans le labyrinthe de devoirs pénibles, ils ſe verront comme les autres jetés dans l'abîme. Je ne vous parle donc point ſeulement ici des Juifs, des Turcs, des Idolâtres, des Huguenots nés ſous l'empire ancien du Démon, & à qui l'Enfer appartient en propre, je vous parle de ces Catholiques romains qui s'endorment avec ſécurité, ſe raſſurant ſur leur croyance ; ils n'échapperont pas à la terrible condamnation, pour peu qu'ils aient négligé nos avis ; & ſi vous en doutiez, ce doute ſeul ſeroit votre condamnation. Or, mon fils, pour vous

dérober à ce châtiment que vous avez mérité comme homme, bien avant votre naiſſance, il faut vous abandonner entiérement à moi, me laiſſer voir à nud le fond de votre conſcience, dévouer votre volonté aux ordres du Ciel qui vous parle par ma voix. Je vous avertis d'avance que ſi vous étiez hypocrite par crainte ou par diſſimulation, que ſi vous me trompiez dans un ſeul point, vous ſeriez coupable comme ſi vous rejetiez toute la loi. Ainſi ſongez à être humble & docile d'eſprit & de cœur, & préparez-vous dès aujourd'hui à me faire un aveu général, afin que jugeant des plaies de votre ame, je puiſſe y appliquer le remede néceſſaire & commencer ainſi le grand & important ouvrage de votre aſſociation à notre Ordre.

## CHAPITRE XX.

*Suite du précédent.*

APRÈS ce discours, mon Parrain me laissa seul & dans un trouble extraordinaire : mon Curé m'avoit bien fait peur de l'Enfer, mais jamais il n'étoit entré dans des détails aussi effrayans ; de sorte qu'ayant perdu de vue ses deux gros yeux louches, je me croyois sauvé. Celui-ci, avec son ton éloquent, son geste, son regard, & la chaleur dont il étoit pénétré, m'agita d'une façon incompréhensible. Il n'y a rien de plus certain que cet Enfer, me disois-je ; tout le monde s'accorde sur ce point, & les plus savans des hommes frémissent eux-mêmes d'y tomber. Ah! je vois cet Enfer, je le vois! & ma tête s'échauffoit, & je découvrois, comme dans le lointain, une

fumée rouge qui sembloit s'en exhaler; mais ce n'étoit ici qu'un essai de son zèle pour ma sanctification. Quand il me fit jeûner, quand il m'enferma dans la chambre de la méditation, dont les murs représentoient des flâmes, au milieu desquelles on distinguoit des hommes en souffrance, quand il fit raisonner à mes oreilles des voix plaintives & sépulchrales, je manquai de devenir fou; & si mon pauvre cerveau a pu résister à tous ces assauts, ce ne fût pas sa faute; je m'étonne aujourd'hui d'avoir pu conserver mon bon sens; car c'est-là vraiment un miracle.

Quatre années s'écoulerent dans ces exercices de piété, & je m'étois montré le plus humble & le plus soumis de ses Disciples. J'avois jusqu'alors répété tout ce qu'on avoit voulu, sans songer à y opposer une volonté rébelle; tant que l'on n'avoit demandé de moi que

des efforts de mémoire ou de soumission, je m'étois prêté volontairement à tout ; mais lorsque ma raison naissante fit luire ses premiers rayons, & qu'on en exigea le sacrifice entier ; quand, osant présenter mes premieres & timides objections, on y répondit avec le mépris insultant & les carreaux de la fureur ; alors je sentis l'esclavage profond qu'on vouloit imposer à mon être ; je frémis tel qu'un lion qui s'éleve entouré de filets qu'il ne peut rompre ; je devins le plus triste & le plus infortuné des hommes ; j'avois beau combattre ces pensées, elles me maîtrisoient & venoient, malgré moi, me livrer une guerre interminable. Que ces combats de la raison & d'une confiance mal affermie ont répandu de terreur, de trouble & d'amertume sur mes jours ! Je priois, je pleurois, j'invoquois la grace ; je faisois les plus grands efforts pour me persuader que je con-

servois encore la soumission. Vains efforts ! elle s'échappoit par les moyens même que je prenois pour la captiver. J'accusois bien à mon Directeur ces fautes qu'engendre la fragilité humaine,& qui renaissent tant qu'on tient à la vie ; mais je n'osois révéler le trouble qui m'agitoit ; il étoit si emporté sur le dogme, que si j'eusse été coupable du crime, j'aurois plutôt avoué un assassinat qu'un doute. Lui-même répétoit sans cesse qu'un Idolâtre étoit plus près de la réconciliation, qu'un Anti-Jésuite ; & je comprimois soigneusement au fond de mon ame, toute idée que je sentois bien ne devoir jamais s'accorder avec la sienne.

Ce fut dans ce tems qu'on me fit sur le sommet de la tête, cette marque circulaire, qui, en faisant tomber un petit coin de cheveux, annonce aux quatre coins de l'Univers, qu'on va renoncer sagement aux travaux corporels,

porels, pour ne plus se livrer qu'aux travaux apostoliques. Ces vœux, par lesquels on renonce pour l'avenir à votre Sexe, ne me coûterent pas beaucoup, aimable Florimonde! car je ne savois pas encore voir, mon cœur n'avoit pas encore appris à sentir, mon imagination ne s'étoit portée que sur les tableaux d'une nature innocente, & l'étincelle du desir n'avoit point donné à mes sens le signal trompeur de la volupté.

Enfin, l'acte que l'on m'annonçoit depuis longtems, comme le plus important de ma vie, l'acte qu'une année de retraite & de préparation avoit à-peine ébauché, l'acte qui m'a coûté le plus dans le monde, étoit sur le point de s'accomplir. J'avois toujours fû reculer, n'osant me familiariser avec ce mystere formidable & incompréhensible; j'étois de bonne-foi, je me jugeois indigne de la présence réelle d'un Dieu;

& ma raiſon qui grandiſſoit, jetoit en même tems des nuages qui obſcurciſſoient la foi active dont j'avois beſoin. Non; on ne s'eſt jamais tant tourmenté pour ſe rendre l'eſprit docile, pour humilier l'orgueil de ſa raiſon; il n'eſt pas poſſible de réciter plus de prieres, de baiſer plus ſouvent le pavé des Temples, de le mouiller de plus de larmes, d'appeler, & avec plus de véhémence, cette foi vive que j'ambitionnois. Ce jour, qu'on m'avoit annoncé comme un jour de paix & de quiétude, ce jour où je devois goûter un avant-goût de la béatitude céleſte, fut un jour tumultueux, où mon ame entiere fut bouleverſée. Préparé que j'étois, confeſſé, abſous, jugé ſans tâche à la face du Ciel & devant les hommes, j'avouai le ſoir en pleurant à mon Parrain, qu'il me feroit impoſſible d'aller plus loin, & qu'une créature auſſi vile, auſſi baſſe que moi,

n'étoit point faite pour communiquer avec la Divinité, parce qu'elle devoit néceſſairement réduire en poudre tout ce qui étoit indigne de l'approcher.

Il vit que c'étoit une terreur violente qui s'étoit emparée de mon ame, & qu'en voulant perfectionner ſon ouvrage, il l'avoit peut-être pouſſé trop loin. Une crainte profonde entroit certainement dans ce refus ; mais il s'y joignoit la réflexion de mon néant, qui ne pouvoit aſpirer à l'Auteur de toute perfection, ſans une témérité extrême. Il ne voulut pas tout-à-fait me deſoler ; il entra dans mes peines, & ſe montra plus ſenſible que je ne l'euſſe cru ; il me dit d'achever avec confiance, que c'étoit-là les dernieres inſpirations de l'ennemi de mon ſalut, que c'étoit ainſi qu'il ſe plaiſoit à troubler les meilleurs Catholiques ; mais que ſa malice deviendroit impuiſſante, parce que le ſeul moyen de lui impoſer ſilence

tout-à-fait, étoit de redoubler de zèle & de ferveur. Ah! mon pere, lui dis-je alors, & en verſant un déluge de larmes brûlantes, jamais je ne pourrai achever ce que vous m'impoſez; je ne me ſens pas cette foi ardente, condition néceſſaire pour éviter un horrible ſacrilége : voulez-vous que je boive mon jugement & ma condamnation ? Vous êtes bien heureux, vous, rien ne vous trouble!... eh ! que je voudrois vous reſſembler.

Mon Parrain parut étonné ; mais il ſe remit & m'aſſura que j'avois la foi requiſe; qu'il le ſavoit mieux que moi ; que c'étoit à lui à juger du degré ſuffiſant pour ſe préſenter avec confiance ; qu'il ne falloit pas ſe deſeſpérer, qu'il répondoit de mon ame & de mon ſalut, & que je ferois à coup ſûr une bonne Communion; ce dont il me répondoit par les lumieres théologiques qu'il poſſédoit. Il m'ordonna de me

tranquilliſer, & d'achever ſans reculer ce que j'avois entrepris. Je vis même qu'il rompit exprès cet entretien, car mon émotion étoit au plus haut dégré; & mes larmes, qui ne tariſſoient plus, commençoient à l'embarraſſer.

Le lendemain, je me trouvai au pied des Autels; mes joues étoient enflâmées, tout mon corps étoit dans une eſpece d'anéantiſſement. Je le voyois s'approcher, ce Dieu terrible & voilé, armé de tous les tonnerres; ce Dieu que les Anges & les Chérubins environnent en ſe couvrant de leurs aîles; ce Dieu qui tenoit le bonheur dans une main, & les ſupplices éternels dans l'autre!... La Patène dorée, que le Diacre, ſelon l'uſage, me mit ſous le menton, me parut un ſoleil reſplendiſſant, qui annonçoit l'arrivée du Dieu inviſible; mon imagination troublée entendoit dans la voûte de l'Egliſe, le ſon des mêmes trompettes qui devoient

se faire entendre une seconde fois ; lorsque ce même Dieu, éclatant de lumiere, viendroit, assis sur les nuages, juger la foule des humains.

J'humiliai ma raison orgueilleuse. J'adorai le Dieu qui s'est voilé dans cet incompréhensible mystere. Je fus ce que vouloit mon Parrain ; simple, soumis, & disposé à ne plus écouter les secrettes inspirations de l'ennemi de mon salut, & je pus me livrer conséquemment au calme de cette foi, qui repose l'ame & tranquillise l'esprit.

## CHAPITRE XXI.

*Suite du précédent.*

CE jour passé, on diminua de beaucoup mon esclavage ; on me livra à des études différentes : les Auteurs profanes succéderent aux Livres mystiques, & mon Parrain me parla moins de dogmes, interprétant mon silence comme une soumission absolue.

Malgré le tems, que je partageois entre le service des Autels & mes études, il me restoit encore quelques heures de loisir, de ces heures précieuses, & dont on ne connoît la valeur que dans les chaînes de la servitude. Je les employois ordinairement à me promener un livre en main, & presque toujours seul. J'avois fini ma Rhétorique, & j'aimois beaucoup Virgile, parce que je l'entendois plus facilement

qu'Horace & que Tacite. En proie à une douce mélancolie, dans laquelle je craignois ſouvent d'être interrompu, s'il arrivoit à quelques-uns de mes camarades de m'acoſter, alors je me ſentois gêné, & le poids de leurs vains diſcours me devenoit inſupportable. Lorſque j'étois ſeul, au contraire, tous les objets que je contemplois entroient avec moi dans une converſation muette & délicieuſe, plus agréable mille fois qu'un babillage importun & frivole. Comme la nature étoit poétique à mes yeux, en liſant l'*Enéide* & les *Métamorphoſes d'Ovide !* Rien qui ne me parût beau, neuf, raviſſant, digne d'admiration. Je m'enfonçois des heures entieres dans le dédale immenſe de mes réflexions. Elles ne tariſſoient pas à l'aſpect de ce ciel, de ces campagnes verdoyantes, de ces êtres animés, de cette nouveauté d'objets, qui parlent éloquemment à l'ame qui cherche à les

comprendre. Ces Auteurs Latins, que je commençois à entendre malgré mon Profeſſeur, me charmoient & me faiſoient trouver des délices dans la ſolitude la plus profonde.

Une Logique naturelle, qui me prêtoit ſon flambeau ſans aucune inſpiration étrangere, me donnoit des lueurs qui me faiſoient raiſonner à ma maniere. Quoi ! diſois-je en moi-même, cette foule de citoyens, de peres de famille, laborieuſement occupés du ſoin d'établir & de ſoutenir ces honorables maiſons, fondement de la ſociété ; ces modeſtes & chaſtes épouſes, ces tendres meres qui marchent vers le Temple, précédées d'un eſſain de jeunes filles que leur ſein a nourries, toutes héritieres de leur beauté & de leurs vertus ; ces ames franches, nobles, droites & pures, ſeront donc dévouées à la réprobation à cauſe de leur croyance ! Mon Parrain l'affirme...

& tout le monde s'accorde là-dessus. Je m'inquiettois beaucoup sur leur sort; je tremblois pour eux; car les tableaux terribles descendent bien plus profondément dans l'ame que tout autre, & ne s'y effacent même qu'à l'aide des années & des réflexions les plus mûres.

Je les voyois entrer au Temple dans un ordre édifiant; eh! que vont-ils y faire, me disois-je, puisque Dieu y rejette leurs vœux & leurs prieres; puisqu'ils ne peuvent desarmer ses futures vengeances! Je m'approchois en prêtant une oreille attentive aux chants mélodieux de leurs cantiques; leurs voix, dans un unanime accord, alloient frapper la voûte & montoient jusqu'aux Cieux. Ah! continuois-je, ils ont beau chanter, leurs hymnes sont des paroles perdues. Ils ne font, dit-on, qu'aggraver le poids de la proscription lancée contre eux. Mais que ne changent-

ils de Temple : à quatre pas eſt le Temple des élus. Que n'y entrent-ils : qu'eſt-ce que cela leur coûteroit ? D'où vient cette opiniâtreté, qui les engage à ſe damner volontairement ? J'entends leur voix : elle célèbre la grandeur & les bontés de Dieu ; ils ne ſe doutent pas que, rejettant le tribut de leurs vœux, ce Dieu ne fait deſcendre ſur eux que des regards courroucés. Je ne ſais ; mais je deſirerois bien que, perçant ſur l'heure le nuage qui le cache à l'univers, il fît éclater la vérité aux yeux de ces ames trompées, & qu'il leur annonçât lui-même les loix qu'ils doivent ſuivre. D'un ſeul mot, (ſi facile pour lui à prononcer), il arracheroit des milliers d'infortunés aux flâmes éternelles. Les peres convertis ſur le champ, n'auroient pas beſoin de recommander à leurs fils de ſuivre leur exemple ; cette voix céleſte retentiſſant du haut des airs, agiroit

plus sur eux que tous les sermons de mon Parrain. Tout en raisonnant, je considérois attentivement plusieurs de ces Luthériens, pour voir si je ne remarquerois pas dans les traits de leurs visages quelque signe de damnation ; mais presque tous ces gros Strasbourgeois, frais & radieux, avoient un air de santé, de contentement & de joie ; je les entendois rire gaiement entr'eux, & j'avois peine à concevoir comment des hommes qui risquoient, d'une heure à l'autre, de se voir en proie à des tourmens sans fin, pouvoient, sans aucun noir pressentiment, chanter, boire & rire de tout leur cœur.

## CHAPITRE XXII.

*La jeune Luthérienne de Strasbourg.*

En pourſuivant les réflexions où je tombois chaque fois que je creuſois les mêmes idées, je rencontrois ſouvent de ces jeunes Luthériennes à la taille ſvelte & légere, que leur démarche auroit fait prendre pour ces Déeſſes ſi célébres chez les Poëtes, qui daignoient revêtir des formes mortelles, & qu'on reconnoiſſoit à la ſoupleſſe divine de leurs mouvemens; ces beaux cheveux, ornement de la nature, treſſés avec grace, formoient, en tombant juſqu'à leur ceinture, deux tiſſus qui avoient l'éclat de l'or, & que l'œil attentif ne pouvoit quitter. Je remarquai une d'entr'elles avec une émotion qui m'étoit inconnue: ſes traits m'apporterent le tableau raviſſant de la perfection que

je m'étois formé. Dans ſes beaux yeux à demi-baiſſés, j'apperçus l'ame que la mienne brûloit de rencontrer. Je la ſuivis comme entraîné par un aſcendant ſupérieur. Loin d'elle, je croyois la voir encore; & chaque fois que je ſortois, je me trouvois, par une marche involontaire, au détour de la rue où je l'avois vue pour la premiere fois; je parcourois les lieux qu'avoient embellis ſes pas; je paſſois & repaſſois, en attendant qu'elle vînt à paroître. Dès que je l'appercevois, troublé, confondu, je n'étois plus à moi, & je me ſauvois en rougiſſant, ſans avoir oſé quelquefois haſarder un ſeul regard.

Je fus quelque tems à me déguiſer le feu qui s'étoit allumé dans mon cœur, ou plutôt je ne ſavois pas le reconnoître. Je crus d'abord n'admirer que le chef-d'œuvre de la création, & lui rendre ce tribut d'hommage que l'œil

de l'homme doit en toute saison à la Beauté : cependant en sa présence, quand je frissonnois de crainte, je tressaillois de joie ; & lorsque ses yeux tomboient sur les miens, je recevois un nouvel être ; je connoissois sa demeure, & par des spéculations que l'amour seul inspire & révele, j'avois déja deviné son état, son caractere & celui de ses parens.

Elle ne m'avoit peut-être pas encore remarqué, & j'étois presque certain qu'elle avoit un pere dur. On lisoit aisément sur son visage, que son ame étoit un peu souffrante, & sitôt qu'elle commença à s'appercevoir de mes démarches, elle ne parut pas user de feinte ni de déguisement. Ses moindres gestes portoient l'empreinte d'une candeur qu'aucun art ne pouvoit altérer : son front n'avoit pas cette fierté repoussante qui dédaigne les vœux d'un cœur sensible. Je la vis d'abord étonnée

de mes pourſuites, & craignant de ſe livrer à ſa curioſité ; mais peu-à-peu elle parut accepter le tribut de mes regards. Je portois la livrée de ceux qui prononcent anathême contre les ſiens ; ma tonſure, mon rabat, mon habit noir ne devoient pas prévenir en ma faveur ; mais ſans doute qu'elle vit que je n'y étois pas fortement attaché, & que je les dépoſerois volontiers aux pieds de l'Amour.

J'avois dix-ſept ans alors : elle en avoit dix-huit. A cet âge, quand deux cœurs ſe rencontrent, & qu'ils ont ce qu'il faut pour ſe charmer, la défiance ne vient gueres mêler ſes poiſons à la ſympathie qui les fait voler l'un vers l'autre. L'Egliſe, il eſt vrai, me défendoit d'enviſager une Luthérienne ; mais un ſeul de ſes regards frappoit mieux que les foudres du Vatican ; j'étois cependant cruellement agité, parce que je n'avois encore rompu qu'à moitié

le

le joug qui me captivoit, & que je me débattois dans le reſte de ma chaîne. Mon Parrain ſentant bien qu'il n'étoit plus à propos d'agir avec cette ſévérité dont il avoit uſé ci-devant, adouciſſoit ſes préceptes & ſes remontrances, ſoupiroit des deſordres de ma penſée, & me promettoit la victoire ſi je perſiſtois à l'écouter, & à lui confier ſurtout mes ſentimens les plus ſecrets. Je ne lui avois rien avoué, que les combats intérieurs, qu'il appelloit toujours l'ouvrage du démon & ſon dernier effort; mais dont je devois ſortir triomphant, avec l'aide de ſes conſeils.

Mon ame étoit devenue un vrai cahos d'idées oppoſées, & qui ſe contrarioient chaque jour de plus en plus. Après de trop courtes vacances, mon Parrain me renfonça dans le labyrinthe théologique, & me força d'entrer dans toute la ſombre profondeur de cette ſcience. Obligé d'étudier des

leçons bien peu analogues au ſentiment délicieux qui rempliſſoit mon ame, je ne pouvois ſuivre aucun argument ; je les brouillois dans ma tête, auſſi peu attaché à l'un qu'à l'autre. L'Amour triomphoit de la Métaphyſique la plus élevée, & prenoit un éclat plus brillant des ténèbres arides où l'on vouloit faire deſcendre mon eſprit.

## CHAPITRE XXIII.

*L'Amour & la Théologie.*

IRRÉSOLU, déſeſpéré, arrêté, captivé dès le premier eſſor de mon amour ; forcé d'attacher mon attention ſur des matieres ſéches, tandis que mon imagination s'envoloit vers un ſeul objet, je ne ſavois quel parti prendre. La jeune Beauté dont je rencontrois les yeux avec ivreſſe, à laquelle je voulois parler, à qui je brûlois de plaire, que j'aurois voulu pouvoir emporter dans mes bras au bout du monde, & dans une retraite inacceſſible, elle n'étoit ſéparée de moi que de deux rues ! & je ne pouvois la voir ! & des murs jaloux s'oppoſoient à mon bonheur ! & mon état, mon habit, ma captivité, tout m'éloignoit d'elle ; tandis que je ſentois le feu qui circu-

loit dans mes veines, malgré tous les obſtacles qui nous ſéparoient. C'étoit peu ; tous les matins, du haut d'une chaire théologique, j'entendois les anathèmes qui proſcrivoient ſa Secte & ſa perſonne ; & des argumens en forme, prouvoient qu'elle vivoit dans une loi déteſtable, & que l'enfer l'attendoit. L'adorant, je craignois pour elle, & je frémiſſois de ſa future deſtinée, ſur laquelle aucun Caſuiſte ne faiſoit grace. Je cherchois vainement quelques paſſages favorables à mon Amante : le dogme étoit inflexible & ne ſe prêtoit pas aux ſouhaits de ma tendreſſe.

Les yeux tournés vers le Ciel, tantôt j'oſois l'accuſer d'injuſtice, tantôt déteſtant mes blaſphèmes, je tombois le front contre terre & lui demandois la converſion de mon Amante. Je propoſois mes doutes ſur le ſalut des Hérétiques à mon Parrain, ſans lui nommer toutefois l'objet dont je cachois le nom,

comme un tréſor dépoſé au fond de mon cœur. Ses réponſes étoient extrêmes, déciſives, ſans replique, car elles étoient liées en forme, & ayant accordé une fois une propoſition, je ne pouvois lui refuſer la ſeconde, & delà il me menoit juſques où il vouloit; & que répondre, quand on diſpute en régle ?

Pour me guérir de mes doutes, il me fit faire une retraite auſtere, mais l'abſence & la ſolitude acheverent de me rendre plus éperdûment amoureux. Le nom de Suzanne ſe mêloit aux mots du Breviaire, & ſe trouvoit écrit dans tous les livres. Je la voyois; & après avoir lutté pour éloigner cette chere & cruelle image, je me livrois entiérement au charme dangereux de la contempler. Ma retraite même me devint agréable, parce que je n'étois point diſtrait, & que je pouvois m'abandonner tout entier au raviſſement de

penſer à elle. Je lui parlois, je l'interrogeois, elle ſembloit me répondre ; &, ce qui n'eſt pas moins étonnant, c'eſt que je ſus deviner le fond de ſon ame, & que ſes réponſes dans la ſuite s'accorderent parfaitement avec celles que lui dictoit alors mon imagination. Il eſt donc un art de lire au fond des cœurs, & l'amour a un inſtinct ſupérieur à toutes les connoiſſances humaines.

Dès que le tems de cette épreuve (qui ne devint pas pour moi rigoureuſe) fut achevé, je revolai avec une avidité inexprimable autour des lieux qui la receloient. Un ſort heureux, & qui ſembloit vouloir me favoriſer, l'offroit aſſez fréquemment à mes recherches aſſidues, & rarement je m'en retournois ſans avoir joui du plaiſir de la conſidérer : non rien n'égale la volupté que je goûtois à être apperçu d'elle ; & quand ſon regard s'arrêtoit

ſur moi quelques inſtans, j'étois plongé dans un charme nouveau, & j'emportois dans mon ſein une ſource de délices, dont je m'enivrois, pour ainſi dire, goute-à-goute, dès que j'étois ſeul dans ma froide cellule. Que dis-je? elle avoit perdu ſa triſte ſolitude, Suzanne avec ſon doux regard y habitoit. L'ennui n'étoit plus empreint ſur les murs. Ils me ſembloient, quoique tapiſſés de thèſes, colorés de la flâme de mon amour.

J'avois interprêté quelques-uns de ſes regards, & n'aſpirois plus qu'au bonheur de lui parler; j'en avois ſouvent tenté l'occaſion, mais ſans oſer effectuer mon téméraire deſſein. La voix me manquoit & les jambes tout-à-coup fléchiſſoient ſous moi. Je tremblois d'outrager ſa ſageſſe, ſa vertu, & ſon front en portoit l'adorable empreinte. Singulier détour de ma paſſion! j'imaginai ne devoir lui parler

que pour connoître quels sentimens l'empêchoient de fléchir les genoux devant l'Autel des Catholiques, & pourquoi elle étoit opposée à une Religion si ancienne & si répandue ? Elle est née pour être heureuse, me disois-je, je veux qu'elle le soit, & vivre assuré de son bonheur dans l'autre monde, comme dans celui-ci.

CHAP. XXIV.

## CHAPITRE XXIV.

*Vous en souvient-il?*

EXCITÉ par un si noble intérêt & qui n'admettoit rien de terrestre, par un intérêt qu'on pouvoit avouer hautement, je ne balançai plus de lui adresser la parole; je la rencontrai sur le soir le jour tombant; elle venoit de reconduire une bonne-amie & rentroit par la petite porte d'un jardin qui occupoit le derriere de la maison. L'endroit étoit solitaire, & la nuit qui commençoit, me favorisoit encore; elle alloit fermer la porte & me jettoit le regard qu'elle avoit coutume de m'envoyer; regard rapide, mais qui n'exprimoit pas le dedain, lorsque tout-à-coup je me précipitai sur cette porte; & l'arrêtant d'une main ferme & tremblante: Adorable Beauté, lui

dis-je avec transport, & les larmes dans les yeux, ne craignez rien, je suis prêt à donner ma vie, pour votre bonheur; il m'est cent fois plus cher que le mien: est-il possible de vous voir sans desirer de vous parler; un mot, un seul mot de votre bouche, & je serai le plus fortuné des hommes, & vous ne vous repentirez jamais de l'avoir prononcé... Dites, voulez-vous m'entendre?... J'ai mille choses à vous dire, toutes aussi importantes pour vous que pour ma tranquillité. A-peine avois-je achevé ces paroles, que sous le prétexte de quelque bruit qu'elle entendit, elle m'échappa avec courage; mais dans une agitation qui m'annonçoit que son cœur n'étoit guères plus paisible que le mien.

Je n'avois eu ni l'audace, ni la force, ni même la pensée de la retenir; j'avois dépensé toute ma fermeté par ce peu de mots; je la vis à travers les fentes

de la porte traverſer le jardin avec rapidité ; mais parvenue à la cour, elle marchoit à pas lents avant que de rentrer à la maiſon ; elle detourna la tête, comme ſi elle eût craint ou ſouhaité de m'appercevoir encore ; elle porta un mouchoir à ſes yeux, & faiſant un geſte que je ne pus interprêter, elle s'enfonça dans un eſcalier, où je la perdis de vue. Je demeurai quelque-tems immobile, entre le plaiſir & la triſteſſe, collé à cette porte & ayant peine à reprendre mes ſens. Enfin, revenu à moi, je m'apperçus que dans ſon trouble elle avoit laiſſé la clef à la ſerrure. Je conſiderai cette clef avec un deſir ſecret de profiter du bonheur qu'elle m'offroit. Le premier mouvement de ma penſée fut de me cacher dans quelque endroit du jardin & de l'y attendre ; mais un ſentiment plus fort & plus raiſonnable me commanda de fermer au contraire la porte comme

elle devoit l'être, & de me retirer. J'eus même la précaution attentive de jeter la clef par dessus le mur, afin qu'elle parût être tombée de sa poche & de lui épargner ainsi le moindre regret de s'être arrêtée un instant à m'écouter ; ou plutôt je fis tout cela par instinct, car je n'étois guères en état de pouvoir réfléchir.

Je regagnai à pas lents mon Collége. Je ne me couchai pas ce jour-là. Je me promenai toute la nuit de long en large, attendant l'aurore avec impatience. La voyant paroître, j'aurois voulu hâter le cours du soleil & le précipiter rapidement vers son coucher ; je le regardois & il me sembloit immobile, ne vouloir pas descendre du haut des airs. C'étoit dans les jours d'été où sa carriere est longue : tout, jusqu'à la saison, contrarioit les premiers & les plus vifs de mes desirs.

Je sortis une heure plutôt qu'il ne

le falloit, & je ne desemparai point de l'allée couverte où se trouvoit cette bienheureuse petite porte. J'attendois Suzanne, & toute étoffe dans le lointain me paroissoit la couleur de la sienne; mais quand la figure approchoit, ce n'étoit plus Suzanne; alors c'étoit presque un monstre à mes yeux; car mon attente trop vive, trop impétueuse enlaidissoit toutes les femmes qui passoient.

## CHAPITRE XXV.

*Que l'amour, quand il est pur, est doux & profond!*

SUZANNE avoit remarqué en moi (à ce qu'elle m'a dit depuis) un caractere honnête. La porte refermée m'attira toute sa confiance. A-peine eût elle reconduit, comme la veille, l'amie qui venoit la visiter tous les soirs, que je me hâtai d'approcher. Je la devançai

vers cette même petite porte, & me jetai au-devant d'elle en la conjurant de m'écouter. Après un silence où elle étoit combattue : Si vous pensez bien, j'y consens, reprit-elle. J'ai remarqué depuis longtems que vous me vouliez quelque chose, j'hésite encore à vous entendre, peut-être ne devrois-je pas répondre à vos poursuites ; mais je veux enfin savoir si je dois plus long-tems souffrir vos demarches : entrez donc, & songez que si je fais une faute, en vous écoutant, ce sera la derniere & que je saurai bientôt la réparer.

Je ne savois plus que lui répondre, tant j'étois ému, ravi, transporté. C'étoit pour la premiere fois que je m'entendois adresser ces accens que j'avois tant desiré d'entendre ; cette voix touchante, remua le fond de mon ame au point que des larmes, larmes rares que je sentois exprimées de mon cœur,

coulerent sur mon visage. Elle prononçoit le Français comme je prononçois l'Allemand, & cet accent étranger avoit quelque chose qui ajoutoit encore au charme naïf de ses paroles.

Nous étions sous l'ombre d'un berceau ; la porte étoit poussée ; un banc s'offroit à nous, je la pressai de s'y asseoir ; & dans mon premier mouvement, je me jetai à ses pieds, malgré ses efforts, tenant étroitement une de ses mains serrée contre mon sein ; elle sembloit alors faire une partie de moi-même & déja m'appartenir. Trop aimable Suzanne, lui dis-je, sans savoir si j'étois à genoux devant elle ou debout, ce Ciel qui brille sur nos têtes connoît la pureté de mes vœux ! Il sait que je ne soupire qu'après le bonheur de vous plaire ; je vous adore & c'est sans aucune autre espérance. Si j'ose embrasser vos genoux, ce n'est pas pour moi que je viens vous prier, c'est

pour vous-même. Je vous parle au nom d'un Dieu, qui quoique bon eſt inexorable dans ſes arrêts. O! chere Suzanne, il vous aime, parce que vous êtes vertueuſe; mais il vous condamneroit malgré lui ſi vous viviez plus longtems dans la loi de vos peres. Celle que je profeſſe eſt la ſeule qu'il approuve, tout l'univers le dit. Ecoutez-moi; pourquoi vous refuſez-vous à ma religion? que vous en coûteroit-il de l'embraſſer? Il faut que vous penſiez comme moi, chere Suzanne! Je vous chéris plus que moi-même, jugez de quel tourment je me ſens dechiré, & quelle terreur m'agite! ah cédez aux larmes de l'infortuné qui tremble pour vous; il n'eſt plus de Paradis pour lui ſi vous devez aller en Enfer; je ne ferois que douter que je ne me raſſurerois pas ſur le danger lorſqu'il s'agit d'un auſſi grand intérêt, l'intérêt de votre deſtinée éternelle! laiſſez-moi vous inſtruire, dites:

Je crois, & vous croirez ; venez visiter mon Temple au-lieu du vôtre ; toutes les vertus sont votre partage, il ne vous manque que d'être Catholique... Ah! Monsieur, me dit-elle, avec beaucoup de vivacité, ne parlons point du tout de cela. Je n'ai jamais haï personne ; mais je sens combien je serois indignée contre celui qui voudroit me soutenir que cette tendre mere dont la perte récente me fait encore gémir, n'est pas dans le sein du Pere miséricordieux qui l'a créée ; sa vie me montre un exemple que je tremble de ne pas assez imiter. Si j'ai le bonheur de vivre comme elle, qu'ai-je besoin d'une autre religion que la sienne ? Elle m'a enseigné la pratique des bonnes œuvres qu'elle exerçoit. Je ne dois suivre que la loi de mes peres. Elle ne commande que le bien. Eh! pourquoi la changer contre une autre qui ne peut me rien dire de plus ? Je vois avec vénération

toutes vos cérémonies. Il suffit qu'elles soient à l'honneur de Dieu pour m'édifier ; mais elles n'ont pas droit de soumettre ma pensée. J'ai entendu retentir plus d'une fois à mon oreille cette condamnation que vos Prêtres ont jetée sur ma religion, elle ne m'en devient que plus chere, & me feroit prendre la vôtre en horreur si je ne croyois ses sectateurs plus dignes de pitié que de haine. On diroit, à l'air dont ils veulent nous convertir, qu'ils sont les dépositaires de nos âmes. Non, Monsieur, n'ayez aucune inquiétude sur mon sort, vivez en suivant avec droiture votre croyance. Quant à la mienne, c'est mon affaire ; Dieu nous voit tous d'un même œil & ne met aucune différence entre ses enfans qui adorent le Pere commun. Il ne bénit point séparément un seul peuple, mais l'univers entier. Il est bon, & ce n'est qu'en cherchant à l'imiter qu'on peut lui plaire ; tous ceux qui

élevent des mains pures vers ſon Trône ont droit à ſes miſéricordes. Ma mere en levant pour la derniere fois vers le Ciel ſes yeux appeſantis, me ſerra fortement la main, & m'inſpira dans ces triſtes momens une ſi ferme confiance, qu'elle ne ſortira jamais de mon cœur. Ce n'eſt qu'au ſéjour où Dieu l'a placée que j'aſpire à me trouver un jour.

J'avouerai qu'après l'avoir entendue, je ne ſavois trop que répondre, quoique ayant ſoutenu pluſieurs thèſes, avec honneur; mais j'étois dérouté, ne trouvant plus des argumens en forme. Je voulois continuer un entretien ſi cher & que je craignois tant de voir rompre; n'oſant pourſuivre ſur le même ton, je lui dis que je n'étois pas encore aſſez avancé dans la Théologie pour la convaincre; mais que j'avois appris tout ce que je ſavois d'un Jéſuite qui étoit profond dans ces matieres, & bien plus au fait de ces dogmes-là que

moi. Il me faudroit, en ce moment, ſon inflexibilité, ajoutai-je, pour combattre vos ſentimens..... Peut-être ſeroit-il lui-même moins ſévère, s'il vous voyoit... — Je ne veux diſputer avec perſonne, reprit-elle : tous les diſcours tenus ſur de pareilles matieres ne peuvent ſuſpendre une ſeule goutte de roſée ; ils ne ſont tous que des raiſonnemens d'hommes qui diſputent avec d'autres hommes ; & pendant ce tems le ſoleil éclaire l'Indien comme le Straſbourgeois. Une autre lumiere donnée au cœur de l'homme, & non moins répandue, l'éclaire auſſi d'un pôle à l'autre ; la charité eſt la premiere vertu qu'indique cette clarté divine & ſurnaturelle. Aimons donc la paix, & n'entrons point dans ces diſcuſſions éternelles & vaines. Je ſuis Chrétienne, parce que la morale de Jeſus eſt pure, douce & ſublime ; & quand j'éleve mon ame vers le Créateur, je ſens

une joie intime qui la remplit & la satisfait.

A cette expression si naïve, je ne pus m'empêcher de baiser une de ses mains; mais en me modérant, pour n'exprimer qu'une respectueuse tendresse. Suzanne, Suzanne, m'écriai-je, que vous êtes heureuse! que je voudrois être aussi tranquille que vous! mais mon sort est bien différent du vôtre! Je suis prêt à revêtir une robe de mort, à prononcer des vœux qui m'excluront d'auprès de vous, à contraindre, à étouffer tous les sentimens de mon cœur. J'ai dix-sept ans, & je vais renoncer au monde! on le veut, on me le peint comme un sejour à éviter; vous y êtes cependant, & je le sacrifierois sans regret, si je ne vous avois point vue; mais, depuis ce moment, il ne m'est plus possible de poursuivre ma fatale carriere: je ne sais si je dois avancer, ou si je dois

reculer ; je ſuis comme un homme anéanti.... mon ame eſt toute entiere dans la vôtre. Oui, c'eſt près de vous que je connois le charme de l'exiſtence, & il faut vous quitter, vivre loin de vos regards, tandis qu'eux ſeuls m'apportent le bonheur ! Non, il n'en ſera jamais pour moi ! je ſuis deſtiné à vivre de mes ſoupirs.... O Suzanne ! que je ſuis malheureux !

Je pleurois, & ma tête abattue, par degrés, s'inclina ſur ſes genoux ; je les ſentis trembler. Un ſoupir partit de ſon cœur ; elle voulut me dérober une larme & s'échapper ; mais elle eut trop de pitié pour me fuir : je la retins ; mes bras enlacerent ſon corps adorable, & en la preſſant, je ſentis que j'embraſſois la félicité même ; mon tranſport étoit chaſte, & n'en fut que plus vif & plus délicieux. Ce n'étoit point une mortelle que je touchois, c'étoit une ſubſtance anéglique.... Et

moi auſſi, dit-elle, d'une voix attendrie! & moi auſſi, je ſuis malheureuſe! & votre douleur m'arrache un aveu qui me peſe, mais que je voudrois vainement étouffer : ma confiance doit payer la vôtre ; je n'ai plus de mere, & je ſuis plutôt l'eſclave que la fille d'un pere plus rigoureux, plus inflexible que le Prêtre dont vous me parlez. J'ai fait tous mes efforts pour toucher ſon cœur ; il reſte inacceſſible à l'amour que je lui porte ; il rebute ma tendreſſe & croit y voir un piége. J'ai cherché à trouver grace devant lui, il n'a pu dépouiller ſon caractère. Jamais il ne m'a parlé qu'avec le ton d'un Maître courroucé, exceſſivement jaloux de ſes droits qu'il croit ſans ceſſe offenſés. Ma mere étoit ma ſeule amie ; elle ſouffroit comme moi de ſes rigueurs ; elle étoit ma conſolation ; elle n'eſt plus, & je reſte ſeule au milieu du monde ; & pour comble de maux, mon

pere n'eſtimant que ceux qui lui reſſemblent, me force à accepter un époux de ſon humeur, c'eſt-à-dire d'un caractere violent, emporté ; un homme enfin que je ne pourrai jamais aimer!... Il me faudra cependant obéir ; & tandis que vous vous déſolerez dans l'ombre d'un cloître, ma vie ſera plus triſte que la vôtre ; je mourrai de regret & de douleur à côté de celui qui m'eſt deſtiné.... L'autorité paternelle commande, je ne pourrai la braver, je n'en ai point la force. Voilà mon ſort, & tout affreux qu'il eſt, je dois le ſubir. Dieu, voyant ma ſoumiſſion, me donnera le courage : c'eſt à vous d'éviter ma préſence ; & puiſque vous m'aimez, c'eſt à moi de baiſſer les yeux à votre rencontre, & d'oublier que je vous ai vu.... Je vous l'avouerai toutefois & ſans rougir : ſi des liens oppoſés & même contraires ne nous enchaînoient loin l'un de l'autre ; ſi votre habit ne

vous

vous ôtoit la liberté de me voir, & à moi celle de vous entendre ; ſi la maiſon où vous demeurez & les principes que vous y puiſez ne vous captivoient pas entiérement.... Mais c'en eſt fait ; que ſert de nous tourmenter ? Adieu, ne nous voyons plus.

Le voulez-vous, m'écriai-je dans un tranſport véhément de douleur, de colere & de tendreſſe ; me banniſſez-vous ainſi pour jamais de votre préſence ?... dites, cruelle ?....—Oui, ajouta-t-elle d'une voix affoiblie & tremblante, oui, pour votre repos & pour le mien. Je jetai un cri comme quelqu'un dont l'ame ſe déchire : elle me ſerra la main comme pour me conſoler & s'échappa. Mes prieres ne purent la retenir ; en vain mon cœur voloit après elle : elle précipita ſes pas vers la maiſon, & ſa marche reſſembloit à une fuite. Le reſpect, la crainte, le ſaiſiſſement m'empêcherent de la ſui-

vre ; mon œil la ſuivit triſtement ; & quand je ne la vis plus, cette ſcène, qui m'avoit touché ſi vivement, me parut un véritable ſonge : j'étois dans l'état d'un homme qui ſe réveille & qui porte ſur tous les objets qui l'environnent un œil deſabuſé, diſtrait & confus.

## CHAPITRE XXVI.

*Le Colporteur.*

JE rentrai le cœur opprimé d'un poids douloureux, sentant autour de moi un vuide inconnu, un vuide immense. Dans un avenir obscur, je saisissois néanmoins quelque lueur d'espérance & de bonheur; je l'adorois plus que jamais, & je goûtois le plaisir si doux de ne m'être point trompé sur son caractere; une extraordinaire sympathie me l'avoit révélé. Sa voix sembloit me parler encore, & j'étois environné de son charme invisible. C'est la sagesse elle-même, me disois-je, qui vient de me tracer mon devoir; elle m'a trop fait sentir l'obstacle insurmontable qui est entre nous : tout nous sépare, & comment oserois-je aspirer à elle? Le moindre entretien, s'il étoit une fois connu

de la ville, en feroit l'hiſtoire & le ſcandale ; elle m'a ordonné de ne plus la voir. Ordre cruel ! il faut que tu ſois néceſſaire.... Elle le veut, elle l'exige... Lui déſobéir, c'eſt manquer à l'amour...

En creuſant mes réflexions, elles me conduiſirent, d'après mon caractère & mon amour, à une mélancolie ſombre : je me mis en tête que l'infortune qui m'avoit toujours pourſuivi, vouloit m'arracher encore à Suzanne, & qu'elle ne ſeroit jamais rien pour moi. Je la vis cédant à ſon pere & déja dans les bras d'un époux brutal. Je paſſai pluſieurs jours renfermé triſtement, & dans un chagrin que je prenois ſoin d'augmenter. Je m'ôtai juſqu'au plaiſir de conſidérer un petit jardin qui bornoit ma vue, parce que ce n'étoit pas celui-là où j'avois converſé avec Suzanne. Je ne me plaiſois qu'avec mon imagination égarée qui me reportoit au lieu où j'avois preſſé ſes mains ché-

ries. Quelquefois je voulus faire diverſion en m'enfonçant dans les ouvrages volumineux de cette théologie épineuſe, pour laquelle on aiguillonnoit l'orgueil de mon amour-propre : c'étoit comme un déſeſpoir qui me jetoit dans cette mer barbare de ſyllogiſmes au-lieu de me précipiter dans un abîme, & je m'y regardois comme également noyé.

Je ſortis le huitieme jour, promenant ma profonde triſteſſe dans les endroits les plus ſolitaires, ne ſachant ſi j'obéirois à Suzanne, ou ſi j'irois contre ſes ordres ; tantôt les reſpectant, tantôt voulant les braver tout-à-fait. Je prétendois lui marquer mon reſpect & mon amour en me conformant à ſes dernieres volontés, & bientôt je l'accuſois elle-même d'avoir pu prononcer un pareil arrêt. C'eſt dans cette incertitude que mon cœur flottoit; le peu d'expérience des paſſions m'aveugloit

ſur elle & ſur moi-même. Je paſſai un mois entier perdant un tems précieux, extravagant par tendreſſe, & irréſolu ſur ce que je devois faire.

Un jour que je m'égarois dans mes penſées, & que je tenois une marche vagabonde, vint à moi un Juif qui me préſenta pluſieurs brochures ſoigneuſement cachées ſous ſon large & ſale manteau : je fus piqué de curioſité & je lui en achetai quatre. Le papier étoit mauvais, l'impreſſion affreuſe ; c'étoit des contrefactions. Cependant le peu de mots que j'avois palpés à travers les feuilles non coupées, me rendirent ces brochures plus piquantes que les gros livres que je feuilletois ordinairement. Le nom de *Voltaire* que j'avois entendu ſouvent prononcer, toujours eſcorté d'épithètes diaboliques, m'excita à juger quel Ecrivain ce pouvoit être, & quels étoient enfin les principes affreux & épouvan-

tables, dont, selon mon Parrain, il parsemoit ses livres. Son nom étoit justement écrit en grosses lettres au frontispice d'une brochure qui avoit pour titre, *la Henriade*. J'avois entendu parler de Henri IV, comme d'un Roi de France qui avoit été assassiné par un nommé Ravaillac. Voilà à-peu-près tout ce que je savois de lui. J'allai m'asseoir à l'écart sous un arbre ; je tirai un petit couteau de ma poche, & je me mis à couper la brochure à mesure que je lisois.

## CHAPITRE XXVII.

*Bénissons l'Imprimerie.*

QUI m'eût vu lire m'auroit comparé à un homme, qui, après avoir été longtems tourmenté de la soif, se désaltere enfin au bord d'une onde pure. Quel langage nouveau, quand on quitte

Molina, Escobar, Sanchez & autres Théologiens ! quel style, quelle netteté d'expression. J'arrivai bien vîte au massacre de la St. Barthelemi, & les cheveux me dressèrent à la tête. J'aurois préféré de grand cœur d'être Coligni, sanglant, assassiné, foulé aux pieds, plutôt que ce Charles IX, auteur de cet horrible massacre. Je crus d'abord que le Poëte avoit inventé ces détails pour exciter un plus vif intérêt; mais lorsque la réflexion vint me persuader que l'on n'inventoit pas de pareilles atrocités, je fus un peu étonné de ce que le génie éloquent du Poëte n'avoit pas lancé tous les carreaux d'une indignation plus profonde contre un attentat aussi exécrable en tout sens, & je me promis alors d'ajouter quelques vers à ce chant, tant j'étois ému & soulevé d'horreur. On peut en juger, puisque je voulois dans ce moment être Poëte après Voltaire.

La

La seconde brochure que j'ouvris, étoit la Tragédie de *Mahomet*, ou le *Fanatisme;* la troisieme, les *Mondes de Fontenelle*, & la quatrieme la *Loi Naturelle*, encore de M. de *Voltaire*. Le Juif m'avoit assuré que tous ces livres étoient bons, & qu'ils se vendoient par tout *comme des petits pâtés.*

J'avois trop peu de tems pour parcourir ces livres; je les mis en poche, & le soir je les enfermai avec soin dans ma cassette, les cachant dessous mon linge; & la nuit rallumant ma lampe éteinte avec une précaution extraordinaire, je me jetai avec avidité dans cette lecture. Cette élocution facile, aisée, animée, me menoit d'une feuille à une autre, sans que j'eusse lieu de m'en appercevoir. Les heures sonnoient dans le silence des ténèbres, & je n'entendois rien; ma lampe manquoit d'huile & ne versoit plus qu'une lumiere pâle, & je lisois toujours. Je ne me donnois

pas le tems de relever la mêche, j'aurois interrompu ma jouiſſance. Comme toutes ces idées nouvelles entroient dans mon cerveau! Comme mon intelligence les adoptoit! Quoique j'euſſe percé la nuit fort avant, ma tête n'étoit pas fatiguée; au contraire elle ſembloit illuminée de nouveaux rayons. Quelquefois je fermois les yeux, & raſſemblant mes eſprits dans le ſilence & le calme de la nuit, je m'écriois involontairement; voilà des hommes qui parlent raiſon! On les ſuit, on les entend, on eſt facilement de leur avis; il ſemble qu'ils me révelent tout ce que j'ai confuſément penſé, éprouvé, & ce que je ne pouvois exprimer.

Le livre de Fontenelle me développa dans un inſtant, & de la manière la plus lumineuſe, le ſyſtême du monde. De gros volumes avoient retréci l'univers en me l'offrant comme un point unique. Celui-ci, en dilatant mon ima-

gination, me fit entrevoir un Dieu plus magnifique & plus grand. Je respirois avec plus d'aisance, charmé de voir les bornes de l'univers reculées, & plus satisfait de mon intelligence qui embrassoit sans peine cette grandeur infinie. Ces planètes peuplées d'êtres intelligens, me plurent beaucoup : en me voyant un plus grand nombre de freres, le Pere commun me parut encore plus digne d'adoration & de respect. Cette diversité me révéla la science éclatante du grand Architecte, & je ne voyois plus un globe isolé, centre étroit & immobile : je roulois dans l'espace avec toutes les demeures flottantes qu'habitoient mes semblables, & je me formois l'idée de pouvoir les visiter un jour.

Enfin, ce livre fit sur moi une impression profonde qui détermina ma façon de penser. J'y retrouvois ces idées d'ordre, de grandeur, de prodigalité

que la vue du firmament m'avoit inſpirées. Je me levois avec allégreſſe pour ſaluer les étoiles; je leur diſois dans ces heures ſilencieuſes où leur éclat eſt plus brillant, où l'eſprit vole plus librement ſur les aîles de la méditation : Et vous auſſi, vous êtes des ſoleils qui entraînez des planètes; & je ſentois mon cœur brûlant de joie, d'appercevoir la vie où je n'avois vu juſqu'alors que des maſſes péſantes & inanimées. Je me trouvois dans un cercle plus radieux, & je me réjouiſſois d'entrevoir cette auguſte aſſemblée des mondes, ſpectacle vaſte & ſi agréable à mon ame aggrandie !

Le Poëme de la Loi Naturelle m'a paru auſſi un ouvrage vraiment digne d'un Sage. Oh ! que la terre auroit bu moins de ſang, ſi ces admirables principes euſſent été dans tous les tems ceux des Maîtres des Empires ! Une morale compatiſſante & pure devint

la baſe de mes nouveaux ſentimens ; je chaſſai avec mépris ces idées baſſes & rampantes qui menent à la perſécution, à l'intolérance, à la fureur. Je ceſſai d'adopter ces ſyſtêmes cruels, ſi contraires à la charité que l'homme doit avoir pour l'homme : je ne voyois plus que comme des rêves, cet amas biſarre d'opinions inſenſées qui avoient mis le fer à la main de tant d'hommes, & j'allois répétant ces vers admirables, en ſongeant aux diſputes futiles & ſanguinaires qui agitent la vie paſſagère de tant de mortels fanatiques.

Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,
Pouvant ſe ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Se battre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

## CHAPITRE XXVIII.

*La petite Porte.*

AYANT adopté des idées convenables à la dignité d'un être penſant, je reportai à *Voltaire* un tribut d'eſtime & d'admiration, comme en dédommagement de toutes les groſſes injures qu'on lui avoit adreſſées avec tant de prodigalité, & même avec l'accent & le cri de la fureur. Je fis ſon éloge volontaire au fond de mon cœur, & tel qu'il n'a jamais été fait depuis; j'achetai ſon portrait, du même Juif, & tous les ſoirs avant de me coucher, je lui diſois, Bon-ſoir, homme aimable; toute ma vie je te chérirai; ſi tu paſſes jamais à Strasbourg, j'irai au-devant de toi; & ſi le ſort conduit mes pas dans le pays que tu habites, j'irai rendre mon hommage à ta perſonne; & ſi je ne puis te voir, je ſaluerai du-moins ta porte!

Il me prit une forte envie de revoir ma Suzanne, de me consulter avec elle, de lui faire part des progrès de ma raison ; mon cœur ne pouvoit plus tenir contre son absence ; j'avois des idées nouvelles à lui communiquer, & à cet âge c'est un besoin que de les répandre dans le sein de la confiance. Je courus à sa rencontre, & ne la trouvai pas, je l'attendis le lendemain, & l'attendis vainement ; j'étois comme une sentinelle en faction auprès de la petite porte qui s'étoit ouverte une seule fois, & qui maintenant fermée, déroboit à mes yeux le temple du bonheur. Que d'inquiétude dans ces heures d'attente ! que de transes douloureuses ! que de noirs soupçons aigrissoient mes esprits ! Je me rappelai alors que ses adieux avoient eu quelque chose de lugubre ; qu'elle avoit fait un geste de desespoir en me quittant. Du-moins je me la représentois ainsi. Que lui seroit-

il arrivé ? ſon pere barbare auroit-il conſommé l'attentat de ſon autorité ? n'auroit-elle pas eu la force de balancer plus longtems ſon pouvoir ?

La nuit tomboit pendant que j'étois agité de toutes ces réflexions ; l'obſcurité augmentoit par degrés, & déja je marchois dans l'ombre qui augmentoit l'horreur de mes réflexions. Conſumé d'une vaine attente & ne ſçachant que devenir, je bats la terre de mon pied ; un mouvement involontaire me tranſporte ; j'avois paſſé mille fois devant cette porte immobile ; accablé de douleur je m'approche, je m'appuye contre elle comme pour me ſoulager, je la preſſe du poids de mon corps... Tout-à-coup la ſerrure détachée du plâtre humide quitte ſa place ; je porte une main tremblante, plus d'obſtacles, l'entrée du jardin m'eſt ouverte ; il ne tient qu'à moi d'y haſarder mes pas. J'avance ; ô joye ! ô raviſſement, je re-

trouve le banc où Suzanne s'étoit assise! Tous mes feux assoupis se réveillent dans mon cœur. Plus d'irrésolutions, plus de combats. Séduit par la pureté de mes intentions, je m'enfonce avec courage sous une allée couverte ; je craignois qu'il ne fût arrivé quelque chose à mon adorable Amante, & l'Amour me rendit téméraire.

Je traverse le jardin, je m'approche avec réserve de la maison, j'en fais le tour ; je prête une oreille attentive, je cherche à demêler le son de sa voix. Tout est calme, tout repose, tout dort dans un profond silence. Mais c'étoit un air enflâmé que celui que je respirois. L'inquiétude, l'impatience, la douleur se méloient à mes transports amoureux. Je change mille fois de place, j'examine cette maison sous toutes ses faces, j'interroge toutes les issues, cette maison sembloit parfaitement close, inhabitée : mes cheveux se hérissent de

frayeur, je crains qu'on ne m'ait enlevé Suzanne, je crains (où l'amour va-t-il chercher ſes terreurs)? qu'elle ne ſoit deſcendue au tombeau. Tous les preſtiges d'une imagination troublée s'emparent de moi. Je n'ai plus d'autre image que la tyrannie d'un pere, je vais juſqu'à croire que ſon bras s'eſt appéſanti ſur ſa victime. Le tems s'écoule, la lune qui s'éleve lentement en ſon plein, m'oblige à reculer dans l'ombre des charmilles. La lune n'étoit plus belle à mes yeux. Elle éclairoit trop mes pas : peu s'en fallut que je ne la chargeaſſe d'imprécations ; mais me voyant environné de ſa clarté, alors je ſonge à mon extrême imprudence, je ſens que j'ai violé l'azile d'un citoyen, que je me ſuis rendu coupable, qu'il eſt trop tard pour rentrer, qu'il ne m'eſt plus permis de traverſer une ſeule rue ſans être arrêté & conduit au corps de garde. Moins épouvanté de

l'avenir qu'accablé du préſent, c'étoit moins ce que j'aurois à répondre le lendemain aux ſoupçons que mon abſence auroit fait naître, qui me chagrinoit, que de me voir ſi près de Suzanne & de ne pouvoir lui parler! Encore, me diſois-je, ſi je pouvois l'appercevoir à ſa fenêtre, & lui envoyer à-travers la paiſible lumière de la lune un ſigne de tendreſſe! Si je pouvois de loin fléchir le genou devant elle, & dans cette attitude deviner quelle ſorte d'impreſſion regne dans ſon cœur! Mais non j'étois ſeul & tout étoit ſourd & muet autour de moi; tandis que brûlant de mes feux, j'aurois voulu donner à tous les objets l'ame, la vie & le langage.

## CHAPITRE XXIX.

*On s'y attend.*

J'ÉTOIS presque tombé anéanti de douleur sur un gazon, & pressant la terre à-demi humide, je lui demandois un tombeau, si mon Amante ne devoit plus paroître à mes regards; j'étois à moitié plongé dans un sommeil inquiet, lugubre & fatiguant, lorsque le bruit d'une personne qui dérangeoit le feuillage, en marchant à pas lents, me tira de cette espece d'assoupissement. J'ouvre les yeux, je distingue, à-travers un berceau, une jeune personne en deshabillé blanc, qui se promenoit, la tête panchée, & qui interrompoit sa marche en exprimant quelques gestes douloureux. Je crus entendre un soupir; mon cœur partagé entre deux sentimens en palpita de joie & de tristesse, il nomma Suzanne .... je la reconnois; c'est elle-

même. O moment d'extaſe ! à la faveur de l'ombre, j'eus le plaiſir de tourner autour d'elle ſans en être apperçu. Je la vis lever vers le Ciel un viſage inondé de pleurs ; elle pouſſa un nouveau ſoupir qui pénétra mon ame. Seigneur ! prononçoit-elle, avec une ferveur touchante, & les mains étendues & ſuppliantes, daignez inſpirer à une foible créature ce qu'elle doit faire ! Je n'ai qu'un cœur, il s'eſt donné malgré moi. J'aime un autre que celui que l'on veut me donner pour époux. Ne ſerois-je pas criminelle en obéiſſant ? O mon Dieu ! faut-il jurer devant vos Miniſtres des ſentimens que je deſavouerai au fond de mon ame ? faut-il diſſimuler mes larmes, trahir la verité, & tromper les vœux d'un homme qui me rend dépoſitaire de ſon bonheur ? dois-je ſacrifier aux ordres paternels le cri puiſſant de l'amour ? & ſi ces deux voix commandent, à laquelle

dois-je céder? quelle eſt la vôtre, ô mon Dieu! eſt-ce celle de mon pere ou celle de mon cœur?

Sa tête tomba ſur ſon ſein, elle n'avoit plus la force de parler, & ſes mains ſuſpendues & jointes enſemble faiſoient ſeules un effort vers le Ciel. Que devins-je à ce ſpectacle! immobile auprès d'elle, je retenois juſqu'à mon haleine; je ne voulois pas la ſurprendre dans ce moment terrible, & paroître lui avoir dérobé ſon ſecret. Tantôt elle fixoit en ſilence la voûte du firmament & ſembloit attendre une réponſe du haut des Cieux. Tantôt elle pouſſoit des gémiſſemens ſourds, des cris inarticulés. Un horloge voiſin ſe mit à ſonner, & tout-à-coup Suzanne, comme ſortant d'un rêve, précipita ſes pas vers la maiſon & ſortit de deſſous les arbres. Elle étoit déja tout environnée du clair de la lune; je ne pouvois plus m'approcher ſans être

vû, mais j'allois la perdre ; je ne balançai point. Je fis un détour d'un pas plus léger que celui d'un cerf ; & marchant au-devant d'elle, la main élévée, je lui donnai de-loin le tems de me reconnoître, afin de lui éviter une surprise trop forte. Au premier aspect elle recula quelques pas. Suzanne ! lui dis-je, en me hâtant de lui faire entendre le son de ma voix, Suzanne ! c'est moi qui ne puis vivre sans vous ; ne craignez rien, reprenez vos sens & donnez-moi le tems de m'excuser.

Je volai alors à ses pieds, & lui serrai les mains avec attendrissement & respect. Elle me regardoit alors avec un long étonnement sans pouvoir prononcer un seul mot ; elle étoit saisie & tout son corps trembloit : je la soutins entre mes bras, & la portant avec adresse du côté de l'ombre, (prudence que m'inspira l'instinct de l'amour,) je continuai ainsi.... Quoi vous tremblez !

Quoi mon aſpect vous fait peine ! Ah ! connoiſſez moi mieux ; je vous reſpecte autant que je vous adore, & les deſirs de mon amour ſont auſſi purs que votre cœur eſt chaſte ; je ne veux que vous voir, que vous entendre, que vous parler, & me voilà au comble de mes vœux. En vain j'ai voulu me contraindre & vous fuir, je ne vivois plus ; je mourois. Eh ! c'étoit ſouffrir les tourmens de la mort ſans pouvoir mourir. Le Ciel qui m'entend ſait que le hazard & la néceſſité m'ont rendu malgré moi téméraire. Je me ſuis expoſé à paſſer la nuit dans ces lieux. Alors je lui expliquai comment la ſerrure s'étant détachée d'elle-même, la porte s'étoit tout-à-coup ouverte, & quel aſcendant impérieux m'avoit fait paſſer l'heure à laquelle je me retirois.

Après m'avoir écouté avec une attention réfléchie, elle ſe leva de l'endroit où je l'avois aſſiſe, & prenant un

ton

ton noble, imposant & majestueux, elle m'adressa ces paroles avec une gravité douce & un son de voix semblable à celui d'une souveraine. Non, jamais je n'ai vu une attitude plus noble, plus majestueuse, plus imposante, & plus gracieuse en même-tems. Je vais m'expliquer, Monsieur; écoutez-moi. Nous ne sommes plus au moment d'embrasser des illusions. Demain je dois m'engager pour jamais, ou me révolter contre l'autorité d'un pere. Vous m'aimez, vous me poursuivez jusqu'ici pour me le dire; & cependant votre état, votre habit, votre demeure, tout s'oppose à vos démarches; en sortant d'avec moi, vous allez vivre avec des hommes qui doivent regarder votre amour comme un crime, & vous n'en êtes que plus malheureux. Non: des situations aussi opposées, aussi contraires ne peuvent subsister ensemble; toute ame qui flotte & ne sait point se décider, mérite

les infortunes dont elle se rend la victime. Elle va elle-même au-devant des remords qui doivent la dévorer. Si votre ame n'est pas assez forte pour prendre un parti, je saurai vous donner un exemple qui vous décidera : vous connoissez votre cœur, montrez-le-moi tel qu'il est, je vous le demande au nom de la vérité ; faites-moi l'aveu le plus sincere, mais aussi le plus ferme, & sur vos desseins, & sur le plan de vie que vous vous proposez : parlez & je répondrai ensuite.

## CHAPITRE XXX.

*Promesses, Sermens mutuels.*

JUGEZ, chere Florimonde, dans quelle agitation j'étois plongé. Eh! que pouvoit dire, promettre, affirmer, prononcer, l'amant éperdu de Suzanne, si ce n'étoit de lui engager mille fois une foi éternelle! Je la lui jurai avec toute la sincérité d'une ame ardente & pure; j'oubliai mon habit, mon état, mon esclavage; je me crus libre dès-qu'il me fût permis de lui attester que je l'aimerois toujours; je ne fis que répéter le serment qu'il n'étoit déja plus en mon pouvoir de pouvoir rompre. Que ne puis-je, lui répétai-je, vous exprimer tout ce qui se passe dans ce cœur; il n'est que trop vrai que c'est pour toute la vie qu'il brûle pour vous! Ordonnez & décidez de mon sort; je ne suis plus à

moi, je n'appartiens plus aux autels, je suis tout à vous. Si les loix de ma religion étoient encore les mêmes qu'aux premiers siécles de l'Eglise, & qu'il fût encore permis aux successeurs des Apôtres de se choisir, à leur exemple, une compagne, une épouse, je vous offrirois ma main en conservant cet habit ; mais puisqu'il n'est plus possible de concilier l'amour & d'autres devoirs, je renonce à la Prêtrise, je me voue tout entier à Suzanne; oui! c'est elle seule qui va faire la destinée de ma vie ; elle me verra bientôt sous d'autres vêtemens ; je préférerai les plus humbles, les plus pauvres emplois à l'espoir orgueilleux des crosses & des mîtres ; j'ai deux bras, je saurai les employer ; mon courage vous prouvera quel est mon amour : je n'ai point d'autres droits pour vous toucher que ceux de ma tendresse, je le sais ; mais elle est si grande que je défie mes rivaux de me surpasser.

Au defaut de l'amour, Suzanne, je m'abandonne à votre pitié. Si votre cœur panche en ma faveur, rien ne pourra dès-lors m'arracher à vous. Si le malheur me condamne à n'être point aimé, non je ne verrai plus les lieux où j'aurai perdu le seul objet qui m'a fait aimer la vie. Je chercherai à fuir, j'irai... Non... Vous ne fuirez pas, reprit-elle avec vivacité; non... Je viens d'entendre l'accent de votre ame, & celui-là qu'il faut à mon cœur .... Il va vous répondre... Apprenez qu'il vous aime, qu'il se confie à vous... Que dis-je? il doit s'abandonner à son vainqueur; & sous une seule condition que vous ne romprez surement pas. J'exige de vous une réserve entiere, absolue; car je ne vous estimerois plus, si vous cessiez un instant d'être honnête... O Suzanne, m'écriai-je! quoi! vous doutez encore de la pureté de mon amour? Songez qu'il se confond avec la vertu dont vous

êtes ici-bas la plus adorable image ; il me ſeroit auſſi impoſſible d'attenter à votre honneur, qu'à votre vie : allez, ſi je ſuis jeune, je ſuis encore digne de vous.

Elle me tendit la main, en me raſſurant ; je la ſerrai avec tranſport ſur mon ſein ; & prenant Dieu à témoin, nous nous promîmes l'un à l'autre & à la face des Cieux la foi conjugale. Le Ciel parut recevoir nos ſermens ; ils étoient libres & ſinceres, ils monterent juſqu'à ſon Trône. Autour de nous deſcendirent les plus raviſſantes délices qui aient jamais inondé les cœurs de deux vrais Amans ; & moi tout à mon ivreſſe, à mon bonheur, contemplant le front chaſte & doux de Suzanne, ce n'étoit plus une mortelle que je voyois, & je remerciois avec feu l'Auteur de la nature d'avoir créé le chef-d'œuvre de ſa puiſſance dans la perſonne de mon Amante.

Lorſque nous fûmes un peu plus paiſibles, il fut décidé entre nous que ſous divers prétextes, elle éloigneroit ſon mariage de quelques jours, qu'elle gagneroit le plus de tems poſſible, tandis que de mon côté je veillerois aux moyens d'aſſurer notre délivrance. Elle me dit que m'ayant donné ſon cœur & ſa confiance, elle ſe repoſoit de tout ſur moi; qu'elle endureroit la mort la plus cruelle plutôt que d'engager ſa main à un autre; que j'étois dès ce moment ſon époux, & que c'étoit mes loix qu'elle devoit dès ce moment ſuivre & reconnoître.

Je voulus lui faire part de mes lectures, & lui prêter la Henriade, les Mondes & la Loi Naturelle qui ne me quittoient plus & que j'avois toujours dans ma poche. Mon cher Jezennemours, me dit-elle, avec une grace unique, vous me dites que ces livres ſont admirables & bien penſés; mé-

ditez-les bien pour voir si vous ne vous êtes pas trompé, & si vous y reconnoîtrez toujours cette justesse victorieuse qui assujetit la raison. S'ils sont tels, ce sera de votre bouche que je voudrai les entendre, alors les maximes m'en deviendront plus cheres & plus intelligibles. Jusques ici toute ma lecture consiste à prêter une oreille attentive aux discours des uns & des autres. Les hommes sont pour moi des livres vivans; j'ai tâché que la moindre parole qui sortiroit de leur bouche ne m'échappât pas, & sur la comparaison secrette des divers sentimens, j'ai toujours veillé à fixer ou à épurer les miens; je me suis fait des principes sur ce que j'ai entendu de mieux & de plus raisonnable. Cette maniere de lire me plaît fort, & j'augure qu'elle pourroit être plus instructive que cette lecture froide & solitaire où l'on ne voit ni le geste, ni le regard, ni l'accent véritable

table de celui qui parle : J'aime à voir tout cela pour mieux juger de l'ame de celui qui penſe & qui doit me faire penſer. Adieu, mon bon Ami ; en converſant enſemble, nous apprendrons beaucoup l'un par l'autre, parce que nous ſerons de bien bonne-foi dans nos idées, & que nous n'aurons point deſſein de nous tendre des piéges & de mettre l'eſprit à la place du ſentiment. Il y a mille choſes qui perdent à être diſcutées & qui veulent être ſenties ; & ces choſes-là ne peuvent point s'écrire.

Lorſqu'il fallut nous quitter, ce fut un moment douloureux. Nos adieux furent tendres & véhémens, l'eſpérance de la revoir la nuit ſuivante me ſoutint ; il ſembloit néammoins que nous nous ſéparions pour jamais. Sa tendreſſe inquiette prit ſoin de la maniere dont j'allois paſſer la nuit. Elle daigna me conduire dans un de ces petits cabi-

nets qui se trouvent dans les jardins. Elle m'y installa sur un banc, où j'eus une chaise de bois pour chevet. Elle détacha son mouchoir pour me servir de bandeau. Je le baisai mille fois. Il sembloit pénétrer tout mon être & faire passer dans mon cerveau les sensations les plus délicates & y tracer les images les plus riantes. Que j'étois fortuné ! jamais lit ne me parut plus doux, le bonheur veilloit à mes côtés ; j'attendis sans trouble & sans inquiétude les premiers rayons de l'aurore, je ne fis que rêver & penser à Suzanne. Le jour ne vint que trop-tôt dissiper le charme profond & délectable dont j'étois environné, & me chasser du jardin, du lieu de délices, du Paradis terrestre.

## CHAPITRE XXXI.

*La Tragédie de Mahomet.*

JE m'évadai ſubtilement & avec toutes les précautions poſſibles ; perſonne ne me vit ; je rôdai autour de mon Collége & j'épiai le moment où la porte s'ouvroit. Dès-que je vis le paſſage entrouvert, je me gliſſai furtivement, & je gagnai ma chambre à toutes jambes, & ſans être apperçu. J'avois évité le regard du portier ; bien ſatisfait, je croyois être ſain-&-ſauf ; mais que devins-je lorſque je trouvai la porte de ma chambre enfoncée & que le premier objet qui frappa ma vue fût le Pere de la Hogue, mon cher & redoutable Parrain ! il avoit déja l'air terrible & l'œil en feu ; il avoit mis tout ſens-deſſus-deſſous, lit, meubles, papiers, cahiers théologiques ; il me

demanda à mon abord, avec une voix étouffée de colere, d'où je venois ? Je demeurai interdit & ſans répondre, car je m'étois fait une loi de dire toujours la vérité. Je gardai donc un ſilence conſtant ; mais à ſes ordres réitérés, à ſa fureur, à ſes menaces épouvantables, je répondis que des raiſons, qu'il ne m'étoit pas permis de détailler, m'avoient forcé à reſter juſqu'au point du jour dans l'endroit où j'avois paſſé la nuit ; que ma conduite, malgré les apparences, étoit irréprochable, & qu'il n'y avoit que Dieu qui ſût la vérité de ce que je diſois ; que je le prenois à témoin de mon innocence ; que lui, de ſon côté, pouvoit tout ſoupçonner ; mais que pour moi, je demeurerois ferme, inébranlable, & que je ne ſaurois ſur ce chapitre que ſouffrir & me taire.

Malheureux ! reprit-il avec un ton formidable, c'eſt ainſi que commence

l'esprit de révolte, en ne voulant point avouer ses torts ; c'est ainsi qu'il te prépare aux plus grands excès ; tu marches à ta ruine, & tu ne veux point de la main secourable qui cherche à t'éloigner du précipice ! Tu veux y tomber les yeux ouverts, & lorsque tu seras au fond, tu ne seras plus à portée de m'entendre ! Est-ce là la récompense de mes soins, jeune insensé ! Je veillois sur toi, & tu veux aller augmenter la foule des misérables ! Comme ce ton ne faisoit aucune impression sur mon visage, il se radoucit tout-à-coup ; & prenant la voix de la tendresse : Jezennemours ! tu ne veux donc plus écouter ma voix ? tu veux donc poignarder le cœur de celui qui t'aime ! Est-ce là ce que j'attendois de toi ? Je te destinois ma place, & tu rejetes mes bontés ! Oui, ingrat ! tous mes pas n'ont eu pour objet que d'assurer ton bonheur, & tu y renonces volontairement, & tu résistes à mes

bienfaits ! Tu déguises ton ame à mes yeux, au-lieu de m'avouer toutes tes fautes, que ma tendresse pardonneroit ; mais ce silence obstiné me prouve ton libertinage & ton endurcissement : c'est-là le dernier degré de perversité. Quelle voix a séduit ta jeunesse & m'a ravi le prix de ta confiance ? de quel poison t'es-tu enivré à mon insçu ! Ah, malheureux ! va, cesse de te déguiser : je sais où tu as puisé ton esprit de rebellion. Je sais où tu as sucé un lait empoisonné. Je sais qui a fait entrer dans ton ame des maximes détestables. Je l'ai trouvée, cette cause de ta désobéissance, ce témoin irrécusable de ton changement. J'ai vainement cherché les autres ; mais un seul suffit pour m'avertir du venin dont tu t'es abbreuvé. Alors l'œil enflâmé, il me montra la Tragédie de *Mahomet ;* & continuant sur le même ton : Rougissez, mon fils, à la vue de l'horrible production d'un Ecri-

vain, qui ſemble n'être venu au monde que pour nous chagriner. Ah ! que n'eſt-il mort dans le ſein de ſa mere, cet impie, qui, ſe repliant comme un ſerpent, nous a offenſés dès le berceau ſous mille allégories ingénieuſes & perfides. On avoit bien prédit, lorſqu'il faiſoit ſa Réthorique, qu'il exhaleroit dans l'univers les fumées infernales qui ont tourné tant de têtes. Fatales erreurs ! qui ſont entrées par l'entremiſe du Diable & des Vers, dans le cerveau d'une jeuneſſe ardente à lire & à répéter. Eſt-il donc permis de raiſonner avant l'âge de mâturité ? & s'il vous faut des livres, n'en a-t-on pas faits avant lui, & après, de plus beaux que les ſiens ? Si vous avez la rage de la littérature, liſez, liſez les *Feuilles de Fréron!* voilà un Ecrivain plein d'une ſolide éloquence. Il défend la religion comme le goût, & le goût comme la religion. Il vous auroit prouvé que ce *Voltaire*

n'eſt qu'un Ecrivain médiocre ; & que ce n'eſt que par preſtiges qu'il ſe fait applaudir au Théâtre & dans le monde. Il vous auroit fait toucher au doigt & à l'œil, le vuide de ſes phraſes brillantes. Avec ſes Feuilles, vous auriez eu le vrai préſervatif contre l'eſprit du ſiécle ; vous vous ſeriez muni d'un contrepoiſon puiſſant, & vous n'auriez pas corrompu votre cœur à l'appât des idées nouvelles. Au-lieu de ces bluettes, vous auriez trouvé une mâne ſaine, & vous auriez appris à fortifier par-deſſus tout, cette ſoumiſſion que vous me devez..... Vous liſez *Voltaire !* ah, mon fils ! vous êtes infailliblement perdu ! Vous liſez *Voltaire !* eſt-il poſſible ? vous qui, dans trois jours devez vous préparer à recevoir l'habit de la Société ! vous que nous allions adopter dans notre ſein, & chérir comme notre frere ! Vous liſez *Voltaire !* un Auteur frivole & léger, dont

les écrits bientôt paſſeront ; car s'il faut parler encore un langage profane, il ne ſervira jamais de modele ; il paſſera : il n'y a que les modeles qui ſubſiſtent, & les modeles l'écraſeront toujours. Ah ! venez dans mon ſein expier vos erreurs, abjurer vos nouvelles affections. Je détruirai la magie diabolique de ſon ſtyle, par la lecture du ſage Laffiteau, du docte Griffet, du brillant la Neuville, vous recouvrerez la paix que vous avez ſans doute perdue ; car je ne vous crois pas aſſez abandonné, pour avoir ſuivi de cœur les drapeaux d'un Poëte qui n'eſt pas Théologien. Et, comment peut-il raiſonner ſur ces matieres, n'ayant jamais pris aucun degré qui pût le conduire à l'art d'argumenter ?

Ce diſcours prononcé d'un ton affectueux & plein de tendreſſe, ne laiſſa pas que de me toucher. J'étois attendri ; je voyois dans ſa colere même la

tendreſſe qu'il avoit pour moi ; j'allois céder, ſi l'image de Suzanne, plus forte que tout ce qu'il pouvoit dire, ne l'eût emporté ; mes ſermens étoient à elle, & rien ne pouvoit les rompre. Je lui répondis avec fermeté, que Dieu ne m'avoit point accordé cette grace victorieuſe qui conduit au Sacerdoce ; qu'au contraire, je me ſentois des diſpoſitions à devenir un tendre époux, un bon pere de famille. Je lui dis le plus doucement qu'il me fut poſſible, que cette Tragédie de *Mahomet* ne me paroiſſoit point un ouvrage abominable ; qu'il étoit uniquement dirigé contre le fanatiſme, plus fait pour deshonorer la religion que pour la maintenir. Le Pape Benoît XIV, ajoutai-je, a béni l'Auteur & le comble de louanges dans une lettre que vous voyez imprimée à la tête de l'Ouvrage. En voici d'autres dans ma poche, que ce même Pape, plein de raiſon, a ſans doute

oublié d'approuver auſſi ; car ils ſont du même ſtyle, & reſpirent le même eſprit.

Mon Parrain pâlit, & portant avidement la main ſur ma poche, il en fit ſortir *la Henriade*, la *Loi Naturelle* & *les Mondes*. Il les mit en pieces, malgré les cris que je jetois pour l'en empêcher. J'étois furieux de voir que l'on maltraitât auſſi cruellement des Ouvrages auſſi lumineux ; & de plus, je croyois que ces exemplaires étoient uniques au monde. Dans la ſuite, j'ai admiré l'Imprimerie, qui, propageant les chef-d'œuvres de la raiſon humaine, les faiſoit deſcendre dans toutes les mains, & ôtoit à la force la plus vigilante & la plus étendue, le pouvoir de les anéantir : je me fâchai contre mon Parrain ; je l'appelai tyran de ma penſée; je lui ſoutins qu'elle m'appartenoit. Lui, de ſon côté, ſe livra à la plus véhémente fureur. La diſpute s'échauffa

par degrés, & je lui débitai toutes les raisons que me suggéroit ma nouvelle façon de penser.

Voyant que je le combattois sérieusement ; que je le pressois même avec vigueur ; que je lui opposois des raisonnemens auxquels il ne s'attendoit pas, il ne voulut plus luter avec moi ; il esquiva prudemment le combat, & se retira en me maudissant en ces termes : Va, misérable, puisque tu veux grossir la liste des libertins ; que tu es aussi téméraire, aussi rébelle à mes loix, je saurai t'enchaîner malgré toi, & tu ne te jeteras point dans le monde comme tu l'esperes : la voie de la débauche ne sera pas du moins pour toi semée de quelques fleurs : je te ferai enfermer dans un cachot le reste de tes jours, loin des objets qui t'ont conduit à la révolte : tu les oublieras peut-être ; je ne souffrirai jamais que tu me braves au milieu d'un monde qui applaudiroit

à tes extravagances ; tu en pervertirois bien vîte d'autres, & c'eſt ce que j'empêcherai. C'eſt à toi de prendre ta réſolution, de rentrer ſous le joug utile que je t'ai impoſé pour ton propre bien ; je te donne trois jours pour te repentir & tomber à mes pieds. Tu dois remplir ta vocation. Songe que le troiſieme jour écoulé, il ne ſera plus tems de revenir ; je te traiterai comme un ennemi, & je déployerai ſur ta tête tous les effets du juſte châtiment réſervé pour punir les rébelles.

## CHAPITRE XXXII.

*Empriſonnement.*

JE demeurai glacé d'effroi. Mon Parrain s'éloigna en me jetant des regards foudroyans ; & après avoir ramaſſé juſqu'aux feuilles volantes des livres qu'il avoit déchirés, il en emporta tous

les débris, pour les faire passer, disoit-il, par les flâmes. Bientôt je fus consigné à la porte du Collége, à celle du réfectoire, à celle du jardin, à celle de la cour; je me vis empriſonné dans mon étroite cellule. Là, ſeul, livré à mes propres réflexions, je me jetai ſur mon lit, accablé de triſteſſe, plongé dans mille idées qui ſe croiſoient & ſe détruiſoient l'une & l'autre. On m'apporta pour toute nourriture du pain & de l'eau; on me fit entendre que la ſortie de ma cellule me ſeroit interdite juſqu'à ce que je me rendiſſe aux volontés de mon Parrain. Je fus aſſez calme pendant toute la journée; mais lorſque le ſoir arriva; quand la nuit vint m'annoncer le moment où Suzanne m'attendoit, jamais mon cœur n'éprouva de ſituation plus violente. Je frémis, je pleurai de deſeſpoir & de rage; je me livrai aux mouvemens impétueux de ma douleur; je tentai

de briſer ces portes odieuſes ; je nommois, j'appelois Suzanne à haute voix, comme ſi ce nom avoit pu faire tomber ces indignes obſtacles ; mais les verroux, auſſi durs que les cœurs qui m'environnoient, ne cédoient pas aux prieres de l'Amour. Épuiſé par tant d'agitations, le ſommeil s'appéſantit malgré moi ſur mes paupieres ; je n'avois point dormi depuis deux jours, & je ne me réveillai que fort tard le lendemain, après avoir eu un ſommeil laborieux & coupé de mille rêves biſarres.

La lumiere du jour me parut accablante ; j'avois le cœur ſerré, & l'excès de ma douleur touchoit à l'inſenſibilité. Il me ſembloit que le paſſé n'étoit qu'un triſte ſonge, dont je me ſouvenois encore d'une maniere confuſe ; mais revenu entiérement à moi, je me rappelai l'extrémité cruelle où j'étois réduit. Que faire, empriſonné ! & quel pou-

voir me reſtoit pour me délivrer ? que devoit penſer Suzanne ? quel devoit être l'état de ſon cœur ? Elle devoit ſoupçonner plutôt ma mort que mon indifférence, & cependant l'inſtant du bonheur m'échappoit ; & un pere barbare la traînoit peut-être au pied de l'Autel ; & ſoumiſe par foibleſſe, vaincue par mon abſence, elle obéiſſoit peut-être à un arrêt qui devoit nous coûter la vie à tous deux.

Ce court repos avoit néanmoins un peu calmé mes ſens, & j'étois beaucoup plus en état que la veille, de prendre un parti. Je ne jetai plus de cris ; je ne fis plus des efforts inutiles contre le fer & les murailles. Je commençai par m'examiner, par me raſſurer ſur mes démarches & mes penſées ; & me donnant raiſon, je chargeai mon perſécuteur du titre d'homme injuſte. Sitôt que je l'apperçus ſous ce rapport, il perdit entiérement tous les droits qu'il

qu'il avoit à ma confiance, & je ceſſai d'avoir pour lui l'eſtime qu'il avoit ſu m'inſpirer. Je me déclarai libre ; & voyant que des hommes m'enchaînoient violemment pour l'intérêt de leurs opinions, je me tournai vers Dieu, ſeul juge, ſeul maître de mon exiſtence. Je lui offris mon cœur à nud, avec tous les ſentimens qu'il renfermoit. Je le regardai deſormais comme le ſeul Etre à qui je devois rendre compte & de mes penſées & de mes actions ; je lui demandai la grace de n'en jamais commettre dont j'euſſe à rougir devant ma conſcience & devant lui. Je me ſentis plus fort après cette priere, & je m'apperçus dans la nature, comme n'ayant que Dieu au-deſſus de ma tête. Quant à ce qui regardoit l'intérieur de mon être, il étoit l'auguſte témoin ſous l'œil duquel j'allois marcher ; je pouvois tout braver en ne l'offenſant pas : que pouvoient me faire les hommes

dans leur tyrannie, lorſque je pouvois me dire à moi-même n'avoir point bleſſé la juſtice & la loi ſuprême de celui qui peut tout ?

## CHAPITRE XXXIII.

*Nouveau Style.*

JE n'étois pas encore levé, quand je vis entrer dans ma cellule le Pere Monabridor, accompagné des cordons bleus de l'ordre. Ils s'assirent autour de mon lit en forme de Sénat; leur visage étoit sévere, & leurs yeux baissés. En silence, ils sembloient préparer l'appareil d'un jugement formidable. Le Pere Monabridor, Rapporteur, dressa devant eux le plan de ses accusations, entremêlant le compte qu'il rendit de moi, de quelques foibles éloges; le tout pour relever l'énormité de mes fautes, qui n'avoient point pour principe l'ignorance. A la fin de ce rapport prouvé par des faits, & divisé méthodiquement, il alloit prendre ses conclusions, & chacun s'empressoit de m'exhorter

à mettre le pied hors de l'abîme, les uns tonnant avec fureur, les autres me flattant avec adreſſe. Je ſoutins le bruſque aſſaut de toutes ces réprimandes avec une froide inſenſibilité, ſans daigner leur répondre un ſeul mot, ſans vouloir diminuer le ſens de leurs expreſſions inſultantes. Plus ils s'eſcrimoient à inventer des dénominations nouvelles pour mieux peindre mes prétendus attentats, moins ils réuſſiſſoient à dénouer ma langue. Je paroiſſois enfin décidé à garder un ſilence opiniâtre, qui ne laiſſoit pas que d'être éloquent; car il les embarraſſoit.

Ils furent étonnés de ma tranquile fermeté; j'étois comme un roc qui repouſſe les vagues écumantes; ils épioient ſur mon viſage le moindre changement de mes traits; & n'y voyant aucune nuance de crainte ou de foibleſſe, ils ſe retirerent en ſe regardant l'un l'autre, & diſant: Ah! quel cœur endurci!

voilà l'effet du poiſon mortel qu'il a pompé ! Je les entendois prononcer ces mots à quelque diſtance ; mais je remarquai que l'un dit à l'autre, en lui ſerrant le bras : c'eſt-là un ſujet ! c'eſt-là un ſujet ! il faut s'y prendre autrement.

Au bout d'une heure que, rêveur & penſif, j'étois encore dans la même attitude, je vis rentrer dans ma chambre un de ceux qui étoient venus me ſermoner; je fus fort étonné de le voir écarter les rideaux de mon lit & s'aſſeoir familiérement à mon chevet avec un front riant, des yeux adoucis & un air gai. Moi qui ne l'avois vu qu'avec les rides du rigoriſme, un regard ſévère & des lévres boudeuſes auſterement avancées ; je me levai ſur mon ſéant & tâchai de lire ſur cette phiſionomie nouvelle le motif d'un ſi prompt changement. Ama grande ſurpriſe, elle annonçoit plutôt la joie que la triſteſſe.

Comme il s'apperçut de mon étonnement, il alla fermer la porte avec grand soin; & revenant tout-à-coup vers moi, il me prit la main & m'embrassa en riant. Jamais je n'eus si peur; je le repoussai, ma langue demeuroit muette, toute mon ame étoit dans mes yeux, fort occupée à deviner la sienne... Mon cher ami, me dit-il, avec un regard doux & malin, vous voilà dans de grands embarras; ce pauvre petit cœur est gonflé de colere, d'indignation contre la tyrannie épouvantable qu'on exerce contre lui. Empriſonné, sermonné, livré à des persécutions terribles, ces joues sont encore sillonnées de larmes! vous voulez sortir? & nous ne le voulons pas. Nous sommes des barbares, des hommes affreux, des monstres; & comment ne le serions-nous pas? Vous êtes un si mauvais sujet, si horrible à nos yeux, que nous avons résolu de vous mettre des nôtres; oui

des nôtres ; mais vous ne nous connoiſſez pas, & vous nous avez en horreur! En-effet quelle cruauté inouie? on vous empêche de lire *Voltaire!* on dechire une de ſes brochures à vos yeux! on veut vous mettre une robe toute noire, vous rendre captif, anachorete, vous faire renoncer à la bonne-chere, à la lecture & aux jeunes-filles ; & qui pis eſt, vous faire apprendre par cœur un peu de théologie! Oh! mon ami, vous avez bien raiſon de fuir de tels ennemis de la joie, de la liberté & du plaiſir. Vîte, échappez-vous, courez dans le monde qui vous attend les bras ouverts. Là, vous trouverez tout à ſouhait ; table dreſſée, cœurs prévénants, habits galonnés, fidele maitreſſe, & ſurtout des amis ſans nombre. Il eſt vrai qu'il faut avoir beaucoup d'argent pour tâter légérement de toutes ces jolies choſes-là ; mais vous ne manquerez pas, comme on dit, de

trouver un écu dans chaque pas de cheval ; vous avez trop de mérite pour que cela vous manque ; il eſt vrai que dans ce monde à-peine l'on convoite un morceau qu'un autre ſurvient, l'enleve, l'emporte & l'a déja avalé à vos yeux. Il eſt vrai que vos bons amis vous renverſent quelquefois ſur le chemin & vous marchent ſur le corps ſans pitié pour continuer plus facilement leur route. Il eſt vrai qu'on vous promettra avec d'autant plus d'emphaſe que l'on voudra ne vous rien accorder ; que ſeul ſans protecteur, ſans manege, on eſt réduit à geler de froid avec ſon génie dans l'antichambre d'un grand & à exciter la riſée des valets ; mais vous ſurmonterez tous ces obſtacles qui rebutent les plus intrépides par l'influence bénigne de votre étoile fortunée. Vous trouverez les hommes uniquement occupés à vous aimer, à vous ſervir, à vous être agréables ; les femmes même

s'eſtimeront

s'eſtimeront heureuſes d'immoler leur vanité à la vôtre. Elles abandonneront l'homme opulent, qui leur procure mille agrémens propres à effacer leurs rivales, pour ſe jeter entre les bras de votre philoſophie ; &, nouveau Sultan, vous n'aurez qu'à donner le mouchoir. Certes, votre expérience eſt grande ! je ſuis cependant revenu de toutes ces illuſions romaneſques qu'on ſe forme à votre âge ; j'étois comme vous, m'imaginant que tous les hommes n'avoient rien de plus preſſé que d'obliger quiconque s'appeloit leur ami. Je croyois aux cœurs ſinceres, aux amis tendres, aux femmes fidelles ; mais helas ! mon pauvre ami ! pas un jour qui ne m'ait détrompé ; & pour parler ſeulement des femmes ; ſous un air de vierge, j'ai rencontré telle petite furie, qui ſavoit ſe métamorphoſer d'Ange en Diable vingt fois en une matinée, ſelon la préſence ou l'abſence des perſonnes. J'ai

été dupe longtems. J'ai sollicité vainement mes superbes protecteurs. J'ai cru à la fortune qui m'étoit incessamment promise ; & cela a fini un beau jour par voir tous mes projets avortés. Ma crédulité m'a fait faire bien des bévues, quand j'y songe. N'ai-je pas manqué de les couronner toutes en voulant me marier ? Oui, j'étois prêt à extravaguer de cette force-là... Je m'en souviens, je l'ai échappé belle, car alors c'étoit fait de moi.

Eh ! qu'aurois-je fait dans les liens indissolubles de ce mariage qui attache à vos côtés une femme éternelle ? J'aurois végété dans le tracas obscur d'un ennuyeux ménage. Heureusement qu'un trait de lumière m'a fait épouser subitement la Société, & je m'en félicite tous les jours. Je la préfere, mon fils, à la plus belle femme de la terre : cette Société n'est point ingrate ; c'est une maitresse qui fait à-coup-sûr la for-

tune de tous ſes Amans. Ici, je jouis de tout ſans trouble & ſans inquiétude; je ſuis plus riche que ceux qui font grande figure dans le monde; j'ai plus de crédit qu'eux, & je ſuis en état de me procurer des jouiſſances qui leur ſont inconnues. Ici, l'on n'eſt jamais iſolé; la cauſe de l'un eſt néceſſairement celle de tous; on ne ſauroit me faire une piquûre, que l'Ordre entier ne ſe ſouleve, n'en prenne fait & cauſe & ne crie en ma faveur à la Cour, à la Ville, & de-là dans toute les Provinces.... Allez, courez maintenant dans le monde que vous ne connoiſſez pas; nud comme un ver, ſeul comme *Robinſon*, & tombant dans un pays immenſe où vous ſerez perdu, où perſonne ne s'intéreſſera à votre ſort. Allez diſputer longtems, & avec des efforts réitérés, contre l'intérêt de chaque homme qui croiſera le vôtre; vous éprouverez quelle eſt la férocité

de l'amour-propre : allez revêtir à grands frais un habit qui ne servira qu'à vous confondre dans la multitude. Ces paillettes d'or ou d'argent, dont il sera couvert, il faudra les payer chérement, il faudra les renouveler toutes les saisons. Le point étroit où vous poserez la nuit votre tête, ne vous sera accordé qu'à prix d'argent. Il vous faudra toujours de ce métal en poche; & s'il tarit, on le devinera dans votre regard, & l'on vous tournera le dos avec dédain; on vous demandera partout qui vous êtes : que répondrez-vous ? Votre disette transpirera dans votre attitude, & repoussé de maison en maison, personne ne prendra garde à vous dès que vous ne serez point un gros Financier, un Prélat ou un Militaire décoré. Vous finirez, après mille chagrins, par venir tendre la main à notre frere Portier. Demandez-lui s'il ne donne pas tous les jours audience à des

habits d'une dorure uſée, qui viennent lui dire humblement : Monſieur, pourrois-je avoir l'honneur de parler un moment au révérend-Pere un tel, & puis de s'incliner profondément avant de le voir & à ſon ſeul nom ! Vous viendrez à leur ſuite, regrettant alors de n'être pas au rang de ceux qui diſtribuent les bienfaits ; mais ce ſera pour vous une légère humiliation, que de n'avoir rien, de ne tenir à rien. Le ſouvenir de quelques baiſers furtivement pris ou donnés à une Luthérienne, vous fera oublier ces angoiſſes renaiſſantes. Qu'importe, en effet, d'avoir l'eſtomac vuide, quand on a le cœur chaud ? Vous trouverez ſur ſa main blanche tous les tréſors néceſſaires à la vie..... Aveugle, imprudent jeune-homme ! qui ne connois ni les autres, ni toi, me crois-tu donc malheureux, parce que je demeure dans une grande maiſon, où il y a une régle ! parce que je

porte un habit noir au-lieu d'une étoffe couleur de roſe ; parce que mes cheveux ſont taillés en rond, & non enfermés dans un ſac ; parce que je n'ai pas au côté une épée qui me bat le mollet ? Et pourquoi me croirois-tu ennemi de la volupté ! Va, je ſuis plus ſatisfait de ma petite chambre, qu'un Potentat ne l'eſt de ſon Palais. Si tu avois voulu te contenter d'une pareille, je t'aurois appris l'art de t'y diſtraire. Chaque âge a ſes amuſemens ; je le ſais ; j'ai aimé dans mon tems, & cette robe, ce manteau, valent quelquefois l'uniforme d'un Officier. Cette robe entre partout ; & ſans être preſque apperçue, elle eſt de miſe chez le grand Seigneur & chez l'humble Bourgeois ; elle attire le reſpect & la confiance ; elle pompe tous les ſecrets ; elle fait tout ce qu'elle veut, & ſait tout ce qui ſe paſſe..... Le pauvre garçon ! comme on lui a percé le cœur en lui enlevant

ces trois petites brochures de *Voltaire !* & moi, j'ai trente volumes de cet auteur, & de pluſieurs autres qui le valent bien ; je les lis tous les ſoirs avant que de me coucher, & j'en fais tacitement mon profit. Après le repas du réfectoire, je dîne dans la chambre du Préfet, mon ami, qui penſe tout comme moi ; nous allons en ville, & tout le monde ſe leve en notre préſence ; la premiere place eſt pour nous ; l'on nous écoute avec attention, avec une certaine politeſſe humble : les hommages volent au-devant de nos pas. Les aventures les plus ſecrettes forment notre gazette journalière : nous ſavons à fond l'hiſtoire de la ville ; & toutes les anecdotes les plus plaiſantes, alimentent notre curioſité : j'en fais recueil, & le ſoir je ris tout à mon aiſe des folies du jour. Il faut ſavoir arranger doucement toutes ſes petites fantaiſies : voilà tout l'art. Eh ! tu le

sauras! Dans le monde, comme dans un couvent, chacun fait sa grimace..... Tiens, voilà la mienne. Alors les peaux de son maigre visage se riderent, & je le revis sous cette figure grave & sévère qui annonçoit la mortification : puis, tout-à-coup, faisant un grand éclat de rire, ses traits se métamorphoserent subitement, & prirent un tour si original, si comique, que, malgré l'indignation que me causoit son discours, je ne pus m'empêcher de rire de ce singulier contraste.

Allons, allons, plus d'enfance, s'écria-t-il, sois un homme ; sois des nôtres : je suis chargé de t'instruire, parce que nous avons bien senti que tu ne feras jamais un de ces sots, que nous savons d'ailleurs employer utilement, & qui ne laissent pas que d'être des instrumens bons à quelque chose. Quant à toi, on te réserve à quelque grand office ; celui qu'on te destine sera de ton

goût : puisqu'il te faut des brochures, tu en auras tout ton saoul, & tu en seras bientôt las. Tu apprendras à t'élever avec nous, aux nobles opérations que nous avons conçues. Si tu étois un imbécile, je me serois donné bien de garde de te parler de la sorte à cœur ouvert ; mais tu vas prendre un vol sublime, & tu perdras de vue ces petitesses, qui sont pour toi aujourd'hui des fantômes effrayans.

En disant ces mots, il sautoit de joie & me serroit dans ses bras, m'appelant son confrere, son ami ; me répétant que toutes les peines étoient finies ; qu'il avoit fallu passer par-là pour m'éprouver ; mais que le chemin que j'allois parcourir dorénavant, seroit parsemé de roses ; il m'exhorta à m'habiller, me disant que nous allions faire ensemble un tour de promenade pour début. Cette nouvelle m'enchanta, & chassa tout-à-coup les ombres qui obscurcis-

ſoient mon front. J'eſpérois bien de rencontrer mon adorable Suzanne, & de lui détailler les raiſons qui m'avoient empêché de venir à elle.... Va, va, pourſuivit-il en folâtrant, te voilà reconcilié avec ton Parrain. Si tu veux ſuivre nos idées, nous ne te gênerons point dans tes petits caprices, pourvu que tu n'ometes point les choſes eſſentielles & importantes. Sais-tu que tu lui as fort bien répondu, & vertement! Comment diable! tu as du caractere! tu es un homme! Allons, allons; je ſuis content de toi; nous allons te parler bien différemment. Oh! que tu vas apprendre de choſes qui t'émerveilleront! Tu as de l'eſprit, une maniere à toi; mais tu es encore dans les ténébres de l'ignorance; il faut te mettre préalablement au fait du local..... Eh bien! nous ne ſommes pas encore à la promenade, pour cauſer au grand air de tout cela..... Tenez, le nigaud!

il se laisse enfermer, & je vous demande pourquoi ! Alors il fit mille singeries, telles que depuis j'en ai vu faire sur la scène à Préville ; il étoit pour le moins aussi bon Comédien ; il ne manqua pas de me faire un récit plaisant de la maniere dont mon Parrain lui avoit parlé de moi. C'étoit lui, disoit-il, qui avoit insisté fortement pour qu'on ne sévît point contre moi, parce que la poire étoit mûre, & que si on ne la cueilloit pas, elle alloit tomber d'elle-même. Ce fut l'image dont il se servit dans sa narration, entremêlant le tout de mille réflexions facétieuses & badines.

## CHAPITRE XXXIV.

*Les bonnes Jambes.*

Nous sortîmes ensemble comme une paire d'amis ; il me parloit toujours sur le même ton de confiance & d'ouverture ; mais j'étois distrait ; car voyant les rues si larges, je pensois à Suzanne & projetois ma délivrance entiere. Il avoit repris sa mine de parade ; & sous ce masque, il m'entretenoit à voix basse de choses assez contraires à son air édifiant ; il me montroit du coin de l'œil chacune de ses connoissances. Je crois qu'il avoit des liaisons avec les trois quarts de la Ville ; les enfans se rangeoient sur la porte pour le voir passer, & avertissoient leurs parens de l'apparition du saint-homme. Il saluoit si profondément, & d'un air si recueilli, que dans ces momens peu s'en falloit

qu'il ne m'en impoſât à moi-même. Oui, mon cher Jezennemours, pourſuivoit-il, malgré votre répugnance, ſachez qu'il y a du plaiſir à être Jéſuite. J'eſpere bientôt vous en convaincre; & puiſque vous aimez la compagnie des mondains, je ſaurai, ſi je ſuis content de vous, vous faire paſſer quelques momens agréables; j'ai tous les ſecrets de ces maiſons que vous voyez, & je vous les communiquerai. Il faut ſavoir partager ſon tems entre le travail & le plaiſir; voilà la conduite du ſage: vous le ſerez, ſi vous écoutez ma voix; en ſuivant mes leçons, vous aurez la gloire & l'abondance..... Tout en converſant, nous nous écartions des remparts, & nous allions côtoyant les dehors de la Ville; j'allois bon pas & à deſſein; je ſuivois les ſentiers ſolitaires qui m'étoient parfaitement connus, tandis que mon compagnon s'échauffant à parler, ne ſongeoit qu'à ce qu'il

me racontoit. Il prenoit mon silence pour un aveu tacite, ou pour une suite de mon étonnement. J'étois en effet très-étonné; mais c'étoit un nouveau trait de lumière qui me portoit à prendre précipitamment mon parti, & à fuir une maison où je sentois bien que le bonheur ne viendroit jamais me visiter, malgré tout l'étalage qu'on me faisoit.

Le jour commençoit à baisser, & mon Mentor parloit de revenir sur ses pas; je fis la sourde oreille pour gagner plus de terrein; mais au bout d'une certaine allée, il insista plus vivement, & me prit même par le bras. Alors je me livrai tout-à-coup à l'exécution du projet courageux que j'avois conçu & médité. Monsieur, lui dis-je, d'un ton ferme & d'un air décidé, je vous ai toujours laissé parler jusqu'à cette heure; voici le moment où je dois vous répondre: Sachez que mes sentimens ne sont point

du tout d'accord avec les vôtres. Vous êtes un Comédien ; allez faire votre grimace tout seul ; nous ne suivrons pas la même route, s'il vous plaît : voilà votre chemin ; quant à celui que je dois prendre, je vous prie de ne point vous y rencontrer. Il voulut prendre la chose en badinant ; il m'appela le déserteur par feinte ; il arma l'ingénieuse saillie pour m'éloigner de mon dessein. Je lui dis que cela étoit très-sérieux ; que je renonçois aux Jésuites & au Collége pour toute ma vie ; & que j'aimois mieux labourer la terre de mes deux bras, que de vivre selon son système. Comme il voulut joindre un geste impératif à ses discours, & qu'il regardoit de tous côtés pour crier aux passans que l'on m'arrêtât, je devinai son intention. Je reculai trois pas, & soulevant une grosse pierre, je le menaçai de lui casser la tête s'il ne se retiroit.

Mon ſtratagême me réuſſit ; il eut vraiment peur de mon geſte ; & voyant que j'avois plus de ſang que lui dans les veines, ne pouvant me retenir par force, il voulut exciter ma pitié ; il me dit qu'il me chériſſoit tendrement, que j'étois un ingrat ; qu'il avoit répondu de moi ; que c'étoit à ſa priere qu'on m'avoit laiſſé ſortir ; qu'il ſeroit en peine s'il ne me ramenoit, parce qu'il auroit à répondre de ma fuite au Préfet, & qu'il ne ſauroit alors que lui dire.....Vous lui direz, repris-je avec impétuoſité, que je me ſuis échappé malgré vous ; & qu'au-lieu de me faire ſous-Diacre, je vais me marier. Je vous donne une excuſe favorable, à ce que je crois, & ne veux point vous faire mentir. Adieu ; tâchez de m'attrapper ſi vous le pouvez. Je jetai tout de ſuite ma pierre loin de moi, & me mis à courir par des ſentiers qui m'étoient parfaitement connus. Tandis que le vent

vent emportoit ſes cris, ſes remontrances, ſes plaintes & ſes prières, je gagnois du terrein. Je ne penſe pas qu'il ait tenté de perdre ſon tems à me pourſuivre. Je volois comme un jeune courſier échappé au licol & mis en liberté pour la premiere fois. Je fis un long détour pour gagner une autre porte de la Ville. Je n'eus que le tems d'arriver; on alloit lever les ponts, & on les leva en effet après moi.

Je ſuis bien ſûr que mon Mentor reſta cette nuit à la porte, & coucha hors de la Ville; & moi, content d'être libre, ſatisfait d'être rentré dans le ſéjour qu'habitoit mon Amante; ſoupirant après ſa vue, ne deſirant qu'elle, je me ſentois une valeur ſi héroïque, que je me ſerois battu juſqu'à la mort contre un Régiment qui auroit voulu m'arrêter.

## CHAPITRE XXXV.

*Projet indiscret de deux Amans.*

APRÈS ce coup hardi, je me déclarai absolument libre & maître de moi-même, bien résolu de ne jamais approcher d'aucun Collége, maudissant ces prisons où j'avois gémi, le cœur froissé entre la servitude & la tyrannie. Que j'étois heureux de ne plus dépendre du caprice d'un Préfet ! mes pieds touchoient à peine la terre, & je me sentois toute la légéreté d'un oiseau.

Je me rendis avec empressement à cette petite porte fortunée, l'entrée du bonheur, de la joie, de la vraie félicité. On avoit négligé de racommoder la serrure ; elle cédoit à mon heureuse main. J'attendis, pour me glisser dans le jardin, que l'heure fût un peu plus avancée. Nulle crainte,

nulle foibleſſe ne me troubloit ; j'étois décidé à tout ſouffrir : je m'en ſentois la force & le courage : mon ſang, qui bouillonnoit dans mes veines, me cachoit les revers & le danger des événemens. Que le reſte de ma vie ſoit livré aux douleurs, me diſois-je, pourvu que je repoſe un inſtant entre les bras de Suzanne, & j'y puiſerai dequoi vaincre l'adverſité, quelque peſante qu'elle ſoit. Ainſi mon ame, au ſein même du plaiſir, avoit des preſſentimens confus.

Comme mon impatience hâtoit le moment où j'allois lui raconter le triomphe de ma liberté ! que j'étois fier du récit que j'allois lui faire ! Je n'allois plus appartenir qu'à elle ! Enfin l'obſcurité étant totale, & l'occaſion favorable, je pouſſai la petite porte, & marchai à pas ſourds le long de la charmille. Je n'attendis pas long-tems la Divinité de mon cœur ; elle s'offrit

environnée de l'ombre ; mais tout en moi fut la reconnoître. Nous allâmes l'un à l'autre. Nous nous ſerrâmes quelque tems ſans parler. O nuit ! tu n'as jamais enveloppé dans tes heureuſes ténèbres, deux Amans & plus chaſtes & plus tendres ! Nous ne pouvions nous voir ; mais comme nos cœurs ſavoient s'entendre ! moment d'extaſe ! oui, tu peux payer une vie entiere d'infortunes !.... —Mon cher Jezennemours, me dit-elle, que j'ai ſouffert depuis que je ne vous ai vu, & que vous avez dû ſouffrir vous-même. Qu'aurez-vous penſé de m'avoir vainement attendue la nuit derniere ? J'étois loin de pouvoir venir.... —Je ne ſuis point venu, interrompis-je avec feu..... J'ai éprouvé une ſituation violente & terrible ; j'ai été enchaîné, garoté par des barbares ; mais j'ai rompu, briſé tous mes liens ; je ſuis à vous, à vous ſeule dont je veux dépendre ;

j'ai rejeté une fortune & un rang qu'il falloit acheter au prix de la diſſimulation ; je ſuis vrai, & veux l'être dans toutes les circonſtances de ma vie, orageuſe ou paiſible ; je n'aimerai que vous ; faites ſeule ma deſtinée : elle eſt heureuſe de ce moment, ſi vous m'aimez....

Elle me ſerra la main dans un ſilence touchant, comme pour applaudir à mon courage..... —De mon côté, reprit-elle, j'ai eu à combattre ; je me ſuis vue en proie aux plus extrêmes perſécutions : ma ſituation n'a pas été meilleure que la vôtre. Sur le refus que j'ai fait à mon pere d'accepter l'époux qu'il m'a préſenté, il ne m'a point quittée de la nuit ; il m'a accablée de ſon pouvoir. Que de reproches & quelles menaces ! O, Jezennemours, quelle nuit ! & comment mon ame n'a-t-elle pas ſuccombé à ce courroux d'un pere ! Mais j'aimois, je me ſuis ſentie une fer-

meté inconnue ; je n'ai point cédé à l'orage ; j'ai vaincu ; mais je vois qu'il s'apprête à forcer ma main à se donner. Peut-être ne pourrai-je résister à tant d'épreuves successives ; peut-être trop foible contre sa voix, cette voix puissante & terrible, qui a déja ébranlé mon cœur sans le soumettre, me poussera malgré moi aux pieds des Autels... Si vous saviez..... Le courage de mourir me seroit plus aisé, que celui de résister en face à l'auteur de mes jours. Je crains l'ascendant de sa douleur, bien plus que son courroux..... Il n'y a plus à reculer, ajouta-t-elle avec précipitation, je me suis abandonnée à vous ; c'en est fait ; vous êtes celui à qui je veux confier mon cœur & ma destinée ; il faut fuir, Jezennemours ; c'est le seul parti qui nous reste, & c'est celui que j'embrasse : je ne puis me flatter de vaincre qu'en m'éloignant. Une soumission absolue jusqu'à ce mo-

ment, a été mon premier devoir; mais puiſqu'on veut porter atteinte à une liberté auſſi inaliénable qu'eſt celle de ſe choiſir un époux, je me déroberai pour éviter un malheur plus grand que celui de recevoir la mort. La ſœur de ma mere eſt mariée à quatre-vingt lieues d'ici à un Catholique. De pareilles unions ſont autoriſées dans le Pays qu'ils habitent. Allons nous mettre ſous leur protection, ils nous recevront à bras ouverts. Ils connoiſſent le caractere emporté de mon pere. Ils ſauront le fléchir, & ſeront les premiers à l'accuſer de ſes torts. Ils m'aiment enfin, & là nous trouverons des ames ſenſibles qui s'intéreſſeront à nos amours. J'ai menagé depuis longtems une petite ſomme; elle eſt à moi, puiſqu'elle eſt le fruit de mes épargnes & de mes aſſidus travaux; elle a été groſſie par les dons d'une mere qui m'aimoit d'une tendreſſe peu commune; lorſque je

l'amassai, j'étois bien éloignée de me douter de l'usage que j'en devois faire un jour ! mais on ne peut aller contre les coups du destin & de la sympathie.

Je voulus, dans le premier transport de mon ivresse, couvrir de baisers ardens la main de Suzanne..... Elle me repoussa doucement, & me dit que notre amour dès cet instant, ne devoit plus s'éloigner des expressions d'une amitié pure & fraternelle ; que si elle étoit forcée à fuir avec moi, elle vouloit se répondre à elle-même de l'innocence de sa conduite, qu'elle attendoit de moi cette délicatesse de sentimens qu'elle m'avoit toujours reconnue ; & que comme nous devions porter le nom de freres jusqu'au jour où nous pourrions échanger ce nom si doux contre un nom plus doux encore, il nous falloit en avoir la tendresse innocente.

Je demandai pardon ; & la paix fut bientôt scellée. Sous la foi de ce nouveau

veau traité, je me souviens encore des paroles touchantes qui sortirent de sa bouche... Je vous aime, me disoit-elle, avec un ton noble & doux, je vous estime & ne me méfie point de vous ; mais c'est à moi de me conserver pure & sans tache à mes propres yeux. Plus nous nous aimons, plus je serai sévère. Je sais tous les discours qui vont suivre ma fuite. La calomnie aura beau jeu. Tout déposera contre moi ; mais j'aime mieux endurer publiquement les reproches les plus injurieux, que d'en mériter un seul dans le secret de mon cœur.

## CHAPITRE XXXVI.

*Nouvel Habit.*

Nous arrêtâmes sur le champ notre départ. Il fut fixé pas plus tard qu'à la pointe du jour. Nous ne pouvions sortir de la Ville qu'aux premiers rayons

de l'aurore. Aurore trop lente pour mes vœux impatiens, combien de fois je t'appelai ! & combien je craignis qu'un sort contraire ne vînt m'enlever le cher trésor où reposoit ma félicité!

Cependant l'habit noir que je portois n'étoit guères propre à accompagner en voyage une fille jeune & jolie. Je regardai comme un crime de porter plus longtems la livrée d'un état que j'avois abandonné authentiquement. J'allois rêvant aux moyens de me procurer un vêtement convenable, & cela ne laissoit pas que de m'inquiéter; lorsque Suzanne se souvint qu'il y en avoit un délaissé depuis longtems dans une vieille armoire de la maison, & qui pourroit m'aller. C'étoit une ancienne défroque que jamais personne n'avoit réclamée; elle se hâta donc de l'aller chercher à bas bruit; elle revint quelque tems après, portant avec grace un petit paquet qui contenoit l'habit

de voyage ; elle le jeta à mes pieds, en me disant : *mon Amant ne sera donc plus un Abbé !* Qu'elle étoit charmante alors ! Je fis mille folies autour d'elle, & mon ivresse s'exprima par les plus innocentes caresses.

Ce furent les mains de Suzanne qui m'aiderent à dépouiller ce vêtement lugubre qui interdit l'Amour. Elle voulut toutefois garder mon rabat comme le drapeau de sa conquête, & jamais l'Amour, au siécle de l'âge d'or, ne parla d'une maniere plus naïve & plus touchante. C'étoit une flâme pure & céleste qui nous consumoit, & qui ne laissoit pas approcher la profâne & grossiere étincelle du desir. Ses mains m'aiderent à revêtir cet autre habit, qui ne défendoit pas d'aimer, & sous lequel je parus à ses yeux un homme nouveau. Je fus étonné moi-même de la métamorphose. Je sentis que je pouvois lever la tête plus haut, & regar-

der fixement qui voudroit me faire baiſſer la vue. Cet habit enfin, avoit une couleur & une tournure militaire. Un vieux & large couteau-de-chaſſe l'accompagnoit, orné de ſon ceinturon galonné : Et voilà, diſions-nous, d'une commune voix ; voilà l'effet que produit un morceau de fer, ou un morceau de drap différemment taillé. Le Capucin, enſéveli ſous un froc épais, a ſouvent un cœur auſſi paſſionné que le petit-Maître qui le regarde en ricanant : il faudroit peut-être bien peu de choſe pour les ranger ſubitement au même uniforme : nos habits ſont nos préjugés ; mais le ſage porte ſa robe ſans mot dire à perſonne, tandis que l'inſenſé la montre avec emphaſe, & veut faire baiſer la ſienne a tout le monde.

## CHAPITRE XXXVII.

*Départ qui ſera ſuivi de regrets.*

LE point du jour nous vint annoncer l'inſtant du départ. Je donnai le bras à Suzanne. Comme elle étoit tremblante malgré ſon courage! elle fondit en larmes en jetant un dernier regard ſur la maiſon où ſon pere étoit encore plongé dans le ſommeil. Elle s'arrêta.—O mon pere! mon pere! prononça-t-elle amérement, pourquoi votre fille vous fuit-elle? pourquoi faut-il qu'elle cherche loin de vous le repos de ſa vie? eh que n'avez-vous ce cœur paternel qui m'auroit pû tenir lieu de tout autre bien? mais vous n'avez ſû qu'appéſantir ſur moi le poids d'une injuſte rigueur, je dois me dérober aux derniers coups qui conſommeroient mon malheur... Ne maudiſſez point votre fille infortunée à votre réveil, n'appellez pas ſur elle la ven-

geance céleſte... elle s'accompliroit. Elle ſouffre en vous quittant tout ce que l'amour a de plus douloureux, tout ce que les remords ont de plus déchirant. Je ſens combien je viole les droits du pouvoir paternel, les loix même de l'honneur : mais il n'eſt pas en moi de dompter ce que je ſens. Je m'abandonne à des mains étrangeres... Etrangeres! repris-je avec la plus grande vivacité ; Suzanne ! tout vous eſt préſentement étranger, excepté moi ; oui j'oſe le dire, le nom de pere cède au nom d'époux... c'eſt à lui que vous êtes deſormais attachée, puiſqu'il répond de votre bonheur comme de vos jours ; & en prononçant ces mots, je rattachois ce couteau-de-chaſſe qui alloit mal : car, c'étoit pour la premiere fois de ma vie que je ceignois une pareille arme, & la belle main de Suzanne fut obligée de l'ajuſter convenablement... Partons, partons, inter-

rompit-elle, en baiſſant la tête & pouſſant un profond ſoupir ; la pureté de nos ſentimens me raſſure ; mais il eſt peut-être une autre voix qui nous condamne : la ſociété a des loix qu'il n'eſt pas permis d'enfreindre. Nous ſommes coupables ; ah ! c'eſt aſſez de l'être ſans prétendre encore à nous juſtifier... Adieu, mon pere ! Elle prolongea cet adieu avec un cri qui me fit trembler & dont elle ne fut pas maitreſſe.

Nous étions déja hors du jardin & ſur les remparts. La ville entiere étoit endormie. Nous ſortîmes d'un pas hâtif. Nous côtoyâmes pendant près de deux heures les bords du Rhin, & Suzanne gardoit un ſilence que toute ma joie ne pouvoit rompre. Nous trouvâmes à point nommé un bateau qui deſcendoit ; c'étoit une belle occaſion à ſaiſir. A-peine embarqués, l'Alſace diſparut bientôt à nos yeux. Nous nous parlions ſous les doux noms de frere & de ſœur :

l'air modeſte de Suzanne qui inſpiroit encore plus de reſpect que d'amour, ſervoit à confirmer ce nom de ſœur que ma bouche ſe plaiſoit à prononcer ſi fréquemment. Je n'avois un cœur que pour elle, & toute la vue de ſes charmes ne m'inſpira jamais que ces chaſtes careſſes que l'amour fraternel autoriſe & qu'il déploie en liberté à la ſatisfaction des ames honnêtes ; non jamais mon cœur ne s'eſt enivré d'un torrent de plus pures délices. Non, Florimonde, (je ſuis peut-être trop ſincere en ce moment,) mais les plaiſirs voluptueux que nous avons partagés enſemble ne ſont rien auprès des plaiſirs que je goûtois en ces momens, hélas, trop fugitifs. Pardonnez cet aveu. Si la cruelle jalouſie pouvoit s'en offenſer, dans un moment elle ſeroit ſatisfaite. Mais je connois votre cœur, & cette réflexion eſt trop loin de vous pour vous regarder. Le fleuve nous entraînoit avec

rapidité, le Ciel étoit pur & jamais je n'avois vû un plus beau Ciel; car j'étois à-côté de Suzanne & je la poſſédois toute entiere. Je lui parlois, je l'entendois, & nos regards en tombant autour de nous & ſur les bords du fleuve & ſur nous, ſe diſoient mutuellement: Oui, tout eſt bien, tout eſt brillant, tout eſt beau, tout eſt admirable dans la nature!

Après quelques jours de navigation, nous fûmes obligés de débarquer à Coblentz pour prendre par terre la route qui devoit nous conduire chez cette parente dont la maiſon devoit être la nôtre. Je vis toute cette partie de l'Allemagne inveſtie par des troupes retirées de la Weſtphalie, au moyen d'une retraite ſoudaine & imprévue. Je ne parlerai point de cette campagne, ni du Général Français, quoique j'aime comme un autre à politiquer, ſur-tout quand il s'agit de ce qui a intéreſſé

si vivement ma triste Patrie. Le bruit tumultueux de la guerre retentissoit de tous côtés ; le citoyen n'avoit plus d'asyle ; les vexations les plus oppressives étoient imposées par le droit du canon ; une haine violente & réciproque se caractérisoit sur tous les visages, & le soldat prêt à tout exterminer sans remords, s'offensoit souvent de ce que celui qu'il venoit de mettre au pillage osoit faire gronder tout-bas l'accent du murmure.

Au-milieu de cette bande de soldats & de ces régimens qui filoient presque en desordre, je ne savois trop à quoi me résoudre ; nous n'avions pas prévu cet inconvénient. Je ne voulois pas aller plus loin, car les chemins ne me paroissoient pas sûrs ; je tremblois pour Suzanne : mais ayant aperçu un couvent de Jésuites, je crus voir la main du terrible Préfet qui s'étendoit pour me saisir & me replonger dans mon ancienne

prison. Je résolus de quitter ce séjour où l'on voyoit tant de robes noires qui me rappelloient mon esclavage ; & Suzanne d'ailleurs n'aspiroit qu'à se trouver dans les bras de sa tante : elle devoit appuyer nos amours & les consacrer par un nœud étroit & légitime.

Le trajet qui restoit à faire n'étoit pas long ; deux jours pouvoient nous y porter commodément, deux jours alloient mettre fin à nos fatigues & à nos inquiétudes. On nous rassura, en nous représentant que nous n'avions rien à craindre en suivant les grandes routes : nous fîmes rencontre d'une petite voiture qui venoit de débarquer plusieurs marchandises & qui retournoit à-vuide presque au même lieu où nous desirions tant d'arriver. Le marché fut bientôt fait & conclu ; & ma chere Suzanne, sur mes genoux, nous traversâmes des plaines & des bois non sans frayeur, à-cause des détache-

mens étrangers qui pouvoient rôder aux environs : mais notre conducteur rioit & se mocquoit beaucoup de nos craintes, disant que les ennemis étoient bien loin & qu'il avoit fait cent fois le même chemin sans encombre. Nous nous confiâmes à la Providence ; & la distance s'accourcissant à chaque minute, nous crûmes déja toucher le but de nos espérances, & l'asyle du repos & du bonheur.

*Fin du Tome premier.*

# JEZENNEMOURS,

## *ROMAN-DRAMATIQUE.*

TOME SECOND.

*A AMSTERDAM.*

M. DCC. LXXVI.

# JEZENNEMOURS,

## *ROMAN-DRAMATIQUE.*

### CHAPITRE XXXVIII.

*Désastre épouvantable.*

Le deuxième jour de marche, nous descendions sur une pente rapide dans un étroit vallon, & nous vîmes sur le chemin une voiture sans chevaux, dont le bagage avoit été pillé. Plusieurs hommes dépouillés étoient étendus épars dans la poussière ; des traces de sang annonçoient que ce lieu avoit été le théâtre du meurtre. Alors notre conducteur pâlit, & avoua que nous

pouvions être en danger. Suzanne changea de couleur, & je la ſerrai tremblante entre mes bras, ſans pouvoir prononcer un mot. Le voiturier hâta le pas de ſes chevaux, & ſortit du vallon le plus précipitamment qu'il lui fut poſſible ; mais, arrivé au ſommet, un cri ſiniſtre ſe fit entendre ; & à ce cri le voiturier, ſe jetant à bas de ſes chevaux, ſe ſauva à perte d'haleine dans la profondeur du bois.

A-peine avois-je eu le tems de regarder pourquoi il prenoit la fuite, que déja vingt Huſſards nous avoient enveloppés. Ils dételent les chevaux avec des juremens effroyables, & déja furieux de n'avoir trouvé qu'une voiture vuide... Il faut s'être trouvé dans une ſituation auſſi terrible pour en concevoir toute l'horreur. On paſſe ſouvent avec froideur ſur le récit des plus funeſtes aventures ; mais lorſque l'homme qui les a éprouvées, & qui porte encore

les marques de ſon infortune, ſoupire en les racontant, qui pourroit lui refuſer des larmes ? Votre cœur, Florimonde, va ſe ſentir ému de pitié ſur le ſort de votre rivale. Dans cet horrible moment, je n'étois plus à moi : aliéné de douleur, la tête égarée, je voulois tout entreprendre & ne pouvois rien tenter. On avoit ſaiſi mon arme & ma perſonne ; un bras de fer, qui me tenoit à la gorge, m'étouffoit preſque, & les Miniſtres de l'Enfer ont une cruauté moins froide & moins atroce. La réſiſtance devenoit inutile. Il ne me reſtoit plus qu'à les fléchir par mes prieres ; mais comment prier ces hommes barbares ? ils portoient tous des faces de tigres. Non, ce n'étoit plus des hommes, ils en avoient perdu juſqu'aux traits les plus reconnoiſſables ; leur fer ſanglant étinceloit autour de ma tête ; ils me traînerent par les cheveux, & m'arracherent juſqu'au

moindre vêtement, avides d'y trouver le peu d'argent que Suzanne m'avoit confié. Que devenoit-elle alors ! Helas ! ſes cris ſe perdirent dans les airs ; je la vis, les cheveux épars, qui retenoit fortement les mains cruelles d'un forcené, & qui le ſupplioit à genoux de lui donner la mort. En vain faiſois-je mille efforts pour voler à elle, ces monſtres s'amuſoient de ma foibleſſe ; & dédaignant de m'ôter la vie, ils jouiſſoient du pouvoir qu'ils avoient ſur moi. Après avoir joint l'inſulte à la férocité, ils m'attacherent tout nud à un arbre ; & me montrant à Suzanne, ils menaçoient de me poignarder ſi elle ne cédoit ſur le champ à leur brutale fureur. La douleur ne lui ôta pas l'uſage des ſens ; ſes yeux ne quittoient pas les miens ; elle luttoit de toutes ſes forces contre ſes bourreaux ; elle oſoit défier leur rage. Tout-à-coup s'arrachant des bras qui la captivoient, elle

s'élança vers moi. Les cheveux flottans, elle enlaſſa ſes bras autour de mon corps ; ſon ſein demi-nud & palpitant, s'appuya contre mon cœur ; ſes lèvres preſſerent les miennes, & ſes larmes enflâmées coulerent ſur mes joues.... Mourons, mourons enſemble, cher Jezennemours ! & puiſque je ne peux te donner que ce gage de mon amour, reçois-le, & que ton ame accompagne la mienne ! Elle m'embraſſoit ſi étroitement, qu'aucun effort ne ſembloit devoir l'en détacher. Un horrible éclat de rire partit à l'inſtant de ces bouches infernales ; ils nous entourerent curieuſement, & ces monſtres oſerent plaiſanter des derniers adieux que l'amour & la douleur nous arrachoient. Nous tremblions, non de mourir, mais de ne pas expirer enſemble. Tout-à-coup, & au milieu de mille imprécations, ils ſe déterminerent à fondre d'un autre côté. Leurs mains meurtrieres force-

rent Suzanne à me quitter. Je vis le combat de l'amour & de la barbarie, & je regrettai moins de quitter la vie. Ses bras étoient enſanglantés ; elle ſe débattoit en de longs & vains efforts ; on l'entraîna loin de moi, en tournant en dériſion ſes cris plaintifs & mon deſeſpoir. Quelques-uns, dans une raillerie cruelle, me firent ſigne de la ſuivre, ſi je le pouvois ; d'autres proférerent des indignités, que je n'oſe redire, & qui montrent à quel degré de férocité s'abandonne l'homme qui a mis le pied dans la voie du crime. Ah! j'étois conſolé de la mort ; du moins elle devoit m'enlever d'un ſéjour où reſpiroient de ſi abominables êtres. Ils m'épargnerent, & je ne ſais pourquoi. Je ne leur taiſois pas le mépris dont tout mon cœur les foudroyoit. Ils ſe mirent tous à chanter, ou plutôt à hurler, pour étouffer mes reproches ; & en me ſaluant de loin, ils l'emme-

nerent..... Je n'entendis plus qu'un bruit ſourd & confus, qui expiroit à meſure que je prêtois une oreille plus attentive. Suzanne avoit diſparu, & je ne pouvois plus même me flatter d'entendre le dernier ſon de ſa voix gémiſſante....

O Dieu! pourquoi l'homme a-t-il ſi peu de force en partage! que ne m'a-t-il doué en ce moment de la force du lion, & d'un bras propre à ſecourir la vertu, la beauté & l'innocence! que n'ai-je pu du-moins briſer ces liens cruels qui me tenoient enchaîné, & aller demander à ces brigands la mort qu'ils avoient accordée à tant d'autres. Ils me laiſſoient vivant, & m'enlevoient Suzanne! O tourmens! ô Providence! ô Maître de nos deſtinées! quelles ſont donc les miennes? Je me ſoumets à tout, Dieu puiſſant! mais me feras-tu un crime des ſoupirs qui m'opreſſent!... Je ne murmure point ſous les coups

qui ſe ſont appeſantis ſur moi ; mais qu'eſt devenue Suzanne ? ſuis-je donc condamné à l'horreur de ne la revoir jamais ?

Heureux ſi dans cet état je fuſſe tombé dans un anéantiſſement ſtupide ! mais la douleur d'une gêne inſupportable réveilloit à chaque inſtant ma ſenſibilité ; je ſouffrois des tortures affreuſes ; la mort s'avançoit vers moi, mais accompagnée de ſes lentes & inexprimables horreurs ; une nuit épaiſſe & ſombre acheva de tout effacer autour de moi, & ce déſert ténébreux me parut l'antécédente obſcurité du tombeau. Le corps ſerré ſous des cordes étroites, immobile dans ce ſupplice, n'ayant pas même un témoin de mes ſouffrances ; entendant par intervalles, le bruit lointain de quelques coups de feu dont j'aurois voulu être le but ; la ſcène qui m'environnoit n'étoit pas encore aſſez affreuſe. Un orage

qui

qui menaçoit de loin, en roulant le tonnerre dans ſes flancs, vint à fondre ſur la forêt ; des montagnes d'eau deſcendirent ; les éclairs redoublés mirent en flâme ce bois qui mugiſſoit ſous l'effort de la tempête ; la foudre erroit en ſerpentant, & j'attendois vainement le coup qui ſembloit devoir à chaque inſtant frapper ma tête. Il m'épargnoit, hélas ! il m'épargnoit à l'exemple de mes bourreaux ! Enfin la continuité de mon ſupplice le rendit ſi douloureux, que je jetai involontairement les clameurs les plus aiguës ; elles ſe mêlerent au cri des élémens, & percerent longuement dans les intervalles de ce ſilence terrible, où le tonnerre ſe taiſoit.

## CHAPITRE XXXIX.

*L'opulent Bienfaiteur.*

C'EST dans ce déplorable état, & prêt à ſuccomber, que j'entendis le bruit d'une chaiſe de poſte, & le trot rapide de pluſieurs cavaliers qui s'avançoient de mon côté à bride abatue. J'étois ſur le bord du chemin. Ils m'apperçurent à la lueur des éclairs, & mes cris lamentables ne les trouverent pas inſenſibles à la pitié. Deux s'avancerent le piſtolet au poing, tandis que les autres, non loin d'eux, ne les perdoient pas de vue. Ils s'approcherent, & je les priai avec une vive inſtance de me brûler la cervelle, s'ils étoient des brigands, ou de me délivrer, s'ils étoient des hommes. Sans preſque me rien repondre, ils deſcendirent de cheval, & couperent avec aſſez de peine les cordes humides dont j'étois garotté.

Voyant que je ne pouvois me soutenir, ils me porterent charitablement sur leurs bras, & jusques dans la chaise de poste.

Ce fut-là que je vis, pour la premiere fois, Monval. Il étoit seul; il me fit couvrir d'un bon manteau; il m'accueillit avec humanité, me céda la place du fond, & se mit sur le devant. Il me fit avaler ensuite de deux ou trois sortes d'élixirs propres à ranimer mes esprits défaillans, & soudain il ordonna qu'on eût à continuer la route avec la même vîtesse. J'avois perdu jusqu'à la force de lui exprimer ma reconnoissance. Je l'appelai d'une voix foible mon Libérateur, & je lui disois: Ah! si nous rencontrions Suzanne, que des brigands m'ont enlevée, daignez la traiter de même; daignez la défendre. J'aime mieux sa vie que la mienne. A ces mots, il me répondoit par des paroles douces & consolantes.

Cet homme humain pouſſa l'attention juſqu'à ne me point fatiguer de queſtions ; il veilloit ſans ceſſe à me faire prendre l'attitude la plus favorable au ſoulagement des maux que je reſſentois ; il faiſoit ralentir le mouvement de la voiture, dès qu'il s'appercevoit que ma tête la ſupportoit difficilement. A la premiere bourgade, il me fit habiller convenablement, & demeura un jour entier à me ſoigner, comme s'il eût été mon frere. Le lendemain, comme je lui témoignois la crainte que j'avois de reſter plus longtems à ſa charge, il me répondit d'un ton amical, qu'il me retenoit avec lui pour toujours, & que je le ſuivrois à Paris dans ſon hôtel.

Je ne ſavois ce qui pouvoit l'exciter à tant de généroſité ; j'étois muet, toujours ſoupirant, & ne ſongeois qu'à Suzanne ; je prononçai ſi fréquemment ce nom, qu'il parut vouloir me diſtraire

de ma douleur. Je lui dis que je ſerois inconſolable toute ma vie ; que j'avois perdu ce que j'avois de plus cher au monde, mon Amante, que j'allois épouſer à trente lieues de là ; que je l'adorois ; que ſans elle la vie m'étoit affreuſe... Il ſourit, en me diſant qu'il falloit enfin me conſoler, s'il n'y avoit plus d'eſpoir ; que chez lui je trouverois autant de Suzannes que j'en voudrois. Elle eſt unique comme ſa beauté, m'écriai-je, & en retrouvant des appas ſemblables aux ſiens, je ne retrouverai jamais ni ſon cœur, ni ſes vertus.

Monval me montra ce caractere, qu'il n'a point démenti depuis ; officieux, humain, doux, libéral ; mais regardant comme des préjugés les idées les plus faites pour établir ces mêmes vertus. Gageons, me dit-il, que vous ſortez depuis peu de quelque Collége ? Oui, lui répondis-je naïvement ; je ſors de chez les Jéſuites, ou plutôt je les

ai fuis ; car ils condamnent *Voltaire* & l'Amour ; je les ai fuis, parce que je veux aimer Suzanne toute ma vie ; mais hélas ! je ne vis plus aujourd'hui qu'avec ſon image.

La chaiſe de poſte alloit toujours ſon train, & je regardois inceſſamment à la portiere, ſi le ſort ne me la préſenteroit pas ſur la route. Je fis arrêter vingt fois la voiture, croyant aux preſtiges de mon imagination égarée. Je la cherchois ; je croyois la voir juſques dans les objets les plus étrangers. Monval ſe prêtoit à tout avec complaiſance, & ce fut par degrés qu'il voulut me faire perdre de vue une paſſion qu'il imaginoit devoir troubler le repos de ma vie.

Jeune-homme ! me dit-il, vous me paroiſſez avoir un eſprit aimable, & fait pour jouir des plaiſirs de la ſociété, ſur-tout très-propre, ſelon moi, à la grande maniere de penſer ; mais vous

avez encore l'innocence d'une ame neuve. Cette vertu eſt dangereuſe dans le monde, où vous allez entrer. Il ne s'agit pas d'être un bon Candide, il faut devenir homme de ſon ſiécle. Je crois l'être, moi, & j'ai l'honneur de poſſéder à ce titre cent mille écus de rente. Je les emploie à me divertir & à partager mes divertiſſemens avec autrui. Je mange chaque année mon revenu dans toute ſon étendue intrinſeque. Il ne tiendra qu'à vous de faire chez moi votre bonheur, il ne m'en coûtera pas en-vérité plus de dépenſe. Mon emploi eſt ſingulier. Je ruine quelques milliers d'hommes que je n'ai jamais vûs & auxquels je ne puis m'intéreſſer; mais l'homme que je connois & qui m'approche, profite du malheur des autres. Il reçoit autant de bien que je fais involontairement de mal à des étrangers. C'eſt un équilibre de biens & de maux qui ſe balancent. C'eſt ainſi que l'O-

céan, tantôt vient inonder les pays qu'il avoit laiſſés à découvert, & tantôt laiſſe à-ſec ceux qu'il avoit inondés. Le hazard préſide à tous les changemens nuiſibles aux uns, avantageux aux autres. J'aime ainſi à voir les choſes ſous des rapports étendus, & je ſuis idolâtre de tous les grands tableaux; voilà par exemple que la ſeule curioſité m'a fait parcourir ſix cents lieues de pays pour bien voir le théâtre de la guerre; eh-bien en-vérité, je ſuis fort content de ma tournée; j'ai vu de belles opérations, des marches ſavantes, des décampemens ingénieux, une tactique ſupérieure & qui auroit étonné les *Céſar*, les *Alexandre*, les *Tamerlan*, & *Charles XII* lui-même; ce qui m'attache encore, c'eſt cette variété d'événemens qui va former une ample pâture aux Hiſtoriens futurs. Il en a coûté la vie à des hommes qui ſeroient morts un peu plus tard; mais combien d'autres

ſe ſont enrichis, ſe ſont élévés à des poſtes heureux, à des grades illuſtres! les richeſſes n'ont fait que changer de mains, & les places vuides ont été bientôt remplies. Ceux qui ont été bleſſés ont eu la Croix de Saint Louis, & c'eſt je crois une récompenſe fort belle pour une jambe aſſez inutile, lorſqu'on peut faire rouler un équipage.

Ah Monſieur! interrompis-je, je ne puis vous laiſſer pourſuivre; la guerre, raſſemble tous les fléaux; elle détruit les loix, bannit toute ſûreté, étouffe la pitié; je la déteſterai toute ma vie, c'eſt par elle que j'ai perdu le ſeul tréſor que le Ciel m'avoit accordé; & quand je vois des troupes de brigands forcenés errer dans ces bois le fer en main pour exercer impunément toutes ſortes de meurtres, je demande comment l'effuſion du ſang peut être en honneur? comment on commet de ſi horribles

attentats au nom de la Patrie ; comment le malheur de l'univers peut devenir la gloire & la vertu d'une certaine portion d'hommes ; & quelle eſt enfin cette raiſon d'Etat qui pour commencer à former un citoyen, lui ordonne préalablement de fouler aux pieds l'humanité gémiſſante ? Monval ne fit que jeter un aſſez long éclat de rire, en diſant que j'avois trouvé la matiere d'une Ode digne d'être couronnée dans quelque Académie ; qu'une pareille tirade y ſeroit applaudie à coup ſûr. Va, va ajouta-t-il, avec familiarité, dans un de nos petits Châteaux, nous nous amuſerons à loiſir à verſifier ces belles penſées & je veux te voir avec la Médaille académique, pendue à ta cheminée, puiſqu'il n'eſt pas d'uſage de la porter à la boutonniere.

C'eſt à-peu-près de cette façon qu'il répondoit toujours aux objections que je faiſois à ſes principes ; nous n'étions

jamais d'accord, car ſa morale eſt diamétralement oppoſée à la mienne. Il eſt mon Bienfaiteur, il m'a ſauvé la vie. Il me ſera toujours cher; mais je ne pourrai jamais adopter aucun de ſes ſentimens. On ne commande point à la penſée; l'homme peut tout ſacrifier, excepté ce ſentiment qui fait l'eſſence de notre ame. Je l'ai combattu, j'ai renverſé ſes fauſſes opinions, mais ſans ce zèle âcre qui dégénere en fureur & en fiel; il appeloit *Philoſophie* des ſyſtêmes auſſi abſurdes que pernicieux; je n'ai eu beſoin que de mon cœur pour le réfuter. Je n'ai touché à l'évidence que par ſentiment; mais, j'oſe le croire encore plus ſûr que la raiſon même.

## CHAPITRE XL.

*Scène, peut-être unique.*

J'ÉTOIS trop profondément pénétré de la perte de Suzanne pour ne pas rêver inceſſamment à elle. Je réſolus de demander de ſes nouvelles à tout le canton, & de parcourir ſur-tout les environs du lieu où elle avoit été enlevée; d'interroger tous les habitans circonvoiſins & d'aller enfin juſques chez cette tante qui devoit protéger nos amours. La bonté du Ciel, me diſois-je, aura daigné favoriſer peut-être un malheureux Amant. J'avois mis tout mon eſpoir en ſa clémence, & cet eſpoir ne m'abandonnera point; parce que ſi le Ciel a vu le fond de nos cœurs, il nous aura fait grace en faveur de la pureté de notre mutuelle tendreſſe. Monval ne pouvant plus me détermi-

ner à continuer la route, me remit de l'argent & me donna deux de ſes gens bien armés, avec ordre de ne me point quitter; & après m'avoir repréſenté vainement les dangers & l'inutilité de mes courſes, il m'aſſigna pour rendez-vous la ville de Francfort.

Je pars avec mes deux compagnons, comblé des dons & des ſoins attentifs de mon généreux Protecteur. Je parcours les villages, j'entre dans toutes les cabannes, demandant une jeune-Beauté, que des Houzards ont ravie : on m'écoute, on me plaint; mais on ne put me rien dire de poſitif. J'arrive enfin à l'endroit fatal, où des monſtres m'ont arraché plus que la vie; mon œil le reconnoît ſans peine; je friſſonne, je pleure, je trouble par mes cris le ſilence de la forêt; je revois l'arbre, où Suzanne m'a preſſé dans ſes bras du poids de ſon corps adorable. Il me ſembloit alors que je me

ſerois ſoumis une ſeconde fois à une auſſi cruelle ſituation pour la revoir un ſeul inſtant. Je ne pouvois quitter ce lieu où le bonheur avoit diſparu pour moi. J'errai plus de deux heures ſans pouvoir m'en arracher ; mais quelle différence entre ces deux époques de ma vie ; tout étoit calme & tranquille dans ce lieu où s'étoit paſſé une ſcène auſſi épouvantable ; nulle trace des fureurs qui s'y étoient exercées ; des oiſeaux innocens s'abattoient ſur la place même, où des monſtres féroces avoient attaqué le cœur le plus ſenſible, & l'avoient déchiré avec une froideur inhumaine. Un de mes compagnons voulut par paſſe-tems tirer ſur ces oiſeaux, je lui arrêtai vivement le bras, en lui criant ; Grace, grace, & que je ſois le ſeul malheureux. Ici le Ciel a vu périr une créature innocente ; que toutes les autres du-moins vivent en paix. Mes yeux attachés au ſol cherchoient

avidement ſi je ne rencontrerois pas ſur l'herbe un bout du voile flottant que Suzanne avoit laiſſé entre les mains de ſes bourreaux. Hélas ! nul veſtige de mon effroyable malheur. La nature avoit repris ſon calme & ſa ſérénité. Cette terre impie, où la violence avoit meurtri les mains délicates de Suzanne, étoit couronnée de fleurs ; ces arbres inanimés qui, pendant la tempête, ſembloient du-moins gémir & participer à mon infortune, agitant leurs paiſibles rameaux, ne répondoient point à ma triſteſſe, & elle en devenoit plus amere & plus ſombre.

Tout-à-coup je m'arrache, je précipite mes pas vers la bourgade, où l'amour devoit trouver un aſyle dans le ſein d'une parente, que Suzanne regardoit comme une ſeconde mere, & la protectrice de nos vœux indiſcrets & innocens. Imaginez ici, chere Florimonde, imaginez la ſcène la plus

rapide, la plus étonnante, la plus terrible. J'entre chez cette femme, déja un peu âgée, & dont le front étoit doux & respectable. Je la regarde avec des yeux, où se peignent tous les troubles de mon ame. Elle avoit des traits de ressemblance avec Suzanne; je les dévore avidement & en silence; elle me contemple avec un étonnement pour le moins égal. J'éleve la voix, & d'un accent alteré: —Madame! avez-vous reçu des nouvelles de votre niéce qui demeure à Strasbourg? l'avez-vous vue? vous a-t-elle écrit? savez-vous ce qu'elle est devenue? Cette femme dans le tremblement de la surprise & même de l'effroi, me répondit: —Que voulez-vous dire, Monsieur? ma niéce est à Strasbourg chez son pere! —A Strasbourg chez son pere, m'écriai-je avec une voix altérée! Non, non, elle est morte! elle est morte! & j'en suis l'assassin! Elle pâlit à ces mots

&

& ne ſait ſi elle parle à un homme tombé en démence, ou réellement coupable d'un grand crime.

Ah! dans ce moment je ſentis que je l'étois. La douleur m'arracha un aveu dont je ne fus plus maître. Je m'accuſois moi-même d'avoir fait ſon malheur & je ne me le pardonnois pas. Je craignis cependant d'enfoncer davantage le poignard dans ſon cœur en lui offrant l'hiſtoire de ſa niéce, livrée à des brigands féroces; & après m'être précipité avec véhémence à ſes pieds, je lui criai: Vous voyez devant vous un malheureux, un malheureux, vous dis-je; que ſon nom, ſon exiſtence, ſon crime vous ſoient également inconnus. Je me réleve ſoudain dans un égarement affreux; je l'abandonne & la laiſſe à elle-même. Oui, je me ſauvai de cette maiſon comme un incendiaire, je remontai à cheval avec mes deux compagnons. La ſcène hélas ne fut pas plus

longue que le récit que j'en fais ; & ſans plus interroger qui que ce ſoit, dans le muet ſilence du deſeſpoir, je me rendis à Francfort, où je retrouvai Monval qui m'attendoit. Il reſpecta ce jour-là ma profonde triſteſſe, & pour tout dire, il en fut ému.

Il fallut partir le lendemain, car il n'aime pas à s'arrêter dans le même endroit dès-qu'il y a jeté ſon coup-d'œil, & moi j'étois fort indifférent ſur les lieux que j'allois habiter.

Nous traverſions ces campagnes, que comme un vaſte incendie la guerre avoit dévorées ; quelques miſérables exténués, le front pâle & les bras ſans force, défrichoient quelque portion de terrein abandonné, & ſembloient plutôt creuſer un tombeau, que cultiver la terre. A chaque pas, des hameaux démolis atteſtoient le paſſage du Soldat effréné ! des femmes revêtues de lambeaux ; des enfans couverts de haillons

couroient au-devant de notre voiture, au risque d'être écrasés cent fois, & mandioient quelques deniers d'une voix aiguë & lamentable ! L'enfance même avoit perdu son aimable aspect & ses graces riantes ; le pli de la misere profondément empreint, défiguroit l'innocence de son front & le sourire de sa bouche. Comme je m'écriois à la vue de tant de maux infligés à l'homme, par l'homme son semblable ! Monval me disoit que ce n'étoit rien encore auprès de ce qu'il avoit vu ; que du côté de la Westphalie, deux Régimens avoient saccagé dix lieues couronnées des plus belles moissons ; & que dans cette triste enceinte, tout ce qui restoit d'hommes, s'étoit trouvé réduit à brouter l'herbe comme de vils animaux.

## CHAPITRE XLI.

*Raisonnement Financier.*

JE soupirois, tandis qu'il me détailloit ces désastres, qui en avoient enfanté mille autres particuliers. Il étoit presque insensible à ces calamités, & repétoit toujours : Ce monde est livré aux ouragans & aux fureurs de la guerre, qui, tour-à-tour bouleversent le globe : toute créature est le jouet du sort & des événemens ; & tout en disant cela, il jetoit quelques écus à ces malheureux, qui, pressés de l'aiguillon de la faim, égaloient le pas de ses chevaux, & se montroient en foule à sa portiere. Ces gens-là, disoit-il, pourroient crier après nous, *au voleur.* Car comme je suis intéressé dans les fourrages (où se font les meilleurs tours de passe-passe), probablement il me reviendra quelque chose de ce qu'on leur a enlevé ; au

fond, c'eſt une reſtitution que cette aumône. Mais ſi je n'avois pas roulé un grand train avec ſix hommes armés, mon pauvre Ami tu ſerois mort de faim attaché à ton arbre. Pour te ſauver, il falloit un Libérateur de ma ſorte; car tout autre en paſſant t'eût plaint & t'auroit laiſſé là. Va, quand tu auras habité quelque-tems parmi nous, tu ſeras le premier à légitimer la poſſeſſion un peu déméſurée de tant d'honnêtes gens, qui ont mis leur induſtrie & le deſordre regnant en valeur. L'égalité des fortunes eſt une chimere; une partie de la ſociété ſera toujours opulente, & l'autre n'aura preſque rien; diviſe de quelque maniere que tu voudras: Les trois quarts des hommes ſerviront toujours l'autre quart, ou il n'y aura plus de ſociété: or, quand on peut choiſir, on ſe range, je crois, dans la claſſe des aiſés; tu t'y trouves aujourd'hui, puiſque je t'adopte; bé-

nis ton sort ; ton bien-être est lié désormais, ainsi que le mien, aux travaux des infortunés pris dans la masse générale : cette combinaison a existé de tout tems, & existera après nous ; ne faisant que passer sur la terre, rendons notre condition la meilleure possible. C'est la loi de tout être doué de sensibilité : si les richesses que je possède n'étoient pas dans mes mains, elles seroient la proie de quelqu'autre ; autant vaut que j'en profite. Puis-je changer la combinaison actuelle des choses, réformer cette inégalité, gage de la subordination, donner seul l'exemple d'un nouveau partage ? Puis-je faire enfin le bonheur de tant d'êtres que je ne connois ni n'apperçois, tandis que la nature a été la premiere à les oublier? Je le répete : je suis l'ami de ceux avec qui je me trouve lié ; mais que le reste s'arrange ; je n'ai pas le pouvoir que n'a point la force des Loix ; elles ont voulu

que la jouiſſance de l'un fût fondée ſur la privation de l'autre ; il a fallu néceſſairement qu'un des baſſins de la balance montât, & que l'autre deſcendît, car l'équilibre eſt impoſſible ; je n'irai point me ſacrifier vainement pour ne rien opérer ; je ne détournerai jamais & volontairement mon regard de deſſus l'infortuné qui viendra m'implorer ; mais pour ma propre tranquillité, je demeurerai inſenſible aux calamités qui ſe paſſeront hors de ma ſphère.

Je n'étois point content de ſa maniere de raiſonner & de ſentir ; j'y trouvois quelque choſe de dur & de perſonnel, qui ne s'accordoit pas avec l'idée touchante de bienfaiſance générale qu'il faut établir pour deſcendre aux réformes particulieres. Je voulois aimer mon Bienfaiteur, & je ſentois combien mon cœur répugnoit à des maximes qui autoriſoient la cupidité & la malverſation. Cette morale me

ſembloit féroce, & je m'étonnois moins des maux de la Patrie, lorſque je voyois qu'on ne rougiſſoit plus de les parer des couleurs de l'éloquence. Je combattis vivement mon Protecteur ; je lui fis ſentir que par les mêmes principes, on pouvoit juſtifier tous les excès, ceux des Conquérans ; car s'il ne s'agit que d'obéir à ſon intérêt, & de détourner enſuite les yeux, il n'y a plus de crime, & la vertu n'eſt qu'un vain nom. Je ne pus lui montrer ces égards politiques, au milieu deſquels le protégé, par complaiſance, fait ſemblant d'approuver le Protecteur, en le condamnant tout bas. Il ne ſe fâchoit point de la vivacité de mes réponſes : c'étoit un Pyrrhonien tolérant, fortement attaché à ſes idées ; mais qui laiſſoit aux autres les leurs ; il répétoit toujours : Tu ſentiras un jour par toi-même la vérité de ce que je te dis. Et ma bouche & mon cœur lui répondoient fortement : non, non ; jamais, jamais !

## CHAPITRE XLII.

*Paris.*

ENFIN j'arrivai avec lui dans cette Capitale immenſe & tumultueuſe, qu'il m'avoit annoncée comme le ſéjour de la liberté, de l'opulence, de la volupté & de la joie. Le premier coup-d'œil ne me plut point. Je ne ſais ſi ce fut un effet de la teinte mélancolique que mon imagination répandoit ſur les objets; mais cette Ville fameuſe me parut grandement triſte; le Peuple laid & ſale; les viſages allongés & mécontens; les rues me préſenterent un mouvement ſans activité, & la plupart des hommes dans l'attitude ſervile & craintive de la miſere & de l'eſclavage. Le contraſte déplorable de l'opulence & de la pauvreté, qui luttoient inceſſamment, me démontra que l'humanité

étoit éteinte dans la moitié des cœurs; le joug des travaux qui pesoit perpétuellement du côté le plus nombreux, y dégradoit l'espece humaine; le bruit discordant n'étoit qu'un amas de lamentations confuses; l'oisiveté la plus insolente & la plus dédaigneuse bravoit l'infortuné qui, gémissant sous le faix, étoit encore obligé de crier pour percer la foule; une avidité basse dans l'air & le sourire du Marchand, une politesse apprêtée; je ne sais quelle foiblesse pusillanime empreinte dans la démarche & le geste du Parisien; une curiosité enfantine, une apathie à peine réveillée par la foule des Arts; une race moutonniere, tout me montra des hommes dégénérés, amoureux de petites jouissances, adorateurs d'un luxe puéril; & qui, tournant dans un cercle de froides habitudes, avoient perdu les grandes idées comme les vrais plaisirs. Je ne voyois que des especes de

phantômes revêtus de clinquans, ayant un idiôme conventionnel, qu'ils appliquoient également aux mœurs, aux sciences, aux arts, tous apperçus sous le côté poli, & dégénérans en petitesse à force de graces.

Le soir, la prostitution publique, éclairée de mille flambeaux, m'offrit mille scènes scandaleuses & revoltantes; le soleil, en plein midi, n'éclaireroit pas mieux ces turpitudes, qui se passent à la porte même de l'honnête Bourgeois, où la mere recommande la modestie à sa jeune fille; l'innocence seroit flétrie par cet unique coup-d'œil; l'oreille ne peut se dérober aux expressions de la débauche qui se promene triomphante & parée.

Je fus longtems dégoûté de manger en cette Ville en voyant les marchés, où tout ce qui sert à la nourriture traîne dans les ruisseaux, ou reçoit les immondices des toîts; les alimens y

ont perdu leur couleur naturelle. On ne les distingue plus. Tout est apprêté : & vous trouvez bien l'apparence des mets, mais non leur goût substanciel. C'est à qui vous rendra malade en vous faisant avaler du poison qu'on ose appeler du vin ; il est frelaté aux tables les plus délicates, & l'Habitant de cette Ville semble avoir perdu l'odorat & le goût, tant il est avide à remplir son estomach de tout ce qu'on lui présente.

Si vous traversez les cuisines, le cœur vous souleve, la malpropreté couvre les murs & les tables. Les ustensiles de cuivre, qui ne sont pas encore bannis des trois quarts des maisons, jetent dans chaque plat quelques-unes de leurs particules dangereuses ; & comme on est des années à s'empoisonner, on ne s'en apperçoit seulement pas ; des marmitons hideux paîtrissent dans leurs mains noires ce

qui va vous être servi dans des plats d'argent ou de fine porcelaine.

On y boit inceſſamment des liqueurs dont on ne ſe donne pas la peine d'approfondir la compoſition, qu'on avale par diſtraction, & qui ſont le germe des maladies les plus cruelles.

Le Théâtre François, après lequel je ſoupirois, & où je courus avidement, me parut ſi inférieur à l'idée que je m'en étois formée, que j'aimai mieux bientôt livrer la Piece à mon imagination, qu'à l'art de ſes Acteurs. Leur front étoit dur ou inanimé ; monotones, froids & compaſſés dans leurs mouvemens, on voyoit qu'ils avoient affaire à un Peuple tiéde, chez qui les grandes paſſions étoient éteintes, & qui demandoit aux recherches combinées de l'art, ce qu'il ne ſavoit plus reconnoître dans les tableaux naïfs & énergiques de la nature. Je crus toujours voir la même Tragédie ; car elle

ne ſort pas, en France, de la même forme qui lui fut imprimée dans l'origine. Des tirades de vers, de foibles & de petits moyens, des paroles à la place de l'action, tout annonce le champ étroit où les Poëtes ont choiſi leurs Perſonnages. Ils n'ont jamais que ſix pieds carrés pour ſe promener & pour agir.

Un Théâtre plus intéreſſant m'occupa : ce fut celui du monde, Théâtre varié, & dont l'autre n'eſt pas même l'ombre. Il me faudroit un jour entier pour vous expoſer le jugement que j'ai porté de ces hommes rayonnans de dorure, & de l'ame ordinairement logée ſous cette ſuperficie brillante. L'habitude en général, a affaiſſé toutes les ames ; elles ſont petites, meſquines, maniérées, ſubtiliſées, & quand elles veulent ſortir de leurs ſphères & faire les grandes & les indépendantes, elles retombent la minute d'après dans le cercle étroit de leur moleſſe.

Je ne vous parlerai point des femmes, belle Florimonde ! je les ai peu vues, & je m'eſtime heureux de vous avoir trouvée, vous qui m'avez ſauvé de leurs piéges : vous, dont la ſageſſe, la candeur, la vertu !... Florimonde qui ſouffroit intérieurement de ces éloges, & qui rougiſſoit de les entendre, embraſſa Jezennemours, & lui ferma la bouche avec un doux baiſer. Il continua ainſi :

## CHAPITRE XLIII.

### *FIN DU RÉCIT.*

*La vraie franchiſe de l'ame.*

MONVAL ne manqua point de me donner le titre de Secrétaire, parce que j'avois exigé de lui un emploi, voulant tenir ma ſubſiſtance plutôt de mon travail que de ſa pure libéralité ; mais il me laiſſoit toujours oiſif, &

quand je lui demandois ce qu'il falloit faire ; te divertir, répondoit-il ; profiter de l'avantage de vivre dans ma maiſon, & ſuivre l'exemple de ceux dont je me plais à m'environner.

Vous ſavez quels étoient ces divertiſſemens & ces exemples que je devois ſuivre ! Vous en avez été ſcandaliſée, Florimonde ! & ſi je ne les euſſe pas mépriſés, je ne ſerois pas ici près de vous. J'ai toujours préféré le plaiſir de penſer, à tout autre plaiſir. La liberté de pouvoir m'y livrer tout entier & ſans diſtraction, m'a retenu chez Monval ; & la crainte de rencontrer un trop pénible eſclavage, m'a fait ſuivre un genre de vie aſſez ſingulier, puiſque le matin je converſois avec des Philoſophes, & le ſoir avec des libertins. J'étois déplacé dans ſa maiſon, & nous nous portions un ſcandale réciproque. Apôtre de la débauche, il la prêchoit, tandis que toutes mes réflexions ten-

doient à ternir les couleurs dont il vouloit la parer.

Je me suis reproché longtems & en secret cette vie contemplative: c'est une paresse de l'ame qui a son attrait & son danger : il faut savoir agir, & cela vaut mieux que méditer. Je cherchois donc à faire quelque chose de sérieux & d'utile à moi-même & aux autres. Le front d'un Ouvrier trempé de sueur, faisoit rougir le mien; je voulois briser des liens que je sentois honteux; & l'habitude & une crainte puérile m'en ôtoient le courage. Mais enfin j'ai cherché, j'ai trouvé cette vie laborieuse que Dieu nous imposa à tous, & qui porte sa récompense avec soi, en remplissant le cœur de celui qui s'y livre. C'est en m'attachant à vous que j'ai banni les oisives occupations de la mollesse; c'est en m'abandonnant tout entier à des exercices qui fatiguent le corps, que j'ai enlevé à l'imagination

ce qu'elle a d'illuſoire & de pernicieux..... Je crus pouvoir me dompter toujours moi-même ; mais je n'ai fait qu'aller au-devant de ma chaîne.... Pardonnez ce langage, belle Florimonde ; ce cœur vous eſt ouvert ; ma franchiſe ne vous a pas déplu, & le menſonge m'eſt en horreur. Innocent, je ſuis devenu coupable ; je devois adorer en ſilence l'ombre de Suzanne, & je lui ai été infidèle ! Et ſi elle paroiſſoit à mes yeux, de quel front l'aborderois-je ? Quoi ! j'ai pu trahir mes ſermens & la foi que je lui avois jurée !

Pour me punir, ſans doute, un ſonge m'a retracé cette nuit ſon image : j'étois ſur le bord d'un fleuve agité ; j'apperçois Suzanne à l'autre rive. Un voile blanc, ſymbole de ſa pudeur, relevoit l'éclat de ſa beauté. Elle m'appelle, je me précipite dans les flots pour paſſer juſqu'à elle ; mais je me ſens entraîné malgré tous mes efforts ; elle me tend

inutilement les mains ; je ſuccombe ſous les vagues écumantes, tandis que je l'apperçois s'élever vers les cieux, & tracer dans les airs une route lumineuſe.

Je m'éveille en la pourſuivant, en la nommant encore, & je me trouve dans vos bras... Ah ! je ſuis coupable envers vous, comme envers Suzanne. Avez-vous pu m'entendre ſoupirer pour une autre, & dois-je plus longtems abuſer d'une tendreſſe, dont je ne fus jamais digne ? Oui, je me rends juſtice ; je ne mérite point votre amour. En me trompant moi-même, je vous ai trompée : ce cœur revole tout entier au premier objet qui l'a captivé : j'ai pris pour de l'amour une ardeur fugitive qui s'eſt évanouie, & l'Amour eſt venu me reprocher mon infidélité. C'eſt à vous à vous venger, Florimonde ; c'eſt à moi de me punir ; & puiſqu'il ne m'eſt plus permis de vous

regarder ſans honte, je ne dois plus.....
—Que m'accorder encore un peu de confiance & d'amitié franche, interrompit Florimonde, en le preſſant dans ſes bras, en retenant ſes larmes involontaires, en ne pouvant ſe raſſaſier de ſa vue. Pourquoi nous accabler l'un l'autre? Aidons-nous plutôt à ſupporter les peines dont nos cœurs ſont déchirés. Vous aimez Suzanne comme je vous aime; vous deſirez ſa préſence, comme je deſire la vôtre; elle eſt néceſſaire à votre bonheur, comme vous l'êtes au mien: cette infortunée eſt digne de votre tendreſſe, & moi je ſuis malheureuſe de n'être pas payée de retour. Mais enfin, cher Jezennemours, ſouffrez-moi à vos côtés; donnez-moi quelques ſoupirs & gardez-lui votre amour; je ne veux plus être que votre confidente.... Oui, épanchez dans mon ſein vos plus ſecrettes larmes, je ſaurai les partager. Ah! je ſais

ce que c'eſt qu'aimer !... je le ſais... Suzanne n'eſt plus ma Rivale, elle devient mon Amie. Si je ſavois quel lieu la renferme, j'irois moi-même au-devant d'elle, & ſerois la premiere à l'amener dans vos bras. Oui, cher Jezennemours, ajouta-t-elle avec le tranſport d'une femme tendre & paſſionnée, tranſport que la plume ne ſauroit rendre ! oui, je t'aime, je t'aime ; & comme le véritable amour eſt pur & déſintéreſſé, je vais te révéler le ſecret de mon ame. Mon cœur, en ſe livrant à toi, n'a jamais oſé aſpirer à être uni au tien par un nœud ſacré & indiſſoluble ; j'ai connu que j'aimois un mortel trop au-deſſus de moi ; je ne me ſuis pas jugée digne d'être aſſociée à tes deſtins. Un ſort fatal m'a fait rencontrer celui qui pouvoit faire mon bonheur ; mais je ne le méritois pas, ſans doute, puiſque ſon cœur appartenoit déja à une autre..... Eh bien !

qu'elle triomphe cette heureuſe Rivale, je me ſoumets, je ne veux plus que ton amitié; mais je l'exige du-moins, ce ſentiment conſolateur, dans toute ſon étendue; lui ſeul diminuera le ſupplice dans lequel je dois vivre.

Après un moment de ſilence, pendant lequel Jezennemours avoit le regard baiſſé & la main droite mollement preſſée dans la ſienne, Florimonde reprit la parole. Trop cher Jezennemours (& je n'oſe dire mon Amant) ſi, emporté par les charmes de ma Rivale, tu ne peux te réſoudre qu'à m'abandonner, pars.... Rends-moi encore plus malheureuſe, & le Ciel m'entend, je n'aurai encore rien à te reprocher; mais ſi tu peux vivre auprès de moi, ſi tu ne me hais point, ſi ma vue & les témoignages de ma tendreſſe ne te ſont point odieux, reſte, & parle-moi à chaque inſtant de ta Suzanne; que ce nom ſe répete ſans ceſſe à

mon oreille ; je ſaurai l'entendre de ta bouche, je te parlerai d'elle ; & ſi je ne ſuis qu'une ombre de ſa beauté, cette ombre ſervira peut-être à te rendre ſa préſence : je ne veux que ton repos & ton bonheur, je ne veux que te plaire & t'aimer ; trop heureuſe encore ſi tu jetes un regard ſur moi. Suzanne eſt une Divinité dont je veux être la Prêtreſſe ; je lui veux tout ſacrifier ; & par le ſacrifice tu jugeras peut-être de l'excès de mon amour. Oui, tu ſeras aimé, & pour toi-même : je ne ſuis plus ton Amante, je deviens ton Amie. Si, ſous ce dernier titre, tu m'accordes quelquefois un ſentiment plus tendre, je le recevrai comme un bienfait ; mais je cacherai mon triomphe & mon plaiſir. Que je puiſſe te voir toujours heureux, & Florimonde ſera ſatisfaite.... Mes lettres vont ſe joindre aux tiennes, pour ſuivre les traces de ton Amante : je ne négligerai

rien pour découvrir ſon ſort, & j'atteſte le Ciel, que le plus beau jour de ma vie, ſera celui où tes yeux, brillans de joie & de ſurpriſe, la rencontreront, pourvu que dans ce jour tu n'éloignes point de moi le regard de l'amitié.

Si jamais Amant fut ſurpris, ce fut Jezennemours. Il connoiſſoit le caractere élevé de Florimonde; mais il ne s'en attendoit pas moins aux reproches d'une femme jalouſe : il ne trouva en elle qu'un exemple étonnant de douceur & de tendreſſe. Confus de tant de généroſité, il ne s'en eſtimoit que plus coupable.

Il conçut pour elle un reſpect nouveau, & qui tenoit de l'admiration : quelquefois il la ſerroit dans ſes bras, ſans oſer expliquer ſa penſée; & c'étoit elle qui lui parloit de Suzanne, des moyens de la retrouver, qui lui portoit cette eſpérance, qui, toute illuſoire

ſoire qu'elle eſt, aime tant à germer dans les cœurs infortunés : elle s'oublioit elle-même pour repoſer & fixer l'ame de Jezennemours, ſur cette image qu'il adoroit. Cette tendreſſe épurée, cette nobleſſe rare & magnanime, gagna tellement le cœur de Jezennemours, qu'il ſe ſentit pénétré de la plus vive affection; & tous les témoignages d'une amitié profonde & ſincere, furent prodigués à Florimonde; & ces témoignages, par leur vivacité, égaloient preſque ceux de l'Amour.

## CHAPITRE XLIV.

*Contretems fatal.*

SUR ces entrefaites, Monval ſe trouvoit de retour d'un aſſez long voyage : il ſe tranſportoit de Paris à Londres, à Amſterdam, à Veniſe, à Turin, à Vienne, tout auſſi facilement qu'un

bourgeois de Paris se transporte le dimanche à St. Cloud, à Sceaux ou à Meudon. Voilà, certes, le plus grand avantage que donnent les richesses, & le seul pour lequel l'Historien de Jezennemours ambitionneroit un peu de fortune; pouvoir, à son gré, aller visiter un pays éloigné dans une voiture commode, sans risques & sans ennui, étudier différentes mœurs & différens gouvernemens; se rendre, dans un court espace de tems, concitoyen de tous les royaumes; tout voir avec des yeux neufs, & qui ne sont point altérés par l'habitude, de toutes les séductions la plus perfide; trouver le long de la route des hommes complaisans & affables, qui, pour un peu d'argent, vous nourrissent & vous conduisent. On n'admire pas assez cette heureuse & neuve combinaison presque inconnue à tous les siécles qui nous ont précédé. Ah! si le Ciel me favorise jamais des

moyens néceſſaires, je vous ſaluerai, grandes & majeſtueuſes Villes, & je ne me repoſerai point que je n'aie parcouru & viſité l'Europe; car je ne crois plus guères aux livres trop ſouvent menteurs.

Monval, de retour donc, ſe reſſouvint de ſon Novice & de celle à qui il l'avoit confié; & bien diſpoſé à ſe réjouir, il manda tous ſes compagnons de plaiſirs anciens & modernes, comme devant être témoin d'une ſcène plaiſante, & qui ſe rencontroit rarement.

Il arrive dans cette campagne paiſible avec tout le train d'un Fermier-Général, & c'eſt tout dire, qui vient accompagné de la troupe de ſes convives. Ils étoient du meilleur ton, ſans doute, car chacun amenoit la Beauté complaiſante qui étoit de ſemaine, c'eſt-à-dire, une Danſeuſe ou une Chanteuſe échappée de la Capitale pour quelques jours. Florimonde pâlit

à leur arrivée. Jezennemours inteprêta cette visite imprévue, comme une partie-de-plaisir assez ordinaire à son Ami. Il reconnut à-peu-près les mêmes personnages qu'il étoit accoutumé de voir à Paris.

Monval, après avoir embrassé Florimonde avec une familiarité un peu libre, se précipita dans les bras de Jezennemours, avec les plus grands éclats de rire & les plus folles démonstrations de joie. Toute la compagnie suivit le même exemple ; on n'étoit point venu-là pour moraliser, on se livra à une gaieté bruyante ; la suite des Valets imita les Maîtres ; & cette maison, qui l'instant auparavant étoit une sage solitude, devint tout-à-coup le temple de la Folie. On y entendit raisonner le bruit des instrumens & le désordre de la danse. Le tranquille & chaste écho des forêts, répéta les chants des Beautés dissolues, & les

libertines orgies d'une troupe d'extravagans qui s'étourdiſſoient pour avoir du plaiſir.

## CHAPITRE XLV.

*Allarmes. Grand ſouper bien perfide.*

FLORIMONDE, dans le plus grand embarras, préſageant tout ce qu'elle avoit à craindre, & voulant cacher ce qu'elle ne vouloit pas que Jezennemours ſçût, ne ſavoit quel parti prendre; elle ne quittoit pas Jezennemours d'un inſtant, lui faiſant entendre par ſignes muets tout ce qu'elle ſouffroit: elle trembloit qu'une lueur indiſcrette & jetée par haſard ſur ſa vie, ne vînt à éclairer le jeune-homme & la rendre mépriſable à ſes yeux. Elle craignoit ce coup plus que la mort: qu'on juge de ſes tranſes & combien elles étoient cruelles! Jalouſe à l'excès de ſon eſti-

me, elle risquoit à chaque heure de la perdre.

Dans ces conversations plus qu'enjouées, elle donnoit ingénieusement un tour facile aux scènes qui effarouchoient Jezennemours. Elle disoit tantôt qu'elle n'avoit rien vu, tantôt que tel étoit l'usage de la campagne, & que plus on étoit réservé à la ville, plus la familiarité reprenoit son empire dans ces parties badines, où il étoit reçu de se livrer à des amusemens folâtres. Elle ajoutoit que de fortes raisons l'obligeoient à ménager Monval; qu'il étoit méchant & dangereux, dès qu'on contrarioit ses desseins; que quelques jours seroient bientôt passés, & que le moyen d'anéantir le scandale, étoit de ne pas paroître l'appercevoir; que malheureusement les mœurs du siécle lui imposoient silence, & qu'enfin, ce seroit pour la derniere fois qu'elle se prêteroit à une fête qu'elle n'avoit su ni prévoir, ni éviter.

Prêtez-vous un peu, ajouta-t-elle, mon cher Jezennemours, prêtez-vous à leur folie, elle ſera courte : le Sage doit ſavoir rire de toutes les extravagances humaines ; elles ne doivent être à ſes yeux que comme des actions enfantines. Rien ne corrige certaines têtes, & il eſt plutôt fait de laiſſer un libre cours à leurs amuſemens, que de vouloir leur faire entendre ce qu'ils ne comprendront jamais. Lorſqu'ils ſeront partis, nous aurons ample matiere à parler d'eux, & à hauſſer les épaules de pitié.

La complaiſance avoit des droits ſur Jezennemours. D'ailleurs il avoit eu le tems de connoître quelle étoit la vie ordinaire des gens d'un certain état. Il parut donc ne s'étonner de rien, ſentant bien d'ailleurs en lui-même, qu'il ne lui convenoit pas non plus de faire l'auſtere & le farouche, lorſqu'on étoit venu le ſur-

prendre preſque dans les bras de Florimonde.

Le troiſieme jour, un ſouper ſomptueux étoit déja préparé ſous le grand berceau de verdure; la table couverte de girandoles, & entourée de convives, préſentoit une quantité de mets moins offerts à l'appétit, qu'à la vanité du luxe. Le vin d'Italie & le vin du Cap encore meilleur, couloit en abondance, & échauffant de toutes parts les cerveaux, leur prêtoit mille idées auſſi folles que légeres. A la vue de cette profuſion, chacun avoit à gémir ſur la foibleſſe de ſon eſtomach : il étoit raſſaſié, que l'œil étoit encore avide ; on appelloit au ſecours ces liqueurs diſtilées, ces doux parfums qui cachent le poiſon homicide, qui achevent de troubler la tête & de porter dans les veines le feu de la débauche. Le ſage Jezennemours auroit joué-là un rôle ſot & déplacé, s'il n'eût conſenti à marier

marier fréquemment ſon verre à celui de ſes voiſins. D'ailleurs, la fumée des mets auroit ſuffi à déranger la cervelle d'un Socrate. Aſſis entre Florimonde & Monval, on le ſerroit de près, on le faiſoit manger & boire à ſon inſçu. Les propos, qui voltigeoient à travers les cryſtaux, étoient plus que libres. Ayant rougi au premier, il ſe laſſa enſuite de rougir ; ſon front s'illuminoit des rayons que donnent les plaiſirs de la table. Monval, avec toute la familiarité poſſible, badinoit avec la plus jolie des Penſionnaires qu'il avoit amenée. La petite perſonne, toute en feu, lui rendoit avec uſure ſes careſſes ; chacun l'imitoit, & un deſordre animé avoit dérangé la chevelure des Prêtreſſes de la Volupté.

Que pouvoit faire le ſage Jezennemours au milieu de tant d'attitudes amoureuſes, ſinon de baiſſer les yeux ſur le ſein de Florimonde, & de pan-

cher aussi sa tête sur son épaule d'ivoire? Que pouvoient faire ses mains, sinon de serrer modestement les siennes? Elle avoit beau le repousser; Jezennemours étoit si doux & si réservé au prix de ses compagnons, qu'il avoit parmi eux l'air de la décence.

On fit publiquement l'éloge de la liberté & du plaisir, dans des couplets tels que les François ont su les faire. Chaque convive célébra à son tour la Beauté qu'il embrassoit; les plus jolies chansons qu'on ait composées dans l'univers, sans excepter celles du gentil Anacréon, coururent à la ronde. Quoique la compagnie eût les yeux fixés sur Jezennemours, il étoit loin de se croire le principal acteur de la fête; il ignoroit que c'étoit son *hymen* que ces Apôtres du libertinage célébroient au gré de leurs principes, & que ce repas splendide étoit le brillant festin des noces. Florimonde, elle-même, quoi-

que connoiſſant Monval, ne ſoupçonnoit pas ce tour perfide. Le bon jeune-homme ſuivoit avec ſimpleſſe le ſignal fréquent qu'on lui donnoit de l'embraſſer, & prenoit les éclats de rire pour le témoignage d'une joie ordinaire. Il ſe livra de bonne-foi à l'allégreſſe univerſelle, ne croyant que la partager. Mais tous les yeux étoient fixés ſur lui, & c'étoit un nouveau plaiſir pour les aſſiſtans de le voir, entraîné par l'exemple, étourdi par les liqueurs, s'abandonner à ce tumulte où les ſens s'enflâment & maîtriſent le Philoſophe malgré toutes les leçons du Lycée & du Portique.

## CHAPITRE XLVI.

*Tout ſe découvre.*

Il falloit vingt-quatre heures au moins pour abaiſſer les fumées de ce feſtin. Au réveil de ſa raiſon, Jezennet-

mours crut avoir fait un ſonge importun; il ne pouvoit ajouter foi à l'image que ſa mémoire lui préſentoit; il ſe revoyoit encore panché ſur le ſein de Florimonde, ayant Monval & ſes adhérens pour témoins de ſes empreſſemens. Il ne concevoit pas lui-même comment il avoit pu tomber dans un pareil oubli, qui ſembloit ternir la réputation d'une femme que ſon premier devoir étoit de reſpecter. Quoi! diſoit-il, je n'ai pas eu plus de force que cela; j'ai été indiſcret; j'ai revélé les myſteres de ſa tendreſſe! A quoi ſert d'aimer la vertu & d'étudier la ſageſſe, pour les outrager toutes deux dans un inſtant, & les ſacrifier à l'enchantement d'un regard?

Il ſe promenoit, étonné de ſon indiſcrétion, abattu par le chagrin qui verſoit dans ſon ame un remord intérieur, lorſqu'un des compagnons de Monval, qu'il n'avoit jamais pu ſouffrir à cauſe

de la grossiéreté de ses mœurs, vint à passer, & lui frappant sur l'épaule : *Bon jour, l'ami*, dit-il en le regardant en face d'un air satyrique : *bon jour, l'homme sage ;* parbleu, je suis bien charmé que vous soyez enfin *des nôtres*. Le rusé Philosophe ! Oh ! je savois bien qu'on en feroit quelque chose. Après cette apostrophe, il continua son chemin en faisant d'assez longs éclats de rire.

Des nôtres ! moi des siens ! se peut-il, prononçoit Jezennemours, pressant son front du poing..... Ah ! je l'ai mérité, ce titre qu'il me donne. . . . Moi, des siens ! bon Dieu.... c'est-à-dire que je n'ai ni mœurs, ni honte, ni pudeur !... Ah ! je sais encore rougir, & rougir de moi-même ! Il se frappoit la poitrine ; il fermoit les yeux ; il s'arrêtoit ; il frappoit du pied ; il ne pouvoit concevoir ce qui s'étoit passé la veille, & il grossissoit à ses yeux le desordre dans lequel il étoit tombé.

Comme il craignoit la rencontre de quelque nouveau témoin, il s'enfonça triſtement ſous des arbres qui conduiſoient à un petit bois où il courut ſe cacher. C'eſt-là qu'il auroit voulu effacer les inſtans où il avoit offenſé Florimonde & l'Amour ; il n'oſoit plus penſer à Suzanne : ſon image étoit ſemblable à celle d'une Divinité qui s'eſt voilée ſur ſon Autel, & qui rejete l'encens d'un mortel profane.

Monval qui le guétoit depuis une heure, & qui le ſuivoit à la piſte, l'aborda tout-à-coup. —Que viens-tu donc faire ſous ces ombrages, lui dit-il gaîment & avec un ſourire malin? aurois-tu donné quelque rendez-vous à une de ces petites folles qui nous ont ſi bien amuſé cette nuit ? Elles ſont charmantes, au moins : ce ſont les plus agaçans minois.... Ma-foi, l'Opéra manquera vendredi prochain ; car nos Déeſſes ne ſont pas d'humeur de retourner à la

Ville ; elles ſe trouvent trop bien avec nous ; mais en conſcience, M. Jezennemours, tenez-vous-en à votre Florimonde ; elle doit vous ſuffire ; elle eſt très-ſavante en volupté.... —C'eſt une femme très-reſpectable, reprit Jezennemours : je n'ai pu me défendre de ſes charmes ; & puiſque vous avez été témoin de ma tendreſſe, j'avoue qu'elle m'eſt infiniment chere. Le plus grand de vos bienfaits n'eſt pas de m'avoir ſauvé la vie ; c'eſt de m'avoir fait connoître une ame auſſi douce, auſſi généreuſe, & dont je veux faire une véritable amie. Je ne ſaurois trop vous exprimer la reconnoiſſance que je vous en dois... —Je ſavois bien que tu trouverois cette femme-là de ton goût : avoue qu'elle met dans ſes careſſes une grace, un ſel, un ſentiment, un feu vif qu'on ne trouve point à d'autres ; mais quoique formé par elle, & en très-bonne école, tu as encore un certain

air neuf que tu ne pourras perdre, je crois, qu'à la dix-neuf ou vingtieme. Parle : nous n'en manquerons pas : les trois ſpectacles voleront ici plutôt que de te laiſſer triſte ou rêveur. J'ai entrepris la cure ; il faut qu'elle ſoit radicale. Il faut que je ne rencontre jamais ſur ton viſage la moindre trace de cette philoſophie boudeuſe que je hais à la mort, & que je voudrois exterminer partout. Si je t'ai abandonné ſi longtems avec celle-là, ma foi, pardonne, c'eſt que j'étois en courſe : ſe ſeroit-elle ennuyée d'avoir été recluſe ! ce ſeroit de votre faute, Mons Jezennemours. Eh bien, dis-moi : tu as vu ces petites phiſionomies mutines, qui font la nicque à la philoſophie ; à laquelle donneras-tu le mouchoir pour la nuit prochaine ; car il eſt juſte que Florimonde rentre dans le commerce ; & décemment, tu ne peux t'obſtiner à être comme le lierre, attaché au même

arbre.... Répons-donc, grave perſonnage ! tu n'oſes encore parler.... —Je fais plus, dit Jezennemours ; je n'oſe vous entendre ; vous devriez cependant avoir connu ma façon de penſer. Je me ſuis attaché à Florimonde, parce qu'elle eſt vertueuſe : nous nous aimons, ſans doute ; je ne puis, ni ne veux le déguiſer. Si l'exemple d'hier me fit divulguer la tendreſſe que je lui ai vouée, mes ſentimens devroient vous être aſſez connus, pour juger, d'après eux, qu'elle ne doit pas être confondue avec ces objets vils & ſcandaleux plaſtrons du libertinage. Excuſez ſi je vous parle ainſi ; mais pourquoi ceſſez-vous de reſpecter une perſonne dont vous avez fait tant de fois l'éloge en ma préſence, & dont vous avez reconnu le premier l'extrême mérite. J'ai eu lieu de connoître la délicateſſe de ſon ame ; je me ſuis attaché à elle : je ne m'en repens point ; ainſi ſon hon-

neur doit m'être cher. —Son honneur! Parbleu! il ne t'a pas coûté un ſol à toi, cet honneur-là; tu ne ſais pas ce qu'il vaut. Quoi? le vaiſſeau de ta philoſophie a fait naufrage contre ce faſte apparent de vertu!...

Jezennemours voulut ſe retirer; car il ne pouvoit endurer patiemment de pareilles apoſtrophes: Monval le retint malgré lui. —Oh! tu ne t'en iras pas, mon pauvre Jezennemours: ſi je te laiſſois aller, tu ferois ma foi trop brocardé là-bas; car on t'y attend pour le dénouement d'une bonne ſcène, & je veux avant t'apprendre à la ſupporter: il te faudra rire comme les autres de ta bonne crédulité. Chaque Comédie a ſon cinquieme acte, & la fin de celle-ci approche: tu as, par ma foi, joué le rôle de Candide à merveille; mais ſais-tu ce qui te reſte à faire préſentement: c'eſt de plaiſanter comme un fou de ton erreur, d'abjurer ta mé-

lancolique ſageſſe, qui ne te ſauve point des filles d'Opéra, & de revenir déſormais vivre à nos côtés dans le coſtume joyeux de la Folie. Je t'ai exilé aſſez longtems, ton noviciat eſt fini ; te voilà initié dans nos charmantes erreurs. Ce que nous demandons de toi aujourd'hui, c'eſt que tu daignes enfin parler comme nous, ayant agi de même ; que tu perdes ces belles idées rafinées qui ne conviennent point à la nature de l'homme, paîtri heureuſement pour les voluptés terreſtres. Tu as mis le doigt au feu, pourquoi vouloir en hypocrite cacher la brûlure ? pourquoi nommer avec emphaſe ces grands mots d'honneur & de vertu, dont tu te plais à encenſer tout ſeul ta Déeſſe, au riſque de nous faire mourir de rire ? Eh ! tu as beau me regarder ; il y a longtems pour la premiere fois qu'après avoir enchanté tout Paris de ſa danſe, enlevée à prix d'or à vingt rivaux, elle

a fait dans mon lit l'essai... —Monsieur, Monsieur, doucement, prononça avec agitation Jezennemours, extraordinairement troublé; j'ai donné lieu à vos discours, je le sais; mais fort de mon aveu, vous outrez les choses. Comment osez-vous calomnier?... —Doucement vous-même, Monsieur Jezennemours, & sachez que c'est la médisance que j'aime & non la calomnie; mais il faut vous éclairer malgré vous, vous mettre le flambeau sous le nez; car du caractere dont vous êtes, vous seriez perpétuellement aveugle & dupe. Sachez, puisqu'il faut tout vous dire, que ce petit Château que vous habitez avec cette femme si respectable & si vertueuse (qui t'a fait mépriser les autres femmes, par l'élévation de ses sentimens) n'est pas à elle, mais à moi; que c'est enfin une de mes petites anciennes maisons de campagne du tems que j'étois un pauvre diable,

n'ayant à manger par an que ſoixante mille livres, dont la modeſte Florimonde me dépenſoit moitié. Je vous ai envoyé ici tous deux, parce que j'aime à voir des tourterelles en cage, que vous rêvez tous deux de philoſophie, tout en vous livrant comme d'autres au plaiſir, & que d'ailleurs t'aimant, je voulois te donner un peu le vernis de ce monde. Mais qui diable ſe ſeroit attendu que ta poëtique imagination iroit innocemment transformer une fille d'Opéra en une chaſte Divinité, & que tu te mettrois à deux genoux devant elle, ton Platon à la main, pour lui offrir reſpectueuſement un grain d'encens.... Tu as fait ſon rôle, benet! c'étoit à elle à te prier, à ſe mettre à tes genoux... Oui, tu as beau ouvrir de grands yeux étonnés, Florimonde n'eſt qu'une de mes Maitreſſes que je t'ai cédée amicalement, que je ramenerai demain à Paris avec

moi, si bon me semble, ou que je laisserai périr de misere, si elle n'y consent pas. Mais je suis bon, je veux bien encore l'entretenir pour tes menus plaisirs; mais traite-la du moins, comme elle doit être traitée : ne mets aucune différence entre des beautés également complaisantes à l'or & aux caresses. Abjure ce culte ridicule, & sur-tout de l'aisance dans le commerce de la vie. Si tu te souviens du jour où je te conduisis pour la premiere fois dans son appartement; si tu te rappelles le commencement de la comédie, ta timidité, tes respects, tes salutations profondes, ton caractere, les offres de service, tu avoueras que c'est-là une bonne pièce, & dont le principal héros est un Etre rare. On t'attend, viens la finir de bonne-grace, & que le dernier acte soit surtout l'opposé du premier.

Jezennemours, pétrifié, immobile,

fixoit des yeux égarés sur Monval, & lui disoit, la poitrine oppressée, & faisant des efforts pour parler... —Mais ce que vous me dites, est-il vrai, Monsieur ; pousseriez-vous jusques-là le mensonge & l'imposture ? —Oh ! il est juste de prouver son dire, repartit vivement Monval : Tiens, lis, & il tira de son porte-feuille une lettre de Florimonde ; elle étoit datée du second jour où Jezennemours étoit venu demeurer avec elle : elle avoit été écrite dans un moment où elle ne le connoissoit pas encore, où elle étoit obligée de condescendre à un caprice de Fermier-général. Elle avoit pris un style tout opposé à sa maniere naturelle ; parce que son état lui imposoit cette contrainte, & ce n'étoit pas la moins rigoureuse. Elle s'étoit bien repentie ensuite d'avoir pu envoyer cette lettre ; mais elle étoit malheureusement lâchée. Voici dans quels termes cette lettre fatale étoit conçue.

» Mon cher Monval, comme vous » êtes impatient! Vous me demandez » déja des nouvelles de votre Philoſo- » phe; c'eſt donc un animal qui vous » eſt bien cher? Cette eſpece-là cepen- » dant n'eſt pas fort rare. Comme vous » m'avez confié ſa converſion, vous » me croyez ſans doute propre aux » grands miracles. Il faudra bien de » l'adreſſe; car il eſt farouche, & ſon » ame abonde en ſentimens ſtoïques & » biſarres; mais, où ne pénètre pas la » volupté? elle régit l'atôme philoſo- » phique; quelque froid qu'il puiſſe » être, je l'animerai, s'il n'eſt pas tout » à fait pierre, & vous le rendrai tel » que vous le deſirez. Il me croit une » Ducheſſe pour le moins, & quelque- » fois il m'impatiente à force de réſer- » ves reſpectueuſes; mais il faut jouer » mon rôle. Que ne fait-on pas à la » campagne pour ſe diſtraire? Cela » m'amuſera pendant l'ennui horrible

» que

» que j'éprouve de ne point vous voir ;
» vous n'arriverez pas de ſitôt, tout
» ſeroit gâté ; vous ne pourriez long-
» tems contraindre votre langue ; laiſ-
» ſez-nous le tems de nous reconnoître.
» Votre obéiſſante & fidelle amie,
» FLORIMONDE.

Jezennemours jete la lettre par terre, lève les mains au Ciel, pouſſe un long ſoupir, ſon œil s'enflâme & s'éteint ; puis tout-à-coup regardant Monval avec indignation, il dit avec une fureur concentrée : Si je ne reſpectois en vous l'homme qui m'a ſauvé la vie ; ſi la voix qui défend la colere la plus juſte ne me retenoit, j'aurois cent poignards que je les enfoncerois tous dans votre cœur : mais le mien que vous avez déchiré ſans pitié, tout trahi qu'il eſt demeurera pur dans ſon infortune, & ſera loin de ſe permettre la vengeance. Je me contenterai de fuir un corrup-

teur, qui, pour m'engager dans une vie licentieuſe, s'eſt plu à me tromper indignement, à me précipiter dans les bras d'une femme qu'il a ſouillée... Voilà comme il traite un ami! voilà comme il le joue, comme il abuſe de ſon peu de défiance! voilà le réſultat de cet amour pour l'humanité!... Ah! montrez-vous à front découvert, Monſieur; reprenez vos odieux bienfaits, s'ils ſont à ce prix. Faites-moi ſentir que j'ai été dans votre dépendance; que je ſuis votre eſclave, & vous ſerez moins féroce & moins cruel... Notre Financier ſe mit à claquer des mains, en criant de toutes ſes forces: Oh! que c'eſt bien rendu! quel Acteur! quel Acteur!.. Mais quel dommage, je ſuis ſeul! Attends, attends de grace un moment, & je reviens tout de ſuite avec un auditoire... C'eſt de l'or, Meſſieurs; c'eſt de l'or tout pur que ce bon Jezennemours.

## CHAPITRE XLVII.

*Le Garde-Chaſſe.*

JEZENNEMOURS n'attendit point les riſées de la compagnie; il ſe ſentoit trop ému, trop diſpoſé à la fureur pour endurer paiſiblement cette ſcène; il prit le parti de fuir, & cette réſolution courageuſe, fut le premier mouvement de ſon ame, & le ſeul qu'il écouta. Il ne lui étoit plus permis d'enviſager ceux qui avoient pouſſé juſques-là le mépris des mœurs, & l'outrage fait à ſa confiance. Le piege qui lui fut tendu ſous les apparences de l'amitié, le faiſoit rougir de honte & d'indignation. Il mépriſoit plus Monval que Florimonde, qu'il plaignoit; mais qu'il ne devoit plus revoir.

Il précipita ſes pas à travers les bois; & après une courſe auſſi longue que

fatigante, il s'arrêta dans la cabane d'un Garde-chaſſe qui par hazard le reconnut ayant été pluſieurs fois au Château, où il apportoit & vendoit du gibier.

C'eſt de lui qu'il apprit que Monval avoit effectivement demeuré autrefois dans cette maiſon de campagne; mais que depuis quelques années elle avoit fréquemment changé de locataires; que depuis longtems elle n'avoit pas été habitée par une perſonne auſſi tranquille, auſſi réſervée que Florimonde. Le Garde-chaſſe diſoit tout ce qu'il ſavoit, tout ce qu'il avoit entendu dire, & Jezennemours l'écoutoit dans le plus profond ſilence. Il en découvrit aſſez pour gémir & pour reconnoître qu'il avoit ſacrifié à un objet qui n'avoit pas toujours été difficile ſur le choix de ſes Adorateurs.

Ce Garde-chaſſe, de propos en propos, ne tarda point à ſe plaindre de ſon état en vantant l'heureux ſort de ceux

qui n'étoient pas obligés de courir les landes & les bruyeres dans l'eſpoir incertain de tuer un malheureux lievre pour en garnir ſon pot. Il fit l'éloge de cette vie aiſée & brillante qu'on menoit chez Monval, où tout le monde, diſoit-il, eſt couſu d'or & n'a rien à faire. Jezennemours à ces mots jeta les yeux ſur ſon habit, & rougit à l'aſpect du galon; il ſe ſouvint de quelles mains il le tenoit; il appliqua à ſon genre de vie oiſif les paroles du Garde-chaſſe. Vous êtes donc infortuné ici, lui dit Jezennemours; oui, Monſieur, répondit l'autre, j'ai eu le bonheur d'habiter jadis cette Capitale, que je regrette tous les jours d'avoir quittée. Ce n'eſt point-là un déſert comme ce malheureux pays, on y voit des hommes, on y trouve des reſſources; mais ici aucune, aucune. Tel que vous me voyez, je ſerois peut-être un gros Seigneur aujourd'hui, ſi j'euſſe été plus longtems

laquais d'un certain Contrôleur des Finances, mais ils s'en alloient ſi vîte! Je commençois déja à ſavoir aſſez bien écrire pour être le Secretaire de ſon valet-de-chambre, je ſerois parvenu infailliblement; mais une miſérable fantaiſie amoureuſe a renverſé ma fortune, je devins fou d'une petite payſanne de ce pays. Ah malheureux jour que celui où je l'ai vue! la tête me tourna entiérement, car j'eus l'audace de l'épouſer en ſecret, parce que tous ces riches ne veulent point que leurs gens ſe marient. Ils prévoyent ſans doute que le mariage ne peut qu'opérer la ruine d'un honnête-homme, ou plutôt ils ne veulent point de mariage chez eux, parce qu'ils exigent qu'on ſoit prêt à partir pour leur ſervice à toute heure de jour & de nuit.

Ma faute fut bientôt divulguée, je ne pouvois pas longtems la déguiſer, ma propre paſſion me trahit, & je fûs

chaſſé avec plus de diligence que ſi j'euſſe été un voleur; je vins me cacher avec ma femme au lieu même où je l'avois priſe; toujours le cœur brûlé de mon maudit amour, & oubliant que les careſſes les plus vives & les tranſports les plus paſſionnés, ne font pas venir une bouchée de pain à la maiſon. Je croyois alors en vérité que je vivrois d'amour, & que je n'aurois beſoin dans le monde que des careſſes de ma femme; ma femme étoit groſſe & je n'avois pas en propre un lange pour envelopper l'enfant qui devoit venir au monde. Oh la cruelle & la dangereuſe choſe que l'amour, me ſuis-je dit depuis! je fis pitié au canton, on me fit Garde-chaſſe, on me logea dans cette forêt avec deux fuſils & une gibeciere. Pauvre & miſérable métier! je cours tout le jour pour conſerver la vie du gibier qui m'eſt confié, & ce n'eſt qu'en tremblant que je me haſarde à rapporter

quelquefois au logis une seule piéce pour ne pas mourir de faim. Ma femme & mon enfant ont langui sous mes yeux pendant quatre années; la misere après les avoir minés, les a enterrés l'un après l'autre. Un peu plus robuste, j'ai survécu; mais je ne tarderai pas à gagner le gîte, où ils reposent. Non, Monsieur, poursuivoit-il d'un ton plus animé, je ne suis pas né pour vivre au milieu des bois. Mon destin (si l'amour ne fût venu le traverser) étoit d'être Financier, & je le serois infailliblement devenu, car j'avois une disposition merveilleuse pour les calculs, & j'avois imaginé deux ou trois sortes d'impôts, dont depuis on m'a volé l'idée; je veux encore tenter la fortune rebelle, & troquer mon fusil contre une plume: accordez-moi chez vous une place de commissionnaire, vous l'ami d'un Fermier-Général! que je porte seulement la hotte des sacs d'argent; que je la sente

ſente ſur mon dos, & je ſerai content, & je préférerai cet emploi à la vie que je mene dans ce déſert. Je ſuis né pour demeurer dans le Palais d'un Financier. Là du moins je verrai rouler de l'or & de l'argent, cela ſatisfait toujours la vue; & duſſé-je n'avoir pas un ſol de tous les ſacs qui entreront ou ſortiront, je verrai du moins des gens riches, au lieu que dans ce pays un louis d'or eſt une piéce inviſible.

Mon Ami, reprit Jezennemours, (qui dans toute autre circonſtance eût ſouri de ce propos) je ne ſuis point Financier; je n'ai point l'idée ni le deſir de le devenir, je n'ai point d'ami en Monval, & certainement jamais je ne chargerai votre dos de l'heureuſe péſanteur qui vous rejouiroit. Cet habit que vous voyez & que vous admirez à cauſe du galon, cet habit même m'eſt odieux, importun, & je veux m'en défaire ſur le champ. Donnez-moi ce

vêtement modeſte ſous lequel je prétends déſormais me cacher dans la foule ; prenez cette livrée du luxe, je vous l'abandonne ſans regret.

Le Garde-chaſſe ne pouvoit croire ce qu'il entendoit ; il dit, il fit mille extravagances, regardant ce don comme le préſage d'une fortune qui ne s'étoit éloignée que pour revenir plus promptement à lui. Jezennemours ſoupiroit, tandis que le Garde-chaſſe ſe livrant à la joie, ſe promettoit un avenir charmant dans ſon délire. Il accepta l'échange, & taillant une mauvaiſe plume il ſe remit à eſſayer d'écrire comme s'il eût déja été aſſis dans un Bureau & Commis dans quelque Caiſſe.

Après avoir endoſſé l'habillement du Garde-chaſſe avec une ſatisfaction tranquille, Jezennemours prit la plume, écrivit une lettre & chargea l'homme traveſti de la porter à ſon adreſſe. Il lui dit en le quittant : Vous vous trouvez

malheureux dans cette paisible solitude, parce que vous y souffrez des besoins peut-être faciles à appaiser avec quelque travail. Allez donc chercher un autre état où vous puissiez rassasier votre envie : vous reviendrez peut-être un jour demander pardon à cette chaumiere de l'avoir abandonnée ; il est des tourmens plus cruels que ceux qu'enfante le besoin. Vous direz à celle à qui cette lettre est adressée, (& votre habit lui parlera éloquemment,) qu'elle ne me reverra jamais ; mais que pour derniere priere je la supplie de prendre soin de vous.

Cet homme regardoit partir notre Sage avec des yeux tout étonnés & ne comprenoit rien à ce langage. Il disoit tout-bas ; Mais il a perdu l'esprit ! me donner un habit galonné pour un gros habit de drap jaune ; il a perdu l'esprit !

Il alla toujours courant s'acquitter de sa commission ; il lui sembloit voir

la Fortune qui s'avançoit au-devant de lui, & c'étoit de toutes ſes forces qu'il couroit après elle ; tandis que Jezennemours de ſon côté, ferme & décidé, s'éloignoit du pays où il avoit apperçu ſon ombre. Il n'avoit alors d'autres projets en tête que celui de fuir Monval & Florimonde : il ſoutint une marche pénible avec un extrême courage ; & n'obéiſſant qu'aux beſoins les plus indiſpenſables, il ménageoit quelque argent qui s'étoit heureuſement trouvé ſur lui lorſqu'il partit. Tous les autres dons de Monval, dons empoiſonnés à ſes yeux, il les abandonna ſans regret & les laiſſa chez Florimonde. Plus il s'éloignoit de cette maiſon fatale, plus il ſe ſentoit ſoulagé : on eut dit qu'à meſure qu'il avançoit, il reſpiroit un air plus pur. Enfin, las & fatigué d'une marche ſuivie pendant pluſieurs jours, il prit le parti de s'arrêter dans la premiere bourgade, & d'offrir au premier

homme qu'il rencontreroit, ce qu'il ſauroit faire, pour prix de ſon logement & de ſa nourriture.

## CHAPITRE XLVIII.

### *La Milice.*

A PEINE Jezennemours étoit-il entré dans cette bourgade, qu'un ſpectacle bien nouveau frappa ſa vue; on tiroit la milice. De quel côté qu'il arrêtât ſes yeux, il vit des meres déſolées & fondantes en larmes, qui ſerroient dans leurs bras leurs enfans, comme s'ils étoient déja morts, & qui maudiſſoient la guerre. Il vit des Vieillards en cheveux blancs embraſſant leurs Neveux, en diſant je ne te reverrai plus. Jezennemours, qui avoit lu l'hiſtoire des Lacédémoniens, des Grecs & des Romains, s'étonnoit de voir tant de larmes couler, au moment où il s'agiſſoit

d'endoſſer l'habit de ſoldat; mais il ne s'étonna plus, lorſque la réflexion lui dit que ce ſentiment étoit naturel, parce que ces malheureux, arrachés à leurs chaumières, marchoient forcément pour cinq ſols, devant affronter la mort ſans gloire, & ſans en être plus eſtimés de leurs concitoyens; tous les honneurs étant réſervés à quelques Chefs, qui, aſſurément ne payoient pas plus de leurs perſonnes; la gazette devant célébrer leurs moindres cicatrices, mais paſſer ſous ſilence le plus héroïque trépas d'un pauvre fantaſſin.

Un Recruteur s'approchant de Jezennemours, & le toiſant des yeux, lui repréſenta quel étoit l'honneur de ſervir le Roi, & lui fit les plus belles offres. —Libre de choiſir le genre de ſervice, reprit Jezennemours, vous me permettrez d'en eſſayer pluſieurs avant celui que vous me propoſez. Je pourrai être utile ſans l'être autant que

vous ; mais la patrie ne demande que ce qu'elle peut obtenir volontairement.

Le ſoir, comme il ſe repoſoit dans une auberge des fatigues de ſa marche, un bon humain vint lui dire à l'oreille qu'une conſpiration étoit formée contre ſa liberté, & que l'on concertoit de l'enrôler de force, ou bien qu'on le dénonceroit comme un *fuyard*, & que, comme tel, on le conduiroit en priſon, juſqu'à ce qu'il acceptât de bonne grace la cocarde & le fuſil. Avez-vous, ajouta l'homme généreux, avez-vous un paſſeport ſigné ? Non, reprit Jezennemours, je ne crois pas en avoir beſoin ; je n'ai jamais ſongé à me munir d'un papier avant que de me mettre en route. Ce n'eſt point le paſſeport qui me fera marcher... Eh bien ! reprit l'autre, vous ſerez en faute ſans être coupable. Si l'on vient vous viſiter, vous ſubirez la priſon. Echappez-vous, croyez-moi ; car étant jeune, grand &

bien fait, on voudra à toute force vous faire ſigner la vente de votre liberté & de votre vie, afin de vous apprendre à tirer ſix coups dans une minute.

Jezennemours embraſſa l'honnête-homme qui lui donnoit ce ſage conſeil. Il s'échappa pendant la nuit, il ne fit qu'un ſaut de pluſieurs lieues, il courut par mille ſentiers qu'il ne connoiſſoit point, & ne laiſſa pas que de faire un chemin conſidérable, rêvant toujours à quel emploi il pourroit ſe livrer pour gagner un pain dont il étoit prêt à manquer.

## CHAPITRE XLXIX.

*La Suiſſe & le Vieillard.*

IL étoit ſur les frontières de la Franche-Comté, & refléchiſſant qu'en France il y avoit des Jéſuites, des Financiers, des Filles d'Opéra, des Enrôleurs, il paſſa en peu de tems ſur le territoire des Suiſſes : il s'aſſit au pied d'un chêne ſur le ſol même de la liberté, & reſpirant un air qui ſembloit dilater ſa poitrine, il ſe dit à lui-même qu'il n'avoit plus à craindre la ruſe ou la violence. Rompu de laſſitude, il s'abandonna inſenſiblement au ſommeil. Ce ſeroit-là, ſans doute, le moment de lui faire faire quelque beau rêve ; mais il n'en a jamais été fait mention par lui, ni par ceux qui l'ont connu, & tout Hiſtorien doit ſe piquer à cet égard d'une fidélité ſcrupuleuſe.

Notre Fugitif tenoit dans sa bourse le dernier écu qu'il possédoit; il n'avoit ni protecteur, ni ami, ni parens, & ne savoit quel métier exercer. Avant de s'endormir, il s'étoit décidé à travailler à la terre, comme étant l'exercice qui ne demandoit que des bras, & l'emploi le plus facile à trouver. Là, je serai du-moins loin d'un traître outrageant ma crédulité, disoit-il; & tandis que mes mains fertiliseront les champs, rien n'empêchera ma pensée de planer vers les Cieux, & de méditer sur ces grands spectacles que j'aurai incessamment sous les yeux. Je préfere cette vie laborieuse, agissante que l'on exerce à la face du Ciel, à cette vie oisive & triste que l'on consume dans un cabinet : je ne veux plus dépendre d'un homme, mais de mon travail.

Il s'étoit couché sur les racines de l'arbre dont l'ombre couvroit sa tête : il ne laissoit pas cependant de dormir

de meilleur cœur, que tel riche Financier criant de la goute, & rencontrant l'insomnie sur le plus pur édrédon.

Un Vieillard jouissant encore d'une heureuse santé, avoit sa maison à quelques pas de là. Selon sa coutume, il se promenoit chaque jour, & ne manquoit pas de visiter ses arbres dont il aimoit à contempler le feuillage toujours d'un verd plus doux à ses regards. Il passa aux pieds de Jezennemours; & s'étant arrêté à le considérer dans son sommeil, il fut frappé de trouver des traits aussi nobles, aussi intéressans sous de rustiques habits; il cherchoit à deviner qui ce pouvoit être, & sa jeunesse ne faisoit qu'augmenter l'intérêt de sa curiosité. Tel est l'heureux caractere d'un homme âgé & sensible. Tout ce qui est jeune lui rappelle ses enfans, il les voit dans tout ce qui a quelque rapport soit avec leur âge, soit avec leurs traits. Ce Vieillard portoit un cœur tel que Dieu

le donna aux hommes avant qu'ils ſe corrompiſſent ; il avoit toujours chéri cette volupté de l'ame qui naît de la bienfaiſance. Sa vie offroit un modèle d'héroïſme, de patience & de douceur; brave citoyen lorſqu'il fallut défendre la patrie, fidèle ami, pere tendre, homme toujours égal, il ne falloit que conſidérer les nobles traits de ſon viſage pour deviner la foule des grands ſentimens que receloit ſon ame. A ſon premier abord on s'écrioit involontairement, Quel air bon & vénérable ! Il s'éloigna un peu ayant remarqué que celui qu'il obſervoit alloit s'éveiller ; mais un ſentiment inconnu & qu'il ne put dompter, le retint à quelques pas, d'où ſans être vu, il pouvoit appercevoir à-travers le feuillage celui qu'il aimoit déja à contempler.

## CHAPITRE L.

*Soliloque.*

JEZENNEMOURS en ouvrant les yeux, ſe rappelle ſa ſituation; il pouſſe un profond ſoupir, regarde autour de lui & ſe leve avec précipitation; il fait quelques pas, & s'arrêtant, ſe met à admirer tout ce qui l'environne. Cette nature ſi fraîche, ſi brillante & ſi pure renouvella ſur ſon ame ſon impreſſion accoutumée. Tout un peuple d'oiſeaux uniſſoient leur ramage pour frapper les airs de leurs chants mélodieux. Le baume des fleurs étoit, comme un encens ſuave & léger, répandu dans l'athmoſphère, qui montoit vers le Ciel, comme un tribut de la terre. Les ſens captivés par la jouiſſance paiſible de ces beaux lieux, Jezennemours oublia pour un inſtant ſes peines, il

entra dans une méditation douce & mélancolique ; mais comme l'air de la campagne donne de l'appétit, surtout aux voyageurs, cette sensation non moins vive que toute autre, vint se joindre à toutes celles auxquelles il étoit en proye. Il porta la main sur sa bourse, il la trouva si mince qu'il ne pouvoit plus se promettre raisonnablement que de manger trois ou quatre fois. C'est alors que reportant la vue sur ces plaines cultivées & couvertes de riches moissons, il s'écria à demi-voix : Eh ! quel droit ai-je à tous ces biens ? qu'ai-je fait jusqu'ici pour mériter de partager les fruits du laborieux Cultivateur? Quoi, tandis qu'ils travaillent à la sueur de leurs corps pour fournir aux besoins de la société ; je perdois le tems à converser avec des Monval, je m'endormois honteusement dans les bras de Florimonde! Je n'ai été jusqu'ici qu'un fardeau inutile sur cette

terre qui sollicite les travaux de chaque homme & qui n'attend que sa main pour donner le signal de sa fécondité. Quoi, d'un côté les Maîtres des Empires assis sur le timon de leurs Royaumes, veillent avec une activité fatigante à assurer le repos, le bonheur & la gloire des nations qui ont placé cet immense dépôt entre leurs mains! La classe nombreuse des citoyens livrés à l'industrie s'exerce en tout sens pour procurer aux divers membres de l'état les meubles, les habits, les alimens dont ils ont besoin! & moi que fais-je? que repondrai-je au premier homme à qui je dois me présenter, lorsqu'il me demandera que sais-tu faire? ah! si je suis sincere, je repondrai, rien, car tout mon savoir n'est qu'une science puérile; & cependant je verrai à ses côtés ses petits enfans travailler adroitement à marier le jonc, & faire sortir de leurs mains des choses d'autant plus précieuses

qu'elles ſont d'un uſage journalier & néceſſaire. Oui, un enfant me fera rougir avec mes connoiſſances vaines, & l'on m'épargnera encore, ſi ſatisfait de me plaindre, le mépris ne me pourſuit comme uſurpateur de la ſubſtance publique.

Que ce premier pas cependant va te coûter, orgeuilleux que tu es!... demander du pain!... Eh! pourquoi ne le demanderois-je pas? c'eſt un échange que je ferai... y a-t-il de la honte à ſavoir vivre?... Mais ſi tu rencontres de ces cœurs durs, qui repouſſent les bras de l'infortuné, qui ſe chicannent avec lui ſur le plus modique ſalaire, ou qui appéſantiſſent tellement le joug ſur ſa tête, qu'elle ſuccombe ſous le fardeau, que feras-tu, que deviendras-tu, à qui auras-tu recours?... A qui!... à toi, Pere de tous les hommes & qui les vois tous d'un œil égal, toi vers qui j'éleve ma voix ſuppliante. Je me trouve iſolé

ſur

ſur la terre, ceux qui ſont tes enfans ſont mes freres, & ils vont peut-être me traiter en étranger! mais c'eſt à moi de vivre parmi ceux où ta Providence a voulu me placer. Qu'ils ſoient injuſtes & féroces, ils n'auront jamais ſur moi que l'empire que tu voudras leur donner. C'eſt donc à toi ſeul que j'appartiendrai ſous l'apparence d'un joug ſervile & humiliant. Je ne dependrai que de toi, parce que tu es le Grand & ſeul Maître, le Monarque abſolu de l'univers. Tandis qu'occupé d'un travail mercenaire, je louerai mes bras & vendrai les inſtans de ma vie, mon cœur libre de l'eſclavage n'écoutera que les ſentimens dont tu daigneras le pénétrer. Je ne t'adreſſe aucune prière; que pourrois-je te demander? tu ſais mieux que moi ce qu'il me faut; je crains de t'adreſſer des demandes indiſcrettes; je te crie ſeulement que je ſuis foible, & que j'ai beſoin de toi. Quand je vois

cette foule d'oiſeaux trouver leur nourriture & remplir enſuite l'air de leurs cris d'allégreſſe, je marche avec confiance dans le ſentier de la vie. Les plus grands maux viendroient m'accabler que je te louerois encore, ſûr de ne m'être point trompé. Celle en qui je croyois trouver tout le bonheur de ma vie a diſparu. Après ce coup affreux auquel je dois me ſoumettre, je recevrai avec réſignation tous ceux que ta main voudra m'infliger. Tu ſais, grand Dieu! tu ſais ce que tu dois faire de nous!

## CHAPITRE LI.

*Effets de la sympathie.*

C'EST ainsi que Jezennemours rempli de la plus forte confiance, & de la plus ferme résolution se mit en devoir de gagner sa vie. Il cherchoit la premiere maison où il pourroit exercer son courage. A-peine eut-il fait quelques pas, qu'il rencontra devant lui ce noble Vieillard qui s'avançoit lui tendant la main avec un air affable... —Jeune-homme, dit-il, si aucune affaire pressée ne précipite vos pas, s'il vous est permis de vous arrêter, ne refusez pas mes offres; ma maison est à trente pas d'ici, venez y faire un séjour assez long, pour que nous puissions nous connoître réciproquement. Je ne vous en dis pas davantage.... —Monsieur, reprit Jezennemours, je veux travailler. Ces mains

ſont faites pour les plus rudes travaux, & je n'accepte rien qu'au prix de mes ſervices. D'ailleurs votre généroſité m'eſt chere, auguſte Vieillard.... Je ne vous cache point, ajouta-t-il, (en ſerrant cette main qui lui étoit offerte) je ne vous cache point que je ſuis ſans pain, ſans amis, ſans argent. Si vous ne m'euſſiez prévenu, j'allois me propoſer à vous, & vous offrir tout ce que je peux faire pour gagner ma ſubſiſtance. Il ſemble que Dieu ait daigné vous conduire ici & vous parler en ma faveur. —Sans doute, reprit le Vieillard; Dieu eſt toujours l'Auteur de tout bien: je lui rends grace de cette rencontre; mais puiſque vous vous livrez à moi avec tant de confiance, je puis vous dire que depuis une heure, je ſuis le témoin de vos actions, & que j'ai entendu toutes vos paroles. —Eh-bien, dit Jezennemours, vous ſavez tout, me voilà tel que je ſuis; je ne ſais point

rougir du malheur. Ne perdons pas de tems, dit le Vieillard, mes pas ſont déja aſſez tardifs, & l'appétit de la jeuneſſe, je m'en ſouviens, demande à être promptement ſatisfait, nous en dirons davantage en déjeûnant enſemble.

Jezennemours arrive avec ſon hôte dans une maiſon un peu plus que bourgeoiſe ; pluſieurs corps-de-logis de forme gothique annonçoient qu'elle avoit été bâtie anciennement ; les édifices de ce tems portent un caractere de ſolidité qui prouve quelle étoit alors l'aiſance des particuliers. Elle étoit ſituée ſur le penchant d'une colline richement cultivée. Tout, dans ce lieu, reſpiroit la ſimplicité & cette bonhommie précieuſe dont nous avons fait ſi ſagement un ridicule. Les domeſtiques portoient quelques traits réfléchis du caractere de leur Maître. Notre Voyageur n'eut pas beſoin de ſe faire prier pour faire honneur à quelques

mets, qui disparurent sous l'appétit dont il étoit pressé. Le Maître du logis sembloit traiter un ancien ami qu'il n'avoit pas vu depuis longtems, & l'on eût dit qu'il rempliſſoit les droits sacrés de l'hospitalité, si respectés chez les Anciens, où ils sembloient une volupté plutôt qu'un devoir.

Je ne veux pas laisser ignorer plus longtems au lecteur le nom & l'état d'un homme aussi rare dans notre siecle. Il se nommoit M. de Chaterbaune : c'étoit un ancien Officier François retiré du service ; il avoit suivi le parti des armes, parce que c'est le seul parti qu'embrasse ordinairement la Noblesse Françoise. Dans ce métier cruel, il n'eut point à se reprocher d'avoir étouffé une seule fois le cri de la nature. Il soulagea tous les maux dont il fut témoin ; il arrêta tous les desordres qu'il fut en son pouvoir de réprimer ; il se fit craindre des ennemis, & en

même-tems il s'en fit aimer. Enfin il sçut concilier ce qu'il devoit à ses sermens & à l'humanité.

Tel fut M. de Chaterbaune ; son corps s'étoit endurci aux fatigues des combats, & son ame vigoureuse avoit acquis une trempe plus forte encore. Il avoit suivi le théâtre de la guerre dans tous les lieux où elle s'étoit établie ; couvert de blessures, & après avoir vu tous les Régimens se renouveller, pour ainsi dire, autour de lui, il étoit arrivé à l'âge de soixante-dix ans. Une petite Croix & une petite pension, furent la récompense de ses longs & pénibles travaux. La Croix lui fut donnée ; mais on ne lui paya point ses quartiers. Il sollicita longtems ; & las de solliciter, & d'aller de bureau en bureau, un placet à la main, exposer son infortune à des Commis, qui semblent dédaigner la plume qu'ils touchent, il prit le parti d'aller se met-

tre à la table d'une vieille ſœur qui lui reſtoit, riche héritiere de pluſieurs époux qu'elle avoit enterrés. Cette ſœur avare avoit été pendant toute ſa vie fort habile à faire proſpérer les biens qu'elle avoit reçus. Malgré l'amitié qu'elle diſoit porter à ſon frere, & qu'il étoit impoſſible de lui refuſer, elle vouloit ne lui rien donner qu'après ſa mort : c'étoit-là le moment qu'elle avoit marqué pour ſa généroſité, & elle vouloit qu'on lui en ſçût gré d'avance.

Sa mort ſurvint quelque-temps après l'arrivée de ſon frere. Comme elle ne laiſſa aucun enfant, il ſe trouva que le vieil Officier devint tout-à-coup fort riche. Il fit voir qu'il étoit digne du bien qu'il poſſédoit, par le bon uſage qu'il en fit. Ses revenus appartenoient aux indigens, & la juſtice diſtributive préſidoit elle-même aux différens lots, qui leur étoient partagés ſelon le degré de beſoin qui

qui les preſſoient. Le fond de ſes biens demeuroit intact ; il le conſervoit pour ſon fils, qui deviendra bientôt un Perſonnage dans cette importante & véridique Hiſtoire.

## CHAPITRE LII.

*Le travail des mains.*

JEZENNEMOURS, après avoir déjeûné, prit une bêche en main, & jura qu'il n'accepteroit pas d'autre emploi que celui qui conſiſteroit dans le travail des mains. Voilà des terres, diſoit-il, qui demandent à être défrichées, & ce n'eſt pas une plume qui leur convient. On voulut en vain le diſſuader ; il perſiſta fermement à vouloir être Jardinier-cultivateur, & ne voulut accepter la nourriture du logis qu'à cette condition, diſant qu'il rougiſſoit du tems qu'il avoit perdu à ne point

exercer le métier qui appaiſoit le plus les remords de ſa vie paſſée.

M. de Chaterbaune, qui avoit entendu ſes paroles dans un moment où il ne croyoit pas être vu, ordonna qu'on le laiſſât faire à ſa volonté; il reſpectoit ſa façon de penſer; il ne vouloit pas contredire ſa vertu. Jezennemours devint Jardinier en peu de tems, & chaque jour, au lever de l'aurore, ſelon le tems, il puiſoit de l'eau, il bêchoit, il plantoit, il greffoit, il remuoit tout le jardin, & paroiſſoit orgueilleux lorſqu'il apportoit quelques ſalades ou quelques légumes que ſes mains avoient fait croître & avoient arroſés.

Jezennemours, dans ſes entretiens avec M. Chaterbaune, lui raconta avec ſon ingénuité ordinaire l'hiſtoire de ſon ſéjour chez Monval; il ne lui déguiſa point ſon avanture avec Florimonde, & comme il avoit cru devoir s'échap-

per de cette infâme maiſon. Tout autre Militaire auroit pu lui rire au nez ; mais M. de Chaterbaune l'en eſtima davantage. Jezennemours avoit le bonheur de rencontrer dans ſon hôte une ame droite & franche, naturellement portée à une vertu exacte ſans être trop auſtere. Jezennemours ſympathiſoit avec ce digne homme, & les journées ne lui paroiſſoient plus que des momens ; il ne pouvoit croire à ſon bonheur : il craignoit de le voir paſſer comme un ſonge.

Ah ! diſoit-il en lui-même, ſans l'image de Suzanne, je crois que je ſerois parfaitement heureux ; mais elle fait mon ſupplice, & je ſerois encore plus infortuné ſans ce ſouvenir terrible & déchirant. Il n'oſoit prononcer ce nom trop haut, de peur de réveiller ſa paſſion aſſoupie ; il évitoit ſoigneuſement tout ce qui pouvoit le conduire à un récit qu'il ne vouloit ſe faire qu'à lui-

même. Tel eſt le caractere du véritable amour : il enferme dans le fond de ſon cœur l'image adorable qu'il voit ſans ceſſe ; il n'oſe trop raconter à autrui ſes ſentimens, parce qu'ils lui ſont chers, & qu'il craint qu'on ne l'entende pas comme il s'entend lui-même.

Il tâchoit de ſe diſtraire par le nombre des occupations qu'il rempliſſoit avec le plus grand zèle. Son hôte, pour entrer dans ſes vues, lui dictoit ſon travail ; car Jezennemours perſiſtoit à dire qu'il n'étoit pas homme à s'engraiſſer honteuſement ſur le ſol de cette maiſon, dans l'oiſiveté, & comme la volaille de la baſſe-cour.

Après avoir arrangé le jardin, il couroit dans les Fermes voiſines faire exécuter les ordres du Vieillard, qui quelquefois l'accompagnoit. Il régloit les comptes, faiſoit regner une balance egale ; & par une intelligence qui lui étoit propre, il excelloit dans l'art de

gouverner les travaux champêtres, & il auroit pu ajouter quelques articles à l'excellent Livre intitulé, *la Maiſon Ruſtique.*

## CHAPITRE LIII.

*La confidence de l'amitié.*

SON heureux caractere lui avoit fait, dès le premier abord, un intime ami dans la perſonne du fils de M. de Chaterbaune, jeune-homme doué de ſenſibilité, & riche en vertus, qui avoit marché ſur les traces de ſon pere dans les dernieres guerres d'Allemagne, & qui s'étoit également diſtingué par ſa bravoure & par l'égalité de ſon ame douce & bienfaiſante.

Il n'héſita point à rendre Jezennemours le confident de ſes plus ſecrettes penſées. Je deſirois un ami, lui diſoit-il; & tout me dit en vous voyant, que

vous êtes celui que je cherchois. Je ſuis uni depuis deux mois à une épouſe que j'adore; je devrois être le plus fortuné des hommes; mais un ſort malheureux eſt tombé ſur mon amour. J'ai eu en partage une femme digne des reſpects de l'univers; mais elle n'a pas pour moi cette tendreſſe extrême que je lui porte : elle ne m'a point trompé. Lorſque je lui ai offert & mes vœux & ma main, elle m'a répondu avec cette ſincérité dont elle fait profeſſion : Monſieur, je vous eſtime : vos vertus me ſont cheres; je n'ai point pour vous cet amour qui ordonne l'union de deux cœurs : un autre a ſçu me l'inſpirer; il eſt mort au moment où s'approchoit mon bonheur, & j'oſe dire le ſien; au moment où des nœuds éternels alloient conſommer une félicité qui nous étoit dûe. Je porte à ſon ombre l'amour que j'avois pour lui; j'aime mieux vivre avec ſon image, que de monter ſur le

Trône de l'univers ; je veux nourrir ma douleur, en me repréſentant ſans ceſſe l'époux que j'ai perdu.

Que de fois ces réponſes terribles ont ébranlé mon ame ! que de fois j'ai déteſté une vie qui m'étoit odieuſe ſans elle ! combien j'ai langui dans les larmes, dans les tourmens de l'amour, moi qui ne tendois qu'à poſſéder ſon cœur ! Elle alloit me précipiter au tombeau par ſes refus conſtans ; je périſſois ; je mourois déſeſpéré, lorſqu'elle céda ſa main aux inſtances réitérées de mon pere, à qui elle devoit & l'honneur & la vie. Mon pere embraſſa ſes genoux, & la conjura au nom de ſa vieilleſſe & de ſes cheveux blancs, de ne point faire le malheur de ſon fils ; il lui repréſenta qu'une ombre n'exigeoit pas cet excès de fidélité. Elle fut vaincue par les larmes de ce Vieillard qui ſe proſterna à ſes pieds ; elle le releva & conſentit à m'épouſer.

Elle n'affecta point des sentimens qui n'ont pu entrer dans son cœur : elle n'eut pour moi que de l'estime & de l'amitié, les seuls sentimens qu'elle m'avoit promis ; les seuls qu'elle ait encore sentis pour moi.... Ah ! combien de fois j'ai envié le sort de cette ombre, à qui elle envoyoit des soupirs étouffés dans les momens les plus impétueux de ma tendresse. Telle est la situation cruelle où je me trouve plongé. Je l'aime éperdûment, tandis qu'elle ne remplace l'amour que par le sentiment de ses devoirs : elle a toutes les vertus ; mais il lui manque à mes yeux la plus grande de toutes, l'amour ! Que dis-je ! cet amour est dans son cœur ; mais il brûle pour un autre, & ce n'est pas moi qui ai touché cette ame profonde & sensible !... Ah ! que je suis infortuné !... Je vois des yeux incessamment baignés de larmes ; elle s'efforce de sourire en ma présence, de

calmer mes chagrins, de me montrer un visage doux & serein ; mais les mouvemens de son cœur ne sauroient mentir : elle voit toujours en moi un Ami, un Epoux, si vous le voulez, & jamais un Amant. Je ne puis l'accuser d'ingratitude ; je ne puis lui reprocher son peu de reconnoissance. Je ne puis en vouloir qu'au sort ; c'est lui qui l'a attachée invinciblement à cette ombre qu'elle regrette. J'espere cependant que le tems étouffera des soupirs qui doivent s'exhaler. Tout espoir n'est pas éteint dans mon ame. J'aime trop pour n'être pas un jour aimé ; mais je la vois saisir toute occasion qui l'éloigne de mon lit ; autant elle aime à me voir pour me marquer d'une maniere touchante la plus sincere estime, autant elle me fuit dès que je lui parle de mon amour.

Une de nos parentes l'a invitée à venir se dissiper dans sa maison, située

à quinze lieues d'ici ; mais voici quatre mois entiers que je l'attends : elle ne revient point : elle se plaît à goûter les douceurs d'une absence qui me fatigue & me dévore. J'ai voulu mille fois voler vers ces lieux : un sentiment contraire m'a toujours retenu. Attendons, ai-je dit, attendons qu'elle revienne d'elle-même. Ne gênons point sa volonté. Irai-je augmenter mes tourmens en la voyant rougir à l'aspect d'un homme qu'elle semble vouloir fuir ! Laissons faire au tems ce que lui seul peut amener.... je l'attends toujours..... je me consume d'ennui & d'impatience.... elle ne revient pas ! . . . En achevant ces mots, ce jeune homme s'appuyoit en soupirant, sur l'épaule du confident de ses peines. Jezennemours qui, depuis qu'il étoit dans cette maison, se faisoit les plus violens efforts pour cacher le sentiment d'un amour qui faisoit secrettement son desespoir,

étoit devenu ſombre, rêveur; il écoutoit ſans pouvoir interroger ni répondre. Tout ſon corps trembloit. Cet épanchement le pénétroit tout entier de diverſes ſenſations à la fois douces & douloureuſes. Il ne pouvoit plus ſoutenir une ſituation auſſi extrême; il vouloit auſſi, de ſon côté, ſoulager le poids qui l'étouffoit; il ſerroit déja fortement les mains de ſon nouvel ami; & le regardant, quelques pleurs rares rouloient dans ſes yeux, lorſque M. de Chaterbaune entra tout-à-coup..... De la joie, de la joie, mes chers enfans! Quand ma fille eſt abſente, je permets qu'on ſoit un peu ſombre; mais elle arrive; je viens vous l'annoncer, & il ne doit plus y avoir ici que de la gaîté.

## CHAPITRE LIV.

*Quel titre lui donner?*

LE tableau que le discours du Vieillard occasionna, mériteroit d'autres pinceaux que les miens. Il est plus fait pour la toile, que pour être tracé sur le papier. L'époux oubliant ses chagrins, vole au-devant de sa chere épouse pour l'embrasser. Jezennemours s'avance un peu derriere lui; mais que devient-il lorsqu'il voit, lorsqu'il reconnoît sa Suzanne! Jetter un cri, étendre les mains, se précipiter dans ses bras, s'abandonner, en pleurant sur son sein, aux termes les plus passionnés de la joie, tous ces mouvemens furent si rapides, que les témoins eux-mêmes ne virent rien, & qu'ils demeurerent étonnés & immobiles! Qui peut rendre la situation du respectable M. de Chater-

baune ! celle de ſon fils, qui tient encore ſes bras ouverts & n'oſe arrêter les yeux ſur ceux de ſon pere, comme pour y lire ce qu'il ne peut encore y démêler ! Mais cette premiere chaleur s'étant diſſipée, Suzanne remarquant le trouble de ſon époux, recula tout-à-coup d'entre les bras de Jezennemours ; & les regardant l'un & l'autre : Ciel ! s'écria-t-elle, lequel des deux eſt mon époux ? Et vous, mon pere, quand vous avez ſollicité ma foibleſſe en faveur de votre fils, que vous avez exigé ma main pour payer vos bienfaits ; quand je vous fis en pleurs le récit de mes malheurs ; quand je cédai à vos prieres pour ne point vous précipiter dans la tombe, ne m'avez-vous certifié le trépas du ſeul homme que j'aime, que pour me le montrer vivant lorſqu'il n'eſt plus tems ! ... Ah ! il n'a plus qu'à mourir avec moi ! ... Pourquoi votre funeſte vertu a-t-elle parlé

à un cœur qu'a égaré la reconnoiſſance, & que ne ſuis-je dans le tombeau où vous m'avez aſſuré qu'étoit deſcendu celui dont l'image m'a coûté tant de combats & de remords !... C'en eſt fait !.... Elle ſe cacha le viſage, & s'élança pâle & déſeſpérée, ſans qu'aucun d'eux eût la force de la retenir.

Quoi ! dit enfin ſon époux à Jezenmours, après qu'il eût repris ſes ſens, quoi ! ſeriez-vous le mortel fortuné qu'elle aime & qui a obtenu le premier ſoupir de ſon cœur ! Êtes-vous le Rival que j'enviois, tout mort que je vous croyois ?... Ah ! c'eſt vous, c'eſt vous; je n'en puis douter. En faut-il davantage ? vous avez tous les droits pour me deſeſpérer.

Non, reprit Jezennemours, d'une voix baſſe & les yeux baiſſés : non; je ne ſuis pas fait pour porter le deſeſpoir dans votre cœur. C'eſt le mien qui eſt percé de tous ſes traits..... Allez, je

ſaurai ſouffrir tous les tourmens qui me ſont deſtinés ; il leur appartient ſans doute de terminer ma vie. J'étois préparé contre la mort ; je ne le ſuis point contre ce nouveau coup du deſtin. Qui dois-je accuſer du revers qui m'accable ? Quelle eſt cette puiſſance terrible, inconnue, qui ſe joue de nos vœux, de nos deſirs, de notre bonheur ! .... N'avois-je donc pas aſſez ſouffert en perdant une fois Suzanne, ſans la voir encore pour la perdre une ſeconde fois ! Je la croyois au tombeau ; elle vit, & c'eſt pour un autre que pour moi ! Mon cœur a beau entendre le ſien qui m'appelle ; je ſens trop qu'elle n'exiſte plus pour moi ! Eh bien, qu'elle vive, qu'elle ſoit heureuſe, s'il lui eſt poſſible : je bénis encore le Ciel de la voir échappée du tombeau ; qu'elle ſoit à un autre, & qu'elle puiſſe m'oublier, ſi mon ſouvenir trouble un inſtant ſa félicité !... Et vous, Vieillard, auſſi bon

que généreux, ne craignez rien de l'excès de ma flâme ; je ne vous laiſſerai pas repentir de m'avoir donné un aſyle ; je n'irai point contre les Loix de la Société, & contre les ordres terribles de l'irrévocable deſtinée ; j'étoufferai mon cœur, s'il le faut !... Vous donc, qui portez le titre ſacré d'époux, titre qui m'étoit dû, mais que le Ciel m'a ôté ; vous, qui m'avez appelé votre ami : allez, je ſaurai l'être encore !... commandez à votre ame ; j'ordonnerai à la mienne.... Prêtez-vous à mes deſſeins..... quelques jours encore, & nous ſerons peut-être tous trois moins infortunés !

CHAP. LV.

## CHAPITRE LV.

*Où l'on apprendra ce qu'on ne ſavoit pas.*

SUSANNE s'étoit ſauvée avec précipitation dans la chambre prochaine. Elle n'avoit pu ſoutenir l'aſpect de Jezennemours, qu'elle s'accuſoit, hélas! d'avoir cruellement trahi. Sa préſence ſeule lui avoit tenu lieu des plus terribles reproches. Eh! l'on ſe pardonne tout; mais l'on ne ſe pardonne point d'avoir fait ſon malheur. Elle avoit agi contre elle-même, contre lui; elle avoit offenſé l'amour, & ſon propre cœur l'accuſoit bien plus que n'auroit pu faire Jezennemours lui-même. Tous deux également frappés, également ſurpris, étoient loin de s'informer quelle chaîne d'aventures les avoit ramenés l'un devant l'autre, & ce n'eſt qu'après pluſieurs ſcènes muettes qu'ils en vinrent à cet éclairciſſement.

M. de Chaterbaune commandoit une avant-garde dans ce petit bois où Jezennemours avoit rencontré ces funeſtes brigands. En ſe retirant, ils entraînoient leur proie avec quelque butin fait précédemment; ils ne comptoient pas Suzanne pour la moindre de leur capture. Ces tigres féroces étoient réſolus de la tirer dès le ſoir même au ſort. Tout-à-coup ils ſe virent entourés par un parti plus nombreux que le leur; après une aſſez vive réſiſtance, ils furent tous mis en pieces. Suzanne fut trouvée ſur le champ de bataille, évanouie & mourante, à côté d'un Houzard maſſacré. On s'évanouiroit à moins, je penſe; & ſi le Lecteur eſt las de rencontrer dans tous les Romans tant d'évanouiſſemens, où chaque Perſonnage ſemble ſe donner le mot pour défaillir à ſon tour, je ne puis, dans ce moment, paſſer ſous ſilence un fait vrai, pour le plus grand plaiſir des Lecteurs.

Il n'a qu'à ſe ſuppoſer dans une auſſi terrible circonſtance, & décider enſuite ſi cela pouvoit être autrement.

On la croyoit morte, & ſi ſa taille avantageuſe & la beauté de ſes traits n'euſſent excité le plus vif deſir de la voir r'ouvrir les yeux à la lumiere, on l'eut ſans doute abandonnée avec les autres cadavres dont la terre étoit jonchée : tant les graces de la figure ne ſont jamais inutiles, & vous ſervent dans toutes les occaſions !

Sortie d'un péril auſſi grand, la malheureuſe Suzanne ſeroit retombée dans un autre non moins grave ; mais ſes Libérateurs étoient des François, & leur Capitaine avoit autant d'humanité que de courage ; autrement il eut mieux valu pour elle reſter étendue ſur la place.

Elle ſe vit traitée avec tous les égards dûs à ſon ſexe, avant même qu'elle apprît comment elle étoit paſſée en

d'autres mains. Sa deſtinée étoit ſi biſarre, qu'elle lui ôtoit juſqu'à la liberté d'y refléchir. Elle ouvroit des yeux étonnés, & ſembloit ſurpriſe de ſe voir encore au monde. Ce bon Officier lui parla avec la tendreſſe d'un pere, la raſſura, la conſola, fit entrer par degrés le calme dans ſon cœur. Lorſqu'elle eut appris le danger auquel elle venoit d'échapper, ſon ame ſe dilata ; elle rendit graces au Seigneur de lui avoir conſervé plus que la vie ; mais bientôt la réflexion ſur ſon ſort porta un jour affreux & redoutable ſur l'étendue de ſon infortune. Elle redemanda Jezennemours ; elle l'appella ; elle ſe livra aux tranſports les plus vifs du deſeſpoir & de la douleur. Où eſt-il, diſoit-elle, où eſt-il ? Vous n'avez rien fait en me ſauvant la vie ! il faut me rendre mon Amant ; il étoit avec moi : ſauvez-le ! J'aime mieux le trépas, que de jouir de la lumiere, s'il doit en être privé ! On

s'empreſſoit autour d'elle ; on recevoit tous les indices ; mais loin de pouvoir dire de quel côté il falloit tourner ſes pas, l'infortunée ignoroit elle-même où elle étoit, & d'où elle venoit.

## CHAPITRE LVI.

*La Belle, à la ſuite d'un Régiment.*

LA généroſité de ſes Libérateurs ne put s'épuiſer qu'en ſouhaits inutiles ; le cours de la guerre ne ſe dérange point à la voix d'une tendre Amante. Bientôt il fallut ſuivre une route toute oppoſée à ſes deſirs. Le fils de M. de Chaterbaune apportoit à ſon pere l'ordre de ſe retirer ; l'armée battue ſe replioit. C'étoit une de ces retraites où l'on ne recule que de cent lieues. Suzanne fut obligée de ſuivre le Chef de ſes Libérateurs : tantôt elle étoit forcée de monter à cheval, tantôt elle étoit

couchée sur une litiere. De vieux Militaires n'étoient pas contens de retourner en arriere ; ils regrettoient tant de travaux, tant de succès rendus inutiles par la faute d'un moment ! Ils ne pouvoient se lasser de gémir en voyant de si vastes expéditions totalement perdues, & la bravoure rendue inutile.

Son fils, au premier abord, fut tout étonné de voir une femme en larmes suivre son pere à travers le tumulte & le bruit d'un camp. Il n'osoit demander qui elle étoit ; mais il fut frappé vivement ; il ne l'avoit encore regardée qu'une fois, & il en étoit éperdûment amoureux ; il crut quelque-tems ne suivre que l'exemple d'humanité que son pere lui donnoit, & il agissoit déja en amant passionné.

Suzanne au milieu des bagages d'une armée en déroute, ne laissa pas que d'être un objet d'attention ; on veilla sur elle avec des soins respectueux :

elle intéreſſoit tous ceux qui l'environnoient, par ſa douceur; & je ne ſais quelle mélancolie noble attiroit l'hommage du Soldat; mais le fils de M. de Chaterbaune, plus empreſſé que les autres Officiers, ſembloit écarter ceux qui auroient voulu entrer dans la confidence de ſes peines.

Elle avoit raconté ſuccinctement ſes avantures, & comme le ton de la vérité, ce ton que l'on n'imite pas, y reſpiroit avec cette naïveté qui ſaiſit, M. de Chaterbaune s'étoit décidé à lui ſervir de pere, & à la conduire d'abord en France, enſuite en Suiſſe chez ſa parente, dès que l'occaſion ſeroit favorable.

## CHAPITRE LVII.

*Il eſt court, & ce n'eſt pas ſans raiſon.*

MONSIEUR de Chaterbaune avoit beaucoup d'ennemis, non pas de ceux à qui il livroit des combats journaliers avec tant de courage & de ſuccès, mais de ces envieux qui ne ſont pas rares à trouver parmi les gens de guerre, & dans un métier où la multitude des emplois, le nombre des lauriers ſembleroient ne devoir laiſſer aucune priſe à cette baſſe paſſion. Il eſt vrai qu'on l'avoit entendu ſouvent dire librement ſon avis ſur de certaines manœuvres qui l'avoient révolté. Comme ces manœuvres attaquoient directement la sûreté de la Patrie, en bon Citoyen, il n'avoit pas ſçu ſe taire, parce que l'intérêt étoit trop grand, & que des fautes de cette eſpece ouvroient

vroient le cœur du Royaume au fer de l'Etranger. Il avoit ce dédain auſtere que l'on conçoit pour des hommes qui, pouvant éviter la perte d'une bataille, ne le font pas, parce qu'ils ſont Courtiſans avant que d'être Citoyens. Il s'étoit expliqué là-deſſus avec la franchiſe & la liberté que lui donnoient ſa profeſſion, ſon âge & l'expérience. Ses envieux ne furent pas plutôt inſtruits de ſes propos, qu'ils dreſſerent l'attaque qui devoit le perdre. M. de Chaterbaune, ami de la vérité & de l'honneur, ne ſçut point nier ce qu'il avoit avancé; il fut aſſez heureux d'en être quitte pour être réformé. Son fils, outré de cette injuſtice, offrit ſa démiſſion, & ſuivit ſon pere ſur le ſol où il alloit chercher la tranquillité & le repos. Ne pouvant plus verſer ſon ſang, il ne ceſſa point de gémir ſur les malheurs de la Patrie qu'il aimoit tendrement.

Un Optimiſte qui réfléchit ſur tout, voudra trouver dans le fil de chaque événement la marche d'une deſtinée inévitable. Il ne manquera pas d'avancer qu'il étoit abſolu & néceſſaire que ces deux Suiſſes allaſſent combattre, pour des intérêts inconnus, dans un Pays étranger; il fondera ſon argument invincible ſur la délivrance de Suzanne, qui ne pouvoit s'opérer que par leurs mains généreuſes; délivrance à laquelle étoit attachée la rencontre de Jezennemours; & procédant ainſi, il prouvera, ou croira prouver, que ce que nous nommons accident, ne ſont que les liens qui entraînent les plus heureux événemens de la vie humaine; que ce mêlange inconnu de biens & de maux eſt compoſé d'un tiſſu indeſtructible; & que dans ce ſyſtême, le plaiſir & la douleur ſe touchent, quoique ſéparés; mais moi qui ne veux que raconter, je laiſſerai qui voudra deſcendre dans cet

abîme, où ma pauvre tête tourne & se perd. Elle n'est point faite pour sonder de telles profondeurs, & je me bornerai à narrer la suite de ces aventures.

Suzanne conduite dans la maison d'un homme aussi bienfaisant, & qui lui servoit aussi généreusement de pere, sans lui faire sentir le poids du bienfait, ne pouvoit regarder d'un œil défavorable le fils de celui à qui elle devoit tout, la vie & l'honneur. Je suis presque sûr même que le Lecteur, à moins qu'il ne soit de race antique, & d'une vertu outrée dans ses principes, lui auroit pour ainsi dire pardonné, si j'eusse annoncé qu'elle avoit conçu, pour le fils de son bienfaiteur, cette espece de reconnoissance qui n'est point l'amour, mais qui dispose à l'amour. Jeune, aimable, obligeant, attentif à toute heure, ne laissant rien desirer, sachant tout prévenir, respectueux

& passionné, il falloit être Suzanne pour le refuser en qualité d'époux. Comment donc le devint-il dans la suite ? comment sut-il vaincre la ferme résolution qu'elle avoit prise de demeurer fidelle à l'ombre de Jezennemours ? car elle le regardoit comme n'étant plus ; elle le pleuroit dans le silence des nuits & parmi la joie des plus agréables fêtes. On le saura avec un peu de patience ; on verra que la triste Suzanne, en lui cédant sa main, n'obéit qu'à la reconnoissance dont la voix est si puissante sur les cœurs bien nés ; on verra que ses refus n'étoient pas des grimaces affectées, & combien elle versa des larmes ameres avant de céder involontairement aux prieres ardentes d'une famille vertueuse & réunie.

Désespérée aujourd'hui d'avoir pu engager sa foi à tout autre qu'à Jezennemours, elle avouoit ouvertement sa faute qu'elle appelloit un crime. Que

dis-je, elle osoit s'en accuser devant son époux; elle oublioit les sermens sacrés de l'hymen, pour ne se souvenir que de ceux de l'amour. C'est dans ces momens de trouble, de douleur & d'effroi, où parloit éloquemment toute la tendresse d'une Amante désolée, que Jezennemours eut besoin de se faire une nouvelle ame, pour combattre à la fois & son cœur & Suzanne. Il étouffoit ses soupirs, il commandoit à ses regards, il remportoit sur lui-même une victoire cruelle, il fuyoit dans la solitude; là, il se disoit ce que la raison raconte en vain à la douleur; là, sa blessure devenoit plus profonde & s'irritoit par les soins mêmes qu'il prenoit pour la fermer.

## CHAPITRE LVII.

*Le Consolateur.*

UN jour ce brave Vieillard le surprit accablé dans un morne silence, & la tête douloureusement appuyée sur un vieux chêne. —Mon enfant, lui dit-il, en le retirant de cette attitude, & s'appuyant sur son épaule, mon enfant, tes peines sont les miennes; je croyois, au défaut du bonheur, pouvoir du moins t'apporter le repos; mais puisqu'une main invisible s'attache à le repousser loin de toi, puisqu'il ne t'est donné que de combattre au milieu des passions si rarement soumises à nos efforts, que faire mon triste Ami, que faire, sinon de triompher? La victoire n'est plus incertaine, dès qu'on s'est fait une habitude constante d'armer toutes les forces dont on est capable. Je ne le vois

que trop, l'homme n'eſt placé ſur la terre que pour y ſoutenir une lutte éternelle, opiniâtre; on a ſans ceſſe à repouſſer un ennemi inviſible, qui prend toutes les formes poſſibles pour nous dompter. Heureux celui, qui, dans le fond de ſon cœur, peut s'avouer à lui-même la ſatisfaction du triomphe! Plus l'effort a été grand, plus il s'eſt ſenti élevé au-deſſus de lui-même, & plus il a aggrandi ſon être à ſes propres yeux! Je ſais trop combien ce courage ſtoïque eſt pénible, & ſur-tout dans l'âge où le cœur eſt conſumé du beſoin d'être aimé. Mon Ami! j'ai ſouffert, ainſi que toi, les tourmens d'un amour malheureux. Que dis-je? j'ai été cent fois plus à plaindre! j'avois une épouſe que j'adorois, elle fut parjure à ma tendreſſe; elle m'embraſſoit, & c'étoit pour me trahir! Ses perfides careſſes voiloient la duplicité de ſon cœur; il ſembloit être à moi, il étoit

à un autre ; entraînée par un séducteur, elle n'a point rougi de fuir un homme qui, plongé dans une sécurité douce, l'aimoit sincérement, & vouloit l'aimer toujours. Pour mieux enfoncer le glaive dans mon sein, elle emmena avec elle une jeune enfant, premier fruit de mon amour, & que je me proposois d'élever moi-même. Quelles délices ne me promettois-je pas dans cette éducation dont j'avois formé le plan avec la joie la plus intérieure & la plus vive que j'aie éprouvé de ma vie ! Elle étoit déja dans cet âge, où l'esprit d'une fille, ordinairement prématurée, distingue autour d'elle les objets, & rend sa naïveté plus touchante. C'est dans cet âge aimable qu'elle me fut ravie. O Dieu ! quel coup j'ai reçu ; c'est une mere, & elle n'a pas songé au cœur d'un pere ! elle devoit cependant le connoître ! heureux encore de ce qu'elle m'a laissé du

moins ce fils qui a été mon unique consolation, ce fils qui se trouve votre Rival & qui est votre Ami! Je ne lui ai jamais parlé de sa mere que pour la représenter au tombeau; & fuyant tout entretien à ce sujet, j'ai toujours renfermé avec soin ma honte, mes regrets & mes soupirs... Mais, venez, ajouta-t-il, je veux vous montrer ce que que j'ai dérobé à tout l'univers; c'est dans un cœur infortuné comme le vôtre, que je veux répandre mes gémissemens; ils seront du moins entendus, & nous goûterons peut-être quelque volupté à pleurer ensemble.

Après ces mots, il prit Jezennemours par la main; & regagnant la maison, il le conduisit vers une petite porte cachée derriere la tapisserie de sa chambre-à-coucher. Entrez ici, dit-il: vous voyez le cabinet & le seul lieu où je puis pleurer en liberté. Regardez ce portrait; il semble qu'il me parle en-

core ; ce ſont-là ces yeux qui ne devoient s'attacher que ſur moi ; c'eſt-là cette bouche qui m'avoit juré l'amour... Cette image parfaitement reſſemblante me frappe chaque fois que je la contemple ; c'eſt elle, c'eſt elle... & loin de lui reprocher ſon infidélité, je l'appelle chaque jour, j'étends mes bras vers elle, je lui redemande une fille ; & baiſſant bientôt mes regards, je frémis pour toutes deux... Grand Dieu ! s'écria le bon Vieillard, aurois-tu permis que loin de moi elle expiât ſa faute par le malheur ? Aurois-tu permis que ma fille tombât dans les horreurs de la miſere, ou ce qui eſt plus cruel encore, dans les bras de l'infâmie... Ah ! la mort m'a épargné mal-à-propos, tandis que je bravois ſes coups avec indifférence.

Jezennemours, qui déja ne l'écoutoit plus, ſe trouvoit dans une ſituation extrême. Que vois-je ? s'écria-t-il involontairement ; en croirai-je mes yeux ?..

c'eſt Florimonde; c'eſt elle-même!...Ah! Monſieur, que ces traits ont ébranlé mon ame! voilà la plus frappante image de celle qui... Il avoit prononcé ces mots dans un premier tranſport, ſans ſonger de quel terrible coup il frappoit ce pere ſenſible : il demeura quelque tems ſaiſi & ſans pouvoir parler ; mais raſſemblant ſes idées, & fixant tout-à-coup Jezennemours, il lut dans ſes yeux ce qu'il vouloit ſavoir ; il l'interrogea ſans qu'il fût poſſible à l'autre de ſe défendre, & ſur l'âge de Florimonde, & ſur certains détails : & ayant reçu des éclairciſſemens qui ſembloient jeter quelque lueur dans la nuit épaiſſe dont il étoit environné, le Vieillard continua avec une émotion mêlée de crainte, de volupté & de douleur... Mon cher ami! le Ciel a peut-être encore des vues ſur moi ; il a guidé ici tes pas pour diminuer le poids de mes miſeres. Ton ame eſt bienfaiſante, elle aura pitié de

la lenteur de mon âge, qui m'ôte l'heureux pouvoir de me transporter où je voudrois; j'attends de toi le plus grand des services, il ne faut pour me le rendre que te prêter à un desir curieux; il est peut-être mal fondé, mais il me domine à un point que je ne puis exprimer. Je vais feindre aujourd'hui de vouloir me rendre demain avec toi dans une de mes fermes, & au lieu d'y aller, tu me conduiras chez Florimonde; il faut que je voie cette fille, il faut que je la voie. Il seroit inutile de vouloir m'en détourner; un pressentiment confus.... tout ce que tu pourrois faire, ne m'empêcheroit point d'aller la reconnoître, seul ou avec toi. Je pars; que j'embrasse une ombre, une illusion, elle m'est trop chere pour résister même à son fantôme. Si je mourois avant que de l'avoir vue, je ne mourrois pas content. Que ma paupiere se ferme l'instant après que je l'aurai embrassée: de-

trompé ou non, j'aurai ſatisfait le ſeul deſir qui m'agite encore. Hâtons-nous, hâtons-nous, les heures s'échappent ; une minute de retard me coûteroit peut-être trop cher !

Jezennemours ne pouvoit imaginer comment un Vieillard de cet âge ſe reſolvoit ſi promptement à un pareil voyage & ſur des indices auſſi foibles. Il allégua la fatigue, l'éloignement ; mais il ſentit qu'il ne pouvoit réſiſter plus longtems à la volonté de ſon bienfaiteur ; il ne ſuivoit plus que l'idée, qui étoit venue le flatter. Jezennemours fut tenté un moment d'employer les prieres du fils pour arrêter le pere ; mais ſongeant que ce ſeroit trahir la confiance d'un homme qui lui avoit demandé le ſecret, il s'arrêta.

## CHAPITRE LIX.

*Départ. Nouvelle courſe.*

SUZANNE n'oſoit demander à M. de Chaterbaune la cauſe de l'agitation répandue ſur ſon viſage, & le but de ce départ précipité qui lui ſembloit avoir quelque choſe d'extraordinaire. Ce vénérable Vieillard, domptant les mouvemens de ſon cœur, ſut, pour la premiere fois de ſa vie, leur en impoſer, parce qu'il le falloit. Ils s'embraſſerent tous en pleurant prêts à ſe quitter ſans pouvoir prononcer un ſeul mot. Le deſir d'arriver leur fit ſupporter des fatigues dont ſe plaignent de robuſtes jeunes-gens; ils avoient feint un voyage de trois ſemaines pour arranger, diſoient-ils, pluſieurs affaires difficultueuſes, & porter remede à certains objets qui tomboient en ruine. Suzanne & ſon

époux s'apperçurent aiſément qu'on leur cachoit quelque choſe ; mais reſpectant les ſecrets d'un pere, ils n'oſerent aller plus loin.

M. de Chaterbaune ne ſongeoit plus à ſon âge, & les voitures les plus promptes étoient toujours préférées, malgré leur incommodité. Pendant la route, il ne parloit que de cette reſſemblance ; il remercioit Jezennemours de cette lueur d'eſpérance, de cette lueur fortunée qu'il lui avoit offerte ; il embraſſoit avec tranſport le fantôme conſolateur qui charmoit ſon imagination ; il regrettoit juſqu'aux momens de repos qu'exigeoient la laſſitude & la nuit.

Au bout de pluſieurs jours de voyage, Jezennemours apperçut enfin dans le lointain cette maiſon de campagne qui lui étoit ſi bien connue ; il la montra en ſoupirant à M. de Chaterbaune : Voilà des lieux, dit-il, où je ne ſerois jamais retourné ſans vous, & ce n'eſt que

dans ce moment qu'il m'eſt permis de vous dire enfin combien j'ai obéi à regret ; mais vous l'avez voulu, ſoyez ſatisfait, nous y ſommes. Pas encore, répondit l'impatient Vieillard, j'ai bravé la mort avec intrépidité ; mais je crains qu'elle ne vienne à me ſurprendre dans ce moment. O, mon cher Jezennemours! il me ſemble en ſentir les approches, & le trépas me devient affreux, ſi je ne revois avant l'objet que j'aime. Grand Dieu! tu ſais pourquoi je demande à vivre, frappe ſur moi tous les autres coups, mais épargne-moi celui-là.

Un tremblement ſubit & extraordinaire agitoit tout ſon corps. Jezennemours trembloit auſſi, lorſqu'arrivés à la porte de la maiſon, on leur dit que Monval avoit ramené Florimonde à Paris depuis un mois, & que cette maiſon avoit paſſé en d'autres mains. Sans ſouffrir aucun délai, aucun repos, il fallut continuer la route. Jezennemours

mours souffroit à chaque lieue, il souffroit pour ce bon Vieillard, qui domptoit l'âge & sa foiblesse, & croyoit ne pouvoir jamais arriver assez-tôt.

A quels secrets mouvemens étoit-il lui-même en proye de son côté, il alloit se retrouver dans une maison où son front devoit rougir; il alloit reporter la vue sur ces hommes corrupteurs & corrompus, pour lesquels il se sentoit une si forte antipathie. De quel œil les aborder; comment se contenir en leur présence; quel maintien devoit-il conserver, en donnant le bras à M. de Chaterbaune?

## CHAPITRE LX.

*Tableau touchant.*

LORSQU'ILS furent arrivés, les valets attroupés à la porte fourioient l'un à l'autre en se disant : *Oui, c'est lui; c'est ce beau Sage, qui a délogé un beau matin sans tambour ni trompette.* Jezennemours s'informa de Florimonde ; & comme on lui dit qu'elle occupoit un appartement chez Monval, il s'y fit conduire sur le champ. On annonça un vieil Officier conduit par un jeune-homme ; ils furent introduits.

Avant de peindre la scène suivante, je dirai que Florimonde tout en rougissant d'une vie licencieuse pour laquelle elle n'étoit pas née, n'avoit pas eu la force de s'en détacher. Personne ne se présentoit plus pour l'aider à sortir de cet abîme, où le prestige du plaisir étourdit & cache les moyens d'en sortir.

Jezennemours étoit le seul homme qui lui eût parlé avec des sentimens, & Jezennemours étoit disparu. Seule elle s'étoit retrouvée aussi foible qu'auparavant; la séduction d'une vie aisée la retenoit dans les piéges tissus pour elle au sortir de l'enfance; elle soupiroit, elle pleuroit en secret, elle regrettoit Jezennemours; elle se trouvoit vile devant lui, elle s'accusoit elle-même; mais sans pouvoir maîtriser l'ascendant de ce luxe qui l'environnoit. Ceux qui ont connu le charme impérieux qui l'accompagne, seront plus disposés à la plaindre, qu'à la mépriser: la vertu qui a toujours vécu dans l'ombre & dans la médiocrité pourra déployer un juste courroux; il sera légitime, mais il se sentira de l'ignorance où se trouve quelquefois la vertu; il est si difficile de renoncer à l'habitude des besoins satisfaits, lorsqu'on a bu dans la coupe des voluptés!

Florimonde venoit de se lever. Quelle scène plus frappante! Jezennemours, qui paroît tout-à-coup devant elle ! elle recule de surprise ; mais ce n'étoit point lui qui étoit le personnage le plus intéressant ; ce vénérable Vieillard qui reste debout, immobile devant elle, qui la fixe, qui tient les bras ouverts, qui garde un silence foiblement interrompu par les sanglots qui s'accumulent dans sa bouche, elle est toute à ce Vieillard, elle cherche à reconnoître dans ses traits quelques traits connus ; elle s'inquiette, se trouble, n'ose envisager ce front qu'environnent des cheveux blancs ; elle pâlit des mouvemens de son visage, lorsque tout-à-coup elle entend des accens si familiers & si chers à l'oreille de son enfance, prononcés lamentablement, Cécile ? Cécile ! méconnois-tu ton pere ? Elle ne fit qu'un cri en se précipitant aux genoux tremblans du Vieillard qu'elle vient de re-

connoître. A-peine a-t-il la force de porter ſes mains ſur les épaules de ſa fille ; ſes jambes fléchiſſent, on lui pouſſe un ſiége, il s'y laiſſe tomber ; mais c'étoit hélas ! pour ne s'en relever jamais ; oui il expiroit les yeux tournés ſur ſa fille ; il ne put que lui ſerrer foiblement la main. Jezennemours appelle des ſecours, tandis que Florimonde hors d'elle-même crioit à ſon pere, Pardonnez, pardonnez-moi ; tandis que frappée elle-même des tourmens de la mort en voyant mourir ce Vieillard, elle faiſoit ſuccéder les cris les plus aigus du deſeſpoir au ſilence plus effrayant du remords & de la douleur ; douleur inutile, impuiſſant ſecours, le Vieillard accablé ſentoit les foibles reſſorts de ſa vie ſe rompre ſous l'excès du ſentiment qui avoit ſaiſi ſon ame ; il n'avoit plus qu'un ſouffle à exhaler, & ce ſouffle murmuroit d'une voix paternelle, Cécile, ma chere Cécile !

Monval averti de l'arrivée imprévue de Jezennemours, entra tout-à-coup avec son visage accoutumé. Quel spectacle! ce Vieillard aux cheveux blanchis agonisant dans un fauteuil, attachant son dernier regard sur Florimonde, qui prosternée à ses pieds paroissoit mourir aussi. Monval entend celle qu'il s'est plu à plonger dans la séduction la plus dangereuse, il l'entend crier d'une voix étouffée, Mon pere, mon pere! il la voit presser de sa bouche ses joues pâles & ses froides mains qui commençoient à se roidir dans les siennes. Jezennemours immobile contemplateur de cette terrible scène, comme environné de la foudre d'un Dieu vengeur, se voiloit le visage; mais il s'enflâma d'un noble courroux à la vue de Monval: Avancez, avancez, lui cria-t-il d'un ton de voix élevé, venez jouir d'un moment que vous avez préparé; voyez le visage de ce

malheureux pere ; là ſont tracées la honte & la douleur dont il expire ; il meurt plus chagrin de retrouver ſa fille entre les mains d'un homme tel que vous, que s'il avoit dû ne la revoir jamais. Barbare ! oſez continuer vos projets infâmes, oſez l'arracher d'auprès de ce corps glacé, pour la porter au-milieu de ces plaiſirs criminels, parmi leſquels vous vous flattez d'étourdir vos remords. Ils ſe font jour dans votre cœur malgré vous, ils vous accuſent, ils vous reprochent votre conduite paſſée. Monval, Monval ! il eſt dans ce moment plus d'une voix qui s'éleve contre toi, contre ces faux principes que tu as adoptés aveuglément, & ce n'eſt pas là le premier pere dans le ſein du quel tu as porté l'amertume & la mort ! Malheur à toi, malheur à qui comme toi a mené une vie coupable, a cherché ſes plaiſirs dans la perte de l'innocence, a ſéduit

la vertu ; il n'a fait que troubler la ſociété & déchirer des cœurs paiſibles qui ſe confioient dans la ſageſſe qu'ils avoient inſpirée à leurs enfans. Tel eſt le fruit du mépris des plus ſaintes loix. Je les ai bleſſées moi-même, mais c'eſt vous, qui avez ourdi le piége où je ſuis tombé. Si les remords me pourſuivent aujourd'hui, jugez de ceux qui vous ſont deſtinés !

## CHAP. LXI.

## CHAPITRE LXI.

*Funérailles interrompues.*

En achevant ces mots, Jezennemours tourna le dos à Monval, qui avoit la tête baissée, & qui ne répondoit rien; il n'osoit ni contempler ce spectacle, ni le fuir. Jezennemours prit les deux mains de Florimonde, anéantie aux pieds du Vieillard, dans une douleur morne & stupide; & la soulevant un peu : Fille infortunée & tendre, du meilleur de tous les peres, pardonnez, dit-il, pardonnez, si je vous ai condamnée comme complice de celui qui vous a séduite; vous n'êtes hélas que sa victime! O Florimonde! Florimonde! réveillez-vous, réveillez-vous de cet assoupissement mortel; & puisque je prends sur moi de vous consoler, abandonnez-vous à moi; quand le ton-

nerre eſt tombé, il faut ſavoir ſe réſoudre.

Florimonde ne répondit que par des ſanglots ; l'on eut toutes les peines du monde à l'arracher d'auprès du corps de ſon pere ; elle accuſoit le Ciel de lui avoir refuſé la mort en même-tems. Par intervalle, elle l'appeloit à grands cris, & ne répondoit à perſonne.

Monval, malgré ſes principes, ſon orgueil & ſon inſenſibilité, ne parut jamais ſi troublé ; la pâleur de ce mort lui diſoit, *tu mourras ;* il liſoit ſur ce viſage immobile & glacé, la liſte de ſes attentats ; muet & concentré en lui-même, on l'eût dit pétrifié, tant ſon attitude étoit froide & gênée.

Jezennemours ſe mit en devoir d'enlever Florimonde de chez lui, & de faire tranſporter ailleurs le corps de ſon pere. Monval n'oſa s'y refuſer. Comme la maiſon ſe trouvoit ſituée hors des barrieres de la Ville, il fut aiſé

à Jezennemours de faire le transport dans une maison voisine qui se trouvoit à louer. Il prit soin des funérailles ; il avoit déja conclu avec un Curé pour les frais du convoi & de l'enterrement, lorsque le bruit (on ne sait comment) se répandit que le mort étoit un Protestant. Alors un Commissaire jaloux, vint arrêter la cérémonie du premier, dressa un long procès-verbal, & emmena le corps : il devoit être enterré ailleurs. Jezennemours gémissoit de cette nouvelle scène ; tous les hommes ayant un égal droit à la fosse commune ; car ce n'est plus après la mort qu'ils signalent leurs folles & bruyantes disputes ; ils sont paisibles dans la tombe, & les plus cruels ennemis dorment à côté l'un de l'autre : ce repos ne seroit-il pas l'image de l'indifférence qu'ils conservent alors pour tout ce qui les a si vivement agités pendant le rêve de la vie ? mais il a plu à certains hommes

de perſécuter encore leurs freres, les humains, lorſqu'ils ne ſont plus que cendre & pouſſiere.

Jezennemours occupé d'idées profondes & triſtes, ne vit qu'en pitié ces miſérables coutumes; il s'occupa à calmer Florimonde, à détourner ſa vue de ces momens affligeans où l'on ſemble entrer vivant dans le tombeau avec le cœur chéri qu'on y deſcend; il avoit beſoin de ſe livrer à toute ſa douleur, & il étoit forcé de la déguiſer; il ſe faiſoit les plus cruels efforts pour s'impoſer ſilence; il penſoit bien mieux ſervir ce digne pere, en ne quittant point ſa fille, qu'en la délaiſſant pour jeter ſur ſon cercueil des cris ſuperflus. Pleurez, diſoit-il à Florimonde; pleurez; loin de retenir vos larmes, je ne ſaurois qu'y mêler les miennes. C'eſt un tribut qui doit avoir ſon cours; mais gardez-vous d'accuſer le Ciel. Il vient de vous accorder le plus grand des

bienfaits ; vous venez de retrouver un pere ſur lequel vous ne comptiez plus. Vous avez eu le tems de rougir devant lui. Allez ; il étoit bien ſûr, en ſes derniers momens, de ce qui ſe paſſoit dans votre cœur : je l'ai vu mourir content : c'eſt la joie qui l'a ſuffoqué ; & dans ſes regards attendris, j'ai lu tout ce qu'il vouloit dire : croyez-moi, il vous a vu comme ſa fille ; il vous a béni dans le fond de ſon cœur : ſes mains vous ont cherchée : j'ai aſſez connu ſa grande ame pour l'interprêter. Lorſqu'il voloit vous retrouver, c'étoit moins pour vous reprocher votre infortune, que pour vous conſoler en vous ouvrant ſon ſein paternel. Il ſait que c'eſt la ſéduction qui vous a dérobée à votre mere dans l'âge de l'innocence ; il ſait que vos remords ont toujours accompagné l'oubli de vos devoirs ; mais ſi le cœur eſt foible ; quand il eſt né honnête, il a toujours des droits à la vertu.

## CHAPITRE LXII.

*Réſolution ſubite.*

A QUELQUES jours de là, Jezennemours lui fit un récit de tout ce qui s'étoit paſſé entre lui & M. de Chaterbaune : comment ſa Suzanne ſe trouvoit mariée à ſon frere ; il ſe décida à partir ſur le champ pour aller la retrouver. Florimonde troublée de tant d'événemens raſſemblés au même inſtant, n'étoit plus à elle-même. Livrée à ſon accablement, à peine pouvoit-elle proférer quelques mots. Elle ſe laiſſa conduire où l'on voulut. Ce ne fut guères qu'au milieu de la route qu'elle reprit ſes eſprits ; elle ſortit tout-à-coup comme d'une profonde léthargie. Jezennemours, Jezennemours ! où me conduiſez-vous ! où ſuis-je ! qu'eſt devenu mon pere ? Ciel ! ſe peut-

il que je ne l'aie vu qu'un ſeul inſtant, & pour le perdre à jamais ! Ma vue l'aura fait mourir de douleur ; il aura déteſté ſa fille, & que vais-je faire déſormais, moi qui ai cauſé ſon trépas ? Irai-je montrer un front déshonoré à ſon fils, qui me repouſſera, & que je n'oſerai appeler mon frere ; il lira mon opprobre & ma honte : ma honte eſt écrite ſur mon viſage : elle a glacé d'indignation le cœur d'un pere qui a toujours connu l'honneur ! Son fils m'écraſera du poids de ſon mépris, que j'ai trop mérité..... Non : je ne le ferai point rougir. Non : je ne verrai point ſes larmes ; je n'entendrai point ſes reproches : cette mort fatale, imprévue, eſt un avertiſſement du Ciel ! Cette mort doit étendre ſur le reſte de mes jours le ſombre & impénétrable voile de la retraite. Voyez-vous ſur cette hauteur la croix de ce Monaſtere iſolé ? Entendez-vous le ſon lugubre de cette

cloche ? elle m'appelle ; elle dit à mon cœur : Malheureuſe ! fais pénitence, expie tes crimes paſſés. Je la reçois, cette invitation du Ciel ; je ne la rejeterai point ; elle s'annonce en termes trop diſtincts : oui, c'eſt dans ce Cloître que je veux entrer ; & c'eſt-là, ſous les grilles d'une clôture éternelle, que je veux me réconcilier avec le Ciel, & prendre un deuil qui ne finira qu'avec ma vie !

Jezennemours eut beau s'oppoſer à ce deſſein précipité, alléguer les raiſons que lui ſuggéroit la prudence, elles furent écoutées ; mais elles furent vaines. Il ne fut pas poſſible de lui faire prendre une autre route que celle du Couvent qu'elle avoit devant les yeux ; elle y tendoit avec toutes les forces d'une ame livrée au repentir. Jezennemours lui expoſoit inutilement que M. de Chaterbaune, le meilleur & le plus généreux des hommes, avoit tranſ-

mis son cœur à son fils ; que ce fils, héritier de ses indulgentes vertus, la reverroit avec la plus grande joie ; elle persista dans le dessein d'ensevelir ses jours à l'ombre d'un Cloître ; elle lui jura que le monde désormais lui seroit insupportable ; qu'elle renonçoit à tout pour fléchir la Miséricorde divine. Ses prieres, ses larmes étoient si vraies, & partoient d'un cœur si pénétré ; ses gémissemens étoient si douloureux, que Jezennemours jugea qu'une plus longue résistance seroit une offense faite au Ciel & à elle-même ; il ne put que capituler, en lui faisant promettre de ne point prononcer ses vœux avant que d'avoir vu son frere. Elle ne fut reçue qu'à titre de Pensionnaire, & Jezennemours attendit du tems ces révolutions que lui seul amene ; mais le tems, comme on le verra dans la suite, n'eût aucune prise sur ce cœur affermi & dévoué aux larmes de la pénitence.

Elle écrivit toutefois une lettre à ſon frere, en chargea Jezennemours, & le força bientôt à de triſtes adieux. Allez, dit-elle, après tant de coups, j'ai beſoin de ſolitude ; j'ai beſoin d'y interroger mon ame en préſence de Dieu ; il récompenſe ; mais il punit. Malheureuſe que je ſuis ! je n'ai pas encore de droits à ſa clémence !..... Croyez que le bonheur n'eſt pas exilé de ces murailles ; la Religion y regne : c'eſt elle qui ſoutient & conſole quand tout nous abandonne : le reſte eſt un vain ſonge. Allez, & ſi l'amitié vous parle encore pour moi, ne vous ſouvenez d'une infortunée, que pour offrir au Ciel les prieres qu'elle attend de votre pitié !

## CHAPITRE LXIII.

*Soins lugubres.*

FLORIMONDE remit à Jezennemours ſes diamans, ſes bijoux, pour les donner à ſon frere, comme fait un mourant qui diſtribue à ſes parens & amis ce qu'il a de plus précieux. Elle ne retint qu'une mince dot pour demeurer dans le Couvent, ou plutôt pour s'enſevelir dans une eſpece de tombeau. Mais que devint Jezennemours, lorſque ſeul dans la chaiſe, & n'ayant plus perſonne à conſoler, il ſe trouva abandonné à ſes propres réflexions ! Le torrent qu'il s'étoit efforcé de retenir, & qui ſurchargeoit ſon cœur, ſe fit paſſage avec violence. Il ſe livra ſans contrainte à ſa douleur : la rencontre de ce digne Vieillard, le mariage de ſon Amante avec ſon fils, cette reconnoiſſance tou-

chante & cruelle, cette mort ſubite & fatale, tout fit deſcendre dans ſon ame les plus douloureuſes penſées. Comment ſoutiendra-t-il l'abord de deux époux qui, en le voyant revenir ſeul, s'écrieront enſemble & d'une même voix: Où eſt notre pere ? Que leur répondre ? Il étoit preſque décidé à les prévenir par une lettre à laquelle il auroit joint celle de Florimonde ; & leur témoignant ſon déſeſpoir, leur adreſſer un éternel adieu ; mais outre que cette conduite eût manifeſté peu de confiance, d'amitié, de zèle & d'attachement, trop de combats s'éléverent contre un deſſein qui devoit le priver de revoir Suzanne. Après y avoir mûrement réfléchi, il ſe garda bien de leur écrire, c'eût été leur décocher le trait le plus terrible, ſans être à portée d'adoucir leur bleſſure. Les devoirs de l'amitié s'étendent plus loin ; c'eſt à ſa main ſecourable d'adoucir le coup

qu'elle ne peut éviter de porter ; c'eſt à ſes ménagemens délicats qu'eſt remis le ſoin d'épancher un baume conſolateur ſur une plaie récente. Il vint donc l'apporter lui-même, cette nouvelle fatale & inattendue !

A-peine ſon œil découvre-t-il de loin la maiſon qu'il vient couvrir de deuil, que le jeune de Chaterbaune l'ayant apperçu de deſſus la hauteur, monte à cheval & court au-devant de lui. Jezennemours deſcend avec précipitation de la voiture, & s'élance à pied au-devant de ſon ami, qui ſe jete à-bas de ſon cheval, pour le recevoir & l'embraſſer, en lui diſant : Ah ! méchant que vous êtes ! de quel pays venez-vous donc ? Que de fâcheux momens vous nous avez cauſés ! Vous êtes recommandé à quinze lieues à la ronde, & l'on va vous gronder, mais à table & bien joyeuſement. Pourquoi ſuppoſer un voyage ſi court, & le faire ſi long ?

pourquoi ne nous donner aucune nouvelle ? Il alloit prononcer le nom de ſon pere, il s'avançoit par inſtinct du côté de la voiture qui marchoit lentement, lorſque Jezennemours l'arrête, le ſerre plus étroitement dans ſes bras, & laiſſe couler dans ſon ſein des larmes qu'il ne peut plus retenir. Ami, s'écria-t-il d'une voix étouffée, épargne-moi dans ce moment, épargne-moi ; ſois aſſez généreux pour ne me rien demander, ſois aſſez maître de toi-même pour te laiſſer conduire juſques dans cette maiſon où tu ſauras tout..... Comme le malheur ſe précipite à la ſuite de quelques inſtans heureux ! Souffre que je differe un aveu, prépare ton cœur à m'entendre, mais n'oublie pas que le Maître de nos deſtinées a ſçu répandre dans ce que nous appellons malheur, des reſſources ineſpérées; mais hélas ! tu ne t'en ſouviendras qu'après avoir pleuré ; pleurons, pleurons enſemble.

Il le ſerra de nouveau entre ſes bras, laiſſant à ſon ſilence le ſoin de l'aveu qu'il reculoit. Le jeune-homme ſe livra tout entier à ſes embraſſemens, mais ſaiſi, ne pouvant pleurer, tremblant & fixant ſon ami : Mon pere eſt mort, prononça-t-il avec effroi ! Grand Dieu ! aurois-je le malheur de ne plus le revoir ? un autre que moi a-t-il fermé ſes yeux ? Ami, réponds, eſt-il dans ce caroſſe, dont la marche lente ne m'annonce rien que de ſiniſtre ; parle, il doit y être, ou mourant, ou mort. Jezennemours en détournant la tête & ne lui répondant rien, l'entraîna du côté de la maiſon. Suzanne les attendoit, elle vint au-devant d'eux ; on voyoit une joye involontaire animer ſes traits à la vue de ſon cher Jezennemours qu'elle ne comptoit plus de revoir, & cette joye étoit innocente comme le cœur où elle étoit conçue.

Il fallut enfin leur annoncer cette

mort; il le fit en leur préſentant la lettre de Florimonde, car la douleur lui ôtoit l'uſage de la parole. Florimonde traçoit dans cette lettre une courte hiſtoire de ſa vie, elle racontoit comment abandonnée dès-l'enfance par une mere volage, elle s'étoit vue à ſa mort, iſolée dans l'univers; elle diſoit comment elle étoit tombée dans les piéges de la ſéduction, & comme ayant reconnu ſon pere, au moment que le ſaiſiſſement, trop funeſte à ſon âge, alloit le priver de la vie, elle avoit conçu le deſeſpoir & les remords d'une vie paſſée dans le deſordre. Elle ne déguiſoit point ſes fautes dans cet écrit; elle les expoſoit avec le ſentiment d'un cœur pénétré qui s'effrayoit lui-même des deſordres où il avoit été ſucceſſivement conduit. Cette malheureuſe Florimonde étoit en-effet plus digne de pitié que de mépris. L'exemple, toujours ſi puiſſant, ſa jeuneſſe toujours ſi

à craindre, l'absence d'un pere qui se battoit en Allemagne, l'éclat du luxe, tout avoit servi à l'égarer; que de cœurs honnêtes, doux, sensibles, & nés pour la vertu, sont tombés dans de semblables piéges! elle auroit pû rentrer plutôt dans le chemin de l'honneur, si elle avoit eû le bonheur d'avoir auprès d'elle une seule personne ferme & vertueuse; mais comment se dérober à ces commodités de la vie, sur-tout dans un âge où les passions ne cherchent qu'à s'enflâmer. Une fois le premier pas fait, le second suit, & loin de pouvoir rompre une chaîne ignominieuse, tous les prestiges qui séduisent l'imagination, viennent la resserrer. Il falut les regards expirans d'un pere qui rappeloit sa fille à lui, pour lui faire jeter les yeux sur elle-même, pour la porter d'une maniere brusque & soudaine hors de ce tourbillon cher & dangereux.

## CHAPITRE LXIV.

*Epoux jeune & malheureux.*

LE jeune Chaterbaune que ſon pere avoit toujours contenu dans un ſilence abſolu au ſujet de ſa mere, rouvrit les yeux à la lecture de cette lettre, & comprit enfin la cauſe de ces ſoupirs qu'il s'efforçoit vainement d'étouffer en ſa préſence ; il ne lui avoit demandé qu'une fois ce que ſa mere & ſa ſœur étoient devenues ; & ce pere, cet époux malheureux s'étoit ſenti tellement ébranlé à cette queſtion, qu'en répondant qu'elle étoit morte, il y avoit ajouté la défenſe de ne plus prononcer leurs noms.

La lettre de Florimonde l'inſtruiſit en un moment de l'hiſtoire de pluſieurs années ; il la reliſoit à différentes repriſes, & avec une réflexion lente &

pénible. Il demeura longtems ſans pouvoir parler, & après un ſilence effrayant pour ceux qui l'environnoient, il s'écria : Faut-il que j'aye à pleurer ſur tant de malheurs réunis ? n'étoit-ce donc pas aſſez de la mort d'un pere, ſans que la honte d'une mere & la perte d'une ſœur vinſſent m'accabler à la fois! Non je ne ſuis point né pour reſpirer librement, & pour connoître une ſeule fois le bonheur. L'eſpérance qui nous flatte & nous trompe, m'a conduit juſqu'ici ; mais c'en eſt fait, je ne ſuis plus curieux d'avancer dans la vie. Oui, quand je regarde derriere moi, je perds le courage de pourſuivre, je n'ai plus peur du trépas, je commence à l'aimer, il perd devant moi toute ſa terreur ; c'eſt lui qui ouvre le ſéjour paiſible de la tombe... Oh! ſi la paix réſide en-effet dans un autre univers, que fais-je ici ? que ne vais-je rejoindre ce pere adoré ? alors je n'aurai

plus de larmes à répandre ; alors mon cœur ne ſera point percé de mille traits plus acerés les uns que les autres. Alors je n'aurai plus beſoin de mes ſemblables, ainſi que des conſolations de l'amitié... Mais pardonne, Ami, mon malheur m'égare ; pardonne ſi je répete encore ces cris inſenſés que la douleur m'arrache & que tu ſauras calmer... Quel eſt donc mon deſtin ! en eſt-il un plus affreux ! J'ai perdu le meilleur des peres, je n'ai jamais joui des careſſes de ma mere ; ma ſœur va cacher ſa honte dans l'ombre d'un Cloître. Je n'ai qu'un ami, & je me trouve ſon rival, & je perds tout ſur la terre, pere, ſœur, amante, épouſe ; non je n'ai plus rien & je ne ſais où eſt ma place... Il s'échappa des bras de ſon Ami qui vouloit le retenir, fuyant la préſence de Suzanne, fuyant ſes regards, ſe fuyant lui-même. En-vain ſon épouſe l'appeloit. Je n'ai plus rien au monde, s'écria-t-il ; je ſuis

ſeul, je ſuis ſeul, le voile eſt déchiré, & l'arrêt de ma cruelle deſtinée s'appeſantit ſur moi dans toute ſa fatale étendue.

On n'eut garde de l'abandonner à ſon deſeſpoir ; ces deux amis étoient liés par la ſympathie la plus étroite, & ſes gémiſſemens, quoique durs, étoient encore ceux de la tendreſſe. Jezennemours avoit l'avantage d'une éloquence naturelle qui portoit la perſuaſion. L'autre né plus mélancolique, ſentoit plus vivement encore la douleur. Tantôt il s'abandonnoit à des tranſports impétueux, tantôt la voix calme de l'amitié venoit à ſe faire entendre, & ces cœurs de feu vaincus par leur propre agitation ſe calmoient, & un ſilence touchant ſuccédoit au langage deſordonné qu'avoit enfanté le trouble de leur ame. Jezennemours évitant tout entretien particulier avec Suzanne, formoit le projet de la fuir pour jamais, projet

terrible, sacrifice douloureux, mais que les loix, la vertu, & le repos de son ami lui imposoient également.

## CHAPITRE LXV.

*Entretien.*

Le jeune Chaterbaune de son côté annonçoit qu'il vouloit aller voir sa sœur, & pressoit Jezennemours de ne point abandonner son épouse, parce qu'il lui seroit trop cruel de la laisser seule, & que d'ailleurs le Ciel les ayant réunis, ne leur commandoit pas une séparation aussi cruelle. Ces héroïques débats de l'amitié durerent plusieurs jours. Jezennemours évitoit Suzanne, mais celle-ci ayant suivi ses pas, l'arrêta, & le força de rester pour l'écouter. Elle avoit deviné qu'il méditoit son départ, & sûre de son cœur, elle lui dit.

Un moment, un seul moment Jezennemours; c'est Suzanne qui vous le demande; croyez qu'elle mérite de vous cet effort, qu'elle a droit de l'espérer, de l'attendre, peut-être même de l'exiger. Ah! pouvez-vous me laisser dans l'état cruel où je languis; car il est inutile de déguiser la vraie situation de mon ame: comment êtes-vous résolu à m'abandonner! si je ne suis plus rien à vos yeux, s'il vous a été possible d'éteindre cet amour qui fit quelques moments votre félicité; daignez donc au moins m'apprendre ce funeste secret; effacez de ma mémoire le souvenir du tems & des lieux où je vous vis pour la premiere fois; changez mon cœur, comme vous avez changez le vôtre, & pour lors nous n'aurons plus rien à nous reprocher; car à quoi sert que votre amour soit éteint, si le mien subsiste encore, s'il ne peut mourir, s'il durera toujours

malgré le deſtin & malgré vous? Vous me déteſteriez, que l'homme qui s'eſt fait nommer mon époux, n'en deviendroit pas plus cher à mon cœur. Il lui eſt impoſſible de prendre de nouveaux ſentimens; ce cœur a reçu une premiere impreſſion à laquelle il demeurera fidèle; croyez-moi, Jezennemours, c'eſt une empreinte ineffaçable; jamais, ſeulement en idée, je n'ai pu imaginer qu'elle pût ceſſer de l'être; je regarde, j'interprête ce ſentiment intime comme la voix du Ciel même, comme le nœud le plus ſacré... Arrêtez, s'écria Jezennemours, O Suzanne, Suzanne! vous ne ſavez pas de quel trait vous vous ſervez contre moi: qui ſuis-je aujourd'hui? un infortuné que la mort a épargné hier & qu'elle va frapper demain. L'inexorable deſtinée vous a impoſé d'autres devoirs, & Suzanne eſt faite pour triompher de tout; elle tient dans ſes mains le bonheur d'un homme

homme qui a le titre d'époux, c'eſt à lui qu'eſt dûe toute votre tendreſſe. Seroit-il malheureux & par vous & par moi, & quel nom donner alors à celui qui ſous le nom d'ami lui enfonceroit chaque jour un poignard dans le ſein ? c'eſt à moi à fuir, à dévorer mon cœur, à reſpecter un lien qui ne doit point être altéré par la préſence d'un profane étranger....

Je ſais quels ſont mes devoirs, reprit Suzanne, je ſais ce qu'ils commandent, & je leur obéirai dans tous les tems ; quoique vous ſoyez le ſeul à qui mon cœur ſe ſoit volontairement donné, quoique vos droits ſoient au-deſſus de ce fatal contrat que je n'ai ſigné que d'après la certitude de votre mort : il eſt actuellement des bornes que je ne puis franchir, & je mourrois plutôt que de former l'idée de les violer. J'ai promis, & quoique le ſerment m'ait été

arraché, il eſt ſacré pour moi, j'embraſſe mon malheur avec fermeté; mais plus j'agis contre moi-même, & plus mon cœur ſe révolte. Non, il n'eſt pas en mon pouvoir d'en aimer un autre. Quel eſt donc cet aſcendant qui l'emporte ſur les loix humaines! quel eſt-il! pourquoi triomphe-t-il malgré nous?... eh qui me défendra de t'aimer, quand ma bouche te l'a juré? qui peut me faire un crime d'un ſentiment qui a toute la pureté de la tendreſſe & tout le feu d'un penchant éternel? Qu'on me diſe de mourir, mais non de connoître l'indifférence. Tu es celui que je me ſuis choiſi, pour qui j'ai abandonné ma patrie & mon pere: privée de toi, je regrettai le trépas dont je fus menacée; je me ſentois mourir, & c'étoit avec une langueur qui ne laiſſoit pas que d'avoir ſa volupté; je deſcendois au tombeau en ſongeant à toi, en dédaignant un triſte & involontaire hymen;

& quand je te retrouve, quand le Ciel te ramene à mes yeux, plus cruel que ne le fut le deſtin lui-même, plus livré aux remords que ſi tu étois coupable, te créant une fauſſe & barbare vertu, tu viens précipiter mes derniers momens & les rendre cent fois plus amers & plus douloureux.... tu veux t'éloigner de moi.... tu pleures! ah ces larmes pourroient-elles m'être offertes?... Et à quelle autre, s'écria alors Jezennemours, trop ému pour pouvoir ſe contenir, à quelle autre les offrirois-je! quelle autre que vous peut enchaîner mes pas, m'ôter la force de fuir & de remporter une victoire néceſſaire! voyez l'empire que vous avez ſur moi, & ſi ce n'eſt pour vous, du-moins tremblez pour moi-même... Je n'ai jamais ceſſé de vous aimer depuis le premier inſtant que je vous ai vue, j'ai traîné une vie horrible loin de vos regards; mais à quoi ſert cet épanche-

ment de nos cœurs ? en ſondant nos bleſſures, nous ne faiſons qu'en aigrir la douleur ; notre malheur eſt ſans remede. Allez, ſuivez l'époux à qui le ſort vous livre, & laiſſez-moi tout entier à la cruelle deſtinée qui me joue. La mienne eſt plus affreuſe, reprit Suzanne, & c'eſt pour la ſupporter que j'ai cherché ces momens d'entretien ; il me falloit cet aveu pour ne pas ſuccomber au deſeſpoir : & pourquoi nous priver de la derniere conſolation qui nous reſte ? La vertu ordonne la victoire, mais n'interdit point le charme de l'amitié ; ſoyez toujours le confident de mes plus cheres penſées, demeurez près de moi, ne vous en écartez pas, aidez-moi à ſupporter ce lien qui me peſe ; ceſſez de me fuir, & livrons-nous au penchant innocent qui emporte nos deux ames l'une vers l'autre. Si ce penchant pouvoit nous rendre coupables, je ſerois la premiere à dire, fuis moi ; mais je

suis sûre de la pureté de mon cœur; on n'est criminel que quand on veut l'être; je n'apperçois point le crime, il est trop loin de moi, je l'ai trop en horreur pour ne pas le reconnoître; j'ai pour garant de ma fidélité ta vertu & peut-être la mienne.

Suzanne, reprit Jezennemours, que votre cœur est neuf dans la route des passions! que vous connoissez peu cette foiblesse dangereuse dont on est souvent la victime au moment où l'on pensoit la mépriser; il faut savoir se craindre, si l'on veut apprendre à se connoître; il ne faut point approcher du péril, si l'on veut l'éviter. Si je n'avois point fait la funeste expérience de la fragilité du cœur de l'homme, je serois aussi crédule que vous. Je m'abandonnerois à cette chimere flatteuse, qui séduit les cœurs vertueux trop reposés sur la confiance qu'ils ont d'eux-mêmes; gardons-nous de vouloir bra-

ver un ennemi d'autant plus redoutable, qu'il a pour complice la confiance que nous avons de nos propres forces. Nous nous aimons trop pour ne rien redouter. Il eſt une ſincérité coupable ; du-moins ſi notre amour eſt malheureux, qu'il ne ſoit pas expoſé à devenir criminel : préſervons-nous de l'horreur de déteſter un jour le moment où nous nous ſommes revus, de frémir, de rougir à nos yeux. Je n'oſe vous dire combien vous m'êtes chere ; c'eſt en frémiſſant que je vous fais l'aveu d'un départ projetté dans le ſecret de mon ame & auquel vous devez conſentir. Nous nous aimerons toujours, mais nous vivrons ſéparés l'un de l'autre... J'ai trop différé ; gardez-vous, dans ce terrible adieu, d'armer contre moi l'accent de votre douleur... Non je ne me ſens point la force que vous avez ; épargnez une trop forte ſecouſſe à ce cœur où vous regnez tyranni-

quement; cachez-moi vos pleurs, je trahirois l'amante, l'époux chaſte, l'ami à qui je dois tout; je ſuis encore digne de l'un & de l'autre. Demain je pourrois devenir parjure. . . Prenez garde, Suzanne, prenez garde à ce que vous allez prononcer; n'allez pas contredire un projet que tout m'ordonne d'accomplir.

Suzanne détournant la tête, & pouſſant un cri douloureux, ſe ſauva avec impétuoſité, & ce fut là le plus grand effort de ſa vie. Etouffant les ſanglots qui la ſuffoquoient, elle vouloit dire, Pars, cher amant; mais ſa bouche refuſa de prononcer ce mot déciſif & terrible. Son époux parut ſubitement ſur la ſcène, & ſans marquer aucune émotion, il lui prit les deux mains & les baiſant avec douceur & tendreſſe, il la força de revenir auprès de Jezennemours, qui tout troublé fuyoit de ſon

côté à grands pas, non, d'une surprise imprévue, car assuré d'après son cœur il ne craignoit point le regard d'un ami, ni celui d'un époux.

## CHAPITRE LXVI.

*Réſolution courageuſe.*

MONSIEUR de Chaterbaune allant à notre amant infortuné, lui dit: Vous êtes l'auteur de mes peines; vous devriez me déteſter, & malgré cela, j'oſe vouloir que nous ſoyons amis. Et prenant un ton plus animé; Ce ſeroit à toi, Jezennemours, de me haïr; ſi tu ne le fais pas, c'eſt la nobleſſe & l'équité de ton cœur qui t'en empêche; mais c'eſt à moi de t'aimer & de te révéler ce que je vais te dire: j'ai conçu pour toi l'affection la plus tendre & la plus ſincere; depuis le moment que je t'ai vu, une douce ſimpathie a lié nos ames. Sitôt qu'il fut reconnu que j'étois l'époux de ton amante, je frémis en t'en voyant plus digne que moi, & la jalouſie vint en dépit de l'amitié me faire ſentir ſes

tourmens ſecrets : ce ſentiment eſt cruel, mais bien involontaire : tu me fis goûter dans l'abſence d'un ami, toute dure qu'elle m'étoit, je ne ſais quel repos qui ſembloit me ſatisfaire : à ton retour j'ai voulu voler vers une ſœur, & j'ai ſenti que je ne pouvois plus abandonner Suzanne. Pardonne ; ces mouvemens qu'on ne ſauroit dompter, que l'on déteſte au moment qu'on eſt leur victime, n'ont rien diminué de l'eſtime que j'ai pour un ami, pour une épouſe: j'ai reconnu aiſément, ô mon cher Jezennemours ! tous les avantages que tu as ſur moi, & je ſuis parvenu à guérir cette cruelle maladie, oui j'en ſuis guéri pour n'y plus retomber. Jezennemours, tu m'as donné un grand exemple, & je tâcherai d'en profiter. Loin de me plaindre de Suzanne, je ne dois qu'adorer le beau naturel de ſon ame, & ce n'eſt pas de ſa faute, ſi elle ne m'a point connu le premier.

L'amour qu'elle t'a conſervé eſt le garant de la fidélité qu'elle me gardera. Si tu ne me hais pas, ſi tu ne déteſtes point un raviſſeur qui s'eſt emparé de ton tréſor, ſi tu reconnois encore un ami dans celui qui t'aſſaſſine, il faut faire plus que fuir, il faut reſter... Je te vois reculer de ſurpriſe. Cede à la voix qui t'en prie. Je pars, je vais trouver une ſœur que j'aurois déja dû embraſſer. J'acheverai de fouler aux pieds cette indigne jalouſie qui vous outrage également tous deux; je veux me punir de l'avoir conçue un ſeul inſtant. Jezennemours, c'eſt en te confiant Suzanne, que je veux réparer le crime où j'ai pu tomber; car quel plus grand crime que d'être injuſte! A mon retour, tu pourras nous quitter, ſi le ſéjour de cette maiſon te devenoit inſupportable.

Suzanne interdite au premier abord, n'avoit pu prononcer un ſeul mot. Revenue à elle, elle comprit le cœur de

ſon époux, elle vit combien il étoit déchiré par la main qui s'étoit donnée aux pieds des Autels. Trop ſincere pour diſſimuler, trop vraie pour trahir les ſentimens de ſon ame, qui d'ailleurs perçoient malgré elle, elle lui demandoit pardon avec un ton de naïveté qui n'appartenoit qu'à l'innocence ; elle étoit deſeſpérée de ne pouvoir ſentir pour lui ce qu'elle ſentoit pour Jezennemours ; mais ſon devoir n'en étoit pas moins ſacré ni moins cher à ſes yeux ; elle fit ſerment de ne point laiſſer partir ſon époux ſans l'accompagner. Il fallut combattre longtems ſa réſolution, & Monſieur de Chaterbaune fut contraint d'uſer même d'une certaine autorité douce & ferme pour la forcer à reſter. Une épouſe, un ami ſincere & digne de ces noms glorieux firent tout ce qu'ils purent pour l'arrêter ; mais comme il avoit ſes deſſeins, il trompa leur vigi-

lance, & à la faveur des ténébres de la nuit, il disposa son départ sans bruit & s'évada.

## CHAPITRE LXVII.

*Générosité rare.*

RESTÉS seuls après une séparation si longue & si cruelle, les premiers momens qu'ils passerent ensemble eurent leur douceur & leur amertume ; ils les comparoient à ces jours où ils voyageoient, & où l'espérance élevant ses nuages dorés leur cachoit les dangers qui les menaçoient. Ici ils n'avoient plus l'espérance, mais ils avoient la consolation de se revoir. Plus Jezennemours se livroit au plaisir délicieux d'être avec celle qu'il aimoit, plus il commandoit à son amour. Il étoit chaste & pur, digne d'être avoué à la face des Cieux, & protégé du noble re-

gard de la vertu. Suzanne abandonnée à un ſentiment naïf, ſuivoit avec plus de confiance le penchant de ſon cœur; elle ſe jugeoit elle-même trop éloignée de la plus légere perfidie. Ce ne fut qu'au bout d'un certain tems que Jezennemours ayant bu à longs traits le délire de l'amour, s'apperçut qu'il avoit trop préſumé de ſes forces, que le ſage pouvoit combattre, mais non toujours ſe flatter de vaincre. Il vit qu'il étoit tems de revenir à ſon premier projet. Il reçut une lettre de ſon ami; elle étoit datée de Nantes, & conçue en ces termes :

« Cher ami, chere Suzanne, vous » que je confonds dans mon cœur; » j'ai tout peſé, j'ai tout vu, tout ré- » fléchi & je dois vous accorder le re- » pos de la vie. Eſt-il un autre moyen » que de vous rendre l'un à l'autre. » C'eſt ce que je viens de faire, je vous » devois ce ſacrifice, je me ſuis connu,

» & je me hâte d'être juſte : formés
» pour être enſemble, ce ne ſera point
» moi qui vous ſéparerai ; je vous rends
» à vous-mêmes, ne rejetez pas le ſa-
» crifice que je fais, je n'en ſerois pas plus
» heureux & vous n'en redeviendriez
» que plus infortunés. Le bonheur qui
» peut me ſourire encore, ne ſera que
» dans l'image du vôtre. Une éternelle
» barriere va nous ſéparer déſormais. Il
» le faut ; je cours habiter un nouveau
» monde que je brûlois de parcourir
» avant d'avoir vû Suzanne. C'eſt-là que
» je me déroberai à vos regards ; je vous
» verrai de loin plus ſatisfait & plus
» heureux qu'à ma préſence, & je m'en
» réjouirai ; je ſerai plus calme, & mal-
» heureux avec mon cœur, plus mal-
» heureux ſi je reſtois auprès de vous,
» me voilà décidé à ne jamais toucher
» une terre où je n'ai pû me faire aimer.
» Jouiſſez du plaiſir de vous retrouver,
» ce n'eſt pas à moi de rompre des nœuds

» formés par l'amour le plus légitime.
» Suzanne ne m'a point trompé, elle
» m'avoit averti que son cœur n'étoit
» plus à elle; j'ai cru pouvoir conquérir
» ce cœur, je cede à des droits plus
» anciens & plus respectables que les
» miens. Bientôt la mort que j'appelle,
» vous assurera cette pleine liberté qu'il
» n'est pas en mon pouvoir de vous don-
» ner. Souvenez-vous de moi pour me
» plaindre, aimez-moi, moi qui vous
» aime; je n'accuse que la destinée des
» maux que je souffre; ne voyez dans ma
» générosité que le desir d'un cœur qui
» vouloit le bonheur de tous trois, &
» qui a mieux aimé être la seule victime
» que d'en faire deux. C'est à vous que
» je recommande & confie ma sœur.
» A-peine me suis-je permis le tems de
» l'embrasser, à-peine avons nous osé
» nous parler. Faites-lui connoître com-
» bien ses malheurs intéressent mon ame,
» & combien ses nouveaux sentimens
me

» me la rendent plus chere. Je voulois » l'emmener avec moi dans des pays, » où elle n'eût plus à rougir ; mais elle » eſt décidée à mourir dans le Cloître ; » voyez-la, & tâchez de la détourner » d'une auſſi triſte vie. Je vous aban- » donne à tous trois les deux tiers de » mon bien ; j'ai fait ſecrettement un » emprunt ſur l'autre tiers, emprunt » aſſez conſidérable pour me procurer » une vie aiſée dans ce nouveau monde » où je vais chercher le repos qui me fuit. » Adieu ; ne ſongez point à me retrou- » ver, car lorſque vous recevrez cette » lettre, je ſerai déja embarqué ſous un » nom étranger, & très-éloigné de l'en- » droit d'où je vous écris. Encore une » fois & pour la derniere, adieu ».

Cette lettre fut un coup de foudre pour Suzanne : elle jeta un regard douloureux ſur Jezennemours interdit, & lui adreſſa ces paroles avec une vivacité pleine de feu & de nobleſſe :

Viens-tu d'entendre la voix de ton ami? te fait-elle la même impreſſion que ſur moi? que te dit-elle cette voix? Ah! tu le ſentiras comme moi, ton cœur ſera touché; des pleurs coulent de mes yeux, tu me deviens moins cher en ce moment, & je ſoupire après mon époux. Ciel! combien je l'ai offenſé! combien il eſt malheureux! quel caractere! il veut s'immoler encore pour mon bonheur. Ah! c'en eſt trop, c'en eſt trop! la reconnoiſſance dûe à de ſi héroïques ſentimens vient de produire en moi un amour ineſperé. Sacrifie-toi à ton tour, tu ne pourras jamais être auſſi généreux que lui. Quoi, nous ſerions ici tranquilles, tandis qu'il eſt livré aux horreurs de l'abſence & du deſeſpoir! nous aurions le front de jouir de ſon infortune! non, nous ne ſerons jamais ſi lâches & ſi inſenſibles; plus de repos pour nous s'il ne recouvre la paix. Va, vole, pourſuis ſes pas,

ramene-le ici entre nous deux ; ce n'eſt qu'en ſa préſence qu'il nous ſera permis de confondre nos regards ; loin de lui, ils deviendroient un crime. Quoi ! je ſerois l'épouſe la plus indigne du plus généreux des hommes ! tu m'entends, je n'ai pas beſoin de t'en dire davantage; & malheur à toi, ſi ce que je ſens n'avoit pas déja pénétré ton cœur, & s'il balançoit un ſeul moment.

## CHAPITRE LXVIII.

*Courage égal.*

JEZENNEMOURS, ſans proférer un ſeul mot, ſerra fortement la main de Suzanne, & ſur-le-champ fit tout préparer pour ſon départ : il ne parla point, il agit, & tous ſes mouvemens avoient quelque choſe d'élevé & de grand ; il reſſembloit à un jeune guerrier que la voix de l'honneur appelle ſur le champ-de-bataille, à qui les mo-

mens ſont précieux & qui brûle de devancer le jour où il doit s'y rendre. Il embraſſa Suzanne, en lui diſant avec une fermeté noble, Je vous le ramenerai. Il monta à cheval & partit. Il ne vouloit qu'arriver au Port de mer d'où il avoit reçu des nouvelles pour ſuivre plus ſûrement ſes traces : à-peine s'accordoit-il quelques heures de repos ; il voloit avec l'eſpérance de le trouver encore non embarqué, comptant ſur les délais qui ſurviennent toujours ; il n'appercevoit rien des pays qu'il traverſoit, ſeulement par intervalle il levoit la tête vers le Ciel en s'écriant, Que je puiſſe le retrouver ! l'offrir à Suzanne, l'embraſſer, & je ne me plaindrai point d'avoir reçu la vie ! Arrivé au port où il pouvoit recevoir des nouvelles de ſon ami, il fit toutes les informations poſſibles ; mais toutes devinrent inutiles ; il eut le courage de ſe décider à porter ſes recherches

dans tous les Ports de cette côte ; il en avoit déja vainement parcouru la plus grande partie ; il commençoit à deſeſpérer, lorſqu'un Marchand ambulant vint lui offrir une épée à vendre. Il la reconnut pour celle de ſon ami ; il le queſtionna ſur le champ, & voulut ſavoir comment elle étoit dans ſes mains. Le Marchand lui répondit qu'elle lui avoit été abandonnée au Port de Breſt, par une perſonne à qui il avoit vendu un ſabre d'abordage & qui paſſoit à la Guadeloupe avec un Armateur. Sur les éclairciſſemens qu'il prit & ſur-tout ſur le portrait qu'on lui fit, il ne douta plus que ce ne fût ſon Ami ; il ne s'inquiéta plus que de trouver un Vaiſſeau qui fît voile ; il lui fallut attendre trois mortelles ſemaines, qui lui parurent trois années. Ce fut dans cet intervalle qu'il fit part à Suzanne du deſſein où il étoit de s'embarquer. Elle eut le tems de répondre à ſa lettre : elle lui marquoit

qu'elle avoit confié le soin de sa maison à un Concierge, & qu'elle s'étoit retirée avec Florimonde ; que jusqu'à cette heure elle l'avoit empêchée de prendre le voile, qu'elles resteroient ensemble Pensionnaires au même Couvent, jusqu'au moment où son époux feroit de retour : elle insistoit sur le devoir de ne point interrompre ses courses, qu'il ne l'eût retrouvé ; Revenez avec mon époux, écrivoit-elle, ou je n'aurai plus de plaisir à vous voir ; revenez avec lui, ou nos entretiens seront troublés par des remords, car je me reprocherois alors d'être la cause de sa fuite & de ses malheurs.

Jezennemours, à cette lecture, ne pût se défendre d'un trouble involontaire qui répandit dans son cœur la plus vive amertume. Il eut peine à se vaincre lui-même. La victoire lui sembloit moins pénible dans un plus grand danger, & Suzanne en rompant tout-à-

coup de ſi chers liens, l'avoit frappé des plus terribles coups : mais faiſant un effort à l'exemple de ſon Ami & de ſa Maîtreſſe, il revint à lui, & ne s'occupa plus qu'à trouver ſa conſolation dans ſes peines mêmes.

## CHAPITRE LXIX.

### *L'Océan.*

En attendant le moment du départ retardé, Jezennemours s'efforça de calmer ſes chagrins par la contemplation des nouveautés qui s'offroient à ſa vue. Qu'un homme qui voit pour la premiere fois cette vaſte plaine de la mer eſt ſaiſi de reſpect & d'étonnement, lorſque ſon eſprit s'ouvre comme ſes yeux ; lorſqu'il a le bonheur de ſentir & de ſavoir admirer ! Jezennemours étoit de ce nombre. Preſque immobile ſur la pointe d'un rocher, ſa vue ou

plutôt ſon imagination ſe perdoit dans la profondeur de ce liquide immenſe, où la perſpective des flots ſemble s'étendre juſqu'à l'infini, où rien ne borne la vue & l'audace de la penſée. L'imagination alors s'agrandit avec le monde & demeure émerveillée de ce magnifique ſpectacle, lorſque s'élevant vers les Cieux pour les glorifier, cette même imagination qui ne connoît plus de limites, ſe repréſente des millions d'autres mondes, devant leſquels celui-ci où roule cette mer vaſte & profonde, ne paroît plus qu'un point. Frappé de l'immenſité des êtres, l'homme voudroit deviner l'Auteur de l'Univers; ſa penſée s'engloutit & ſe perd dans cette téméraire méditation; la lumiere immortelle qu'il veut fixer l'éblouit & lui fait baiſſer les yeux; il voit un Maître qui a mis des bornes à ſa penſée, comme il en a mis une à ces montagnes de flots écumans qui ſemblent

blent fondre les uns sur les autres pour engloutir la terre, & qui vont se briser sur un grain de sable. Ainsi l'homme au-milieu de l'élan de sa grandeur doit connoître la foiblesse de sa conception, & voir l'image de sa propre pensée dans cet Océan qui, malgré son poids & son immensité, recule devant le doigt invisible qui lui traça ses limites.

Le signal de l'embarquement se fit entendre, & Jezennemours, pour la premiere fois de sa vie, entra dans un de ces édifices fragiles qui servent de pont aux deux mondes, qui lient les Nations, monument le plus hardi du génie audacieux de l'homme. Il n'a pas craint de naviguer sur des abîmes toujours prêts à s'entrouvrir; à la vue de la majesté du tombeau, il a semblé dédaigner la mort; l'œil fixé sur les étoiles, c'est dans cette attitude qu'il paroît le vrai Roi de la Nature & fait pour donner des loix aux élémens.

Jezennemours considéra avec étonnement la coupe de ces vaisseaux, inventés d'abord sur la carcasse des grands poissons, & il reconnut dans cet ouvrage (le chef-d'œuvre de l'homme) qu'il étoit encore subordonné au modele de la Nature & à la main du Créateur.

Il vit fuir le rivage, & bientôt il ne se vit plus entouré que du ciel & de la mer; il lui sembloit alors être dans un nouveau monde, & ce vaisseau étoit l'image des planetes voyageant dans le vuide & sillonnant les plaines de l'éther. Ces hommes marins attirerent ensuite toute son attention; il étoit obligé de mettre un frein à ses réflexions, en contemplant l'homme dans un état aussi différent de sa nature. Quel motif pouvoit donc engager chaque passager à risquer son existence sur l'abîme toujours ouvert? pour lui, il étoit animé par l'amitié & par l'hon-

neur ; ces puiſſans motifs lui faiſoient endurer les fatigues & le mal-aiſe qui accompagne un premier voyage ſur mer.

Un calme propice regnoit dans les airs, & tout promettoit une navigation heureuſe. Les élémens reſpectoient l'homme, mais l'homme ſe cherchoit pour ſe détruire : tout-à-coup on vit paroître dans le lointain un gros navire. Auſſitôt tout l'équipage jeta des cris comme s'il eût apperçu quelque monſtre énorme propre à dévorer un vaiſſeau. C'étoit un navire ennemi de cent piéces de canon, qui fondoit directement ſur ſa proie. C'eſt ainſi que de forts & gros poiſſons ſe jetent à-travers les flots ſur les petits dont ils font leur pâture. Le petit bâtiment ſur lequel étoit Jezennemours devint tout-à-coup la capture de celui qui l'avoit déja joint ; il y avoit une ſi grande différence de force, que cette priſe ne coûta pas un

coup de feu. On se rendit, & l'on fit bien. Jezennemours se vit désarmé & traité en esclave ; mais il aimoit mieux encore souffrir que d'avoir été le témoin d'un carnage affreux. Qu'il est triste de voir l'homme ennemi de l'homme ! Jezennemours ne pouvoit concevoir cette horrible allégresse qui saisissoit les vainqueurs. Cette joie lui parut misérable, lorsqu'il vit qu'elle n'avoit d'autre principe que l'avidité de partager quelques dépouilles. C'étoit donc là ce qui les rendoit homicides, féroces & cruels. Cette rage n'étoit point celle de l'animal pressé de l'aiguillon indomptable de la faim ; c'étoit une avarice raisonnée & criminelle, c'étoit des hommes qui avoient plus que le nécessaire & même le superflu, qui venoient satisfaire une nouvelle & inconcevable cupidité au prix du sang de leurs semblables. Ils décoroient ce brigandage affreux des noms

de gloire, d'intérêt national; mais ce n'étoit qu'un prétexte absurde, car aucun d'eux n'aimoit la Patrie dont il déployoit l'étendart. Jezennemours se disoit: J'ai connu les monstres de la terre dans ces Houzards noirs qui m'ont arrêté dans les forêts de l'Allemagne; voici les monstres de la mer qui m'oppriment sur des gouffres mouvans, qui dans une minute peuvent ne mettre aucune différence entre le vainqueur & le vaincu. Si l'on pouvoit voyager dans les airs, qui doute que dans ces routes spacieuses on ne rencontreroit pas encore une race meurtriere affamée de rapines & d'homicides?

Tandis que l'ivresse maîtrisoit les vainqueurs, qu'ils se livroient à une débauche bruyante sur les flots endormis dans un calme perfide, plusieurs vaisseaux arborés du pavillon français viennent au devant du ravisseur & présentent le combat; le canon, signal &

ministre de la destruction, retentit à coups redoublés, & l'écho des mers en mugit ; la flamme brille & semble allumer les flots ; la fumée s'éleve en tourbillons, les cris de la mort vont frapper les voûtes des Cieux. Jezennemours voit rouler autour de lui des torrens de souffre enflâmé ; il voit le sang qui ruisselle, sans appercevoir l'instrument qui frappe & tue ; la foudre gronde entre les mains de l'homme, & le flot qui roule emporte déja au loin les cadavres ; l'équipage de son petit bâtiment enhardi par le secours inespéré qui venoit briser ses fers, se jete sur les vainqueurs assaillis. On crie aux armes ; il en saisit une, qu'il arrache à une main ennemie ; on combat sur cet étroit vaisseau, comme sur un champ-de-bataille. Jezennemours défend ses compatriotes, sa liberté, sa vie ; il venge ceux qu'il vient de voir massacrer ; la victoire se

décide pour ſon parti ; on charge de fers les mains de ceux qui en avoient donné une heure auparavant. Heureux ceux qui paſſerent ſur les vaiſſeaux du vainqueur pour y être enchaînés, car bientôt ce ſuperbe vaiſſeau qui ſembloit commander aux flots qui le portoient, entrouvert par le canon, ſe balance ſur le gouffre de l'abîme, & s'enfonce lentement au-milieu des cris affreux du reſte de l'équipage, comme pour laiſſer à ces infortunés le tems de boire les horreurs du trépas ; il diſparoît en entier ne laiſſant plus voir ſur la ſurface des eaux que la banderolle flottante qui couronnoit ſon gros mât.

## CHAPITRE LXX.

### *L'Avare.*

DES trois Armateurs qui étoient venus ſecourir le vaiſſeau marchand ſur lequel s'étoit trouvé Jezennemours, il n'en reſtoit que deux, l'autre avoit coulé à fonds. Que devint Jezennemours, lorſqu'il apprit que ces vaiſſeaux étoient partis dans le même tems que ſon ami s'étoit embarqué ? un friſſonement ſubit fit trembler tout ſon corps ; il l'avoit vu s'enfoncer dès le commencement du combat, & les clameurs de tant d'infortunés effrayoient encore ſon imagination. O digne & tendre époux de mon Amante, ſont-ce tes cris qui ont pénétré mon cœur ! ſeroit-ce toi que j'aurois vu parmi cette foule qui tendoit les mains au-deſſus des flots en deſcendant vivans

dans leur cercueil ? Que n'ai-je pu te reconnoître pour me précipiter après toi, essayant de te sauver ou de mourir ensemble.

Boulversé par les craintes les plus désolantes, il s'informe, il passe d'un bord à l'autre ; mais ses recherches ne servent point à l'éclairer ; il ne sait quel nom demander, & sur le portrait qu'il s'efforce de peindre, personne ne peut lui répondre. Tout ce qu'il apprend, c'est que ces Armateurs sont partis en société, qu'ils se sont arrêtés un mois en chemin, & que ce sont-là les seuls vaisseaux qui se soient mis en mer au Port de la Rochelle.

Il n'y eut pas une seule personne que Jezennemours ne parcourût de la tête aux pieds, & ne prît d'abord pour son ami. Ne le trouvant point, il ne douta plus d'après les discours peu ménagés qu'il ne fût péri dans ce funeste combat. Chacun se félicitoit d'avoir échappé

à l'ennemi, & comptoit pour rien la mort d'autrui, tandis qu'il mettoit un haut prix à sa propre délivrance.

Il étoit loin d'en concevoir des espérances favorables à son amour; il aimoit son ami, & sa façon de penser lui auroit fait regarder comme un crime l'idée seule de pouvoir profiter d'un malheur qu'il vouloit toujours pleurer.

Ils abordèrent sur les côtes de.... & y débarquerent. Jezennemours avoit été pillé; & comme dans ce combat chacun n'avoit sauvé que son corps, & que le vaisseau qui portoit de l'or avoit péri, il se trouva n'avoir plus rien. Lorsqu'il se vit sur une terre étrangere, sans ami, sans argent, & sur-tout ayant perdu le noble fruit de son voyage, il tomba dans une noire mélancolie; sa situation rigoureuse jointe aux peines qu'il souffroit, & la perte récente de son ami, & l'idée du sort

qui le pourſuivoit, le jeterent dans un de ces momens où l'on enviſage le tableau de la vie du côté de ſes ombres; des penſées lugubres fermenterent dans ſon ſein; le Ciel étoit couvert, & l'épaiſſeur des nuages amoncelés voiloit le Soleil; la terre étoit humide & décolorée, Jezennemours ne voyoit que des objets propres à renforcer la teinte mélancolique qui dominoit ſon ame. Il ſe promenoit au hazard entre les rochers qui bordent la mer; & regardant cette plaine liquide, il lui redemandoit ſon ami. Elle étoit mugiſſante, & ſembloit répondre en grondant à ſes gémiſſemens plaintifs; ſes bords eſcarpés étoient nuds & déſerts; il regardoit de tous côtés; tout étoit triſte & morne; il n'apperçut qu'un ſeul homme, encore reſſembloit-il au deſeſpoir; il s'agitoit ſur la pointe du rocher, les cheveux flottans au vent, les bras étendus, & donnant toutes les démonſ-

trations de la plus farouche douleur. Jezennemours alla à ſa rencontre ; & voyant un viſage baigné de pleurs, il oublia ſa propre infortune pour s'intéreſſer à un homme qui ſembloit plus à plaindre que lui : il s'approcha, & lui tendant la main avec cettte nobleſſe énergique que l'art n'imite point, & qu'il ne peut rendre, *Et toi auſſi tu es malheureux ! eh-bien ! tu deviens mon frere & mon ami.* Il le conſola du mieux qu'il put. Il le flatta par les paroles les plus capables de gagner ſa confiance. Qu'êtes-vous, répondit-il, en détournant la tête, qu'êtes-vous pour oſer m'offrir des ſecours ? ſans doute vous êtes pauvre, puiſque vous avez le courage de me parler ; & ſi vous êtes riche, je n'ai qu'à dire un mot pour vous faire prendre la fuite.... Je ſuis un homme ruiné.... Vous reſtez encore !... Oui, je ſuis ruiné : fuyez ; il y a trois jours que je jouiſſois entiére-

ment de ces airs affables, de ce langage flatteur, de ce ton amical & doux dont on aborde celui dont la fortune eſt encore debout; on me careſſoit de l'œil & l'on chatouilloit mon oreille de mille propos flatteurs; depuis trois jours cette fumée dont on m'encenſoit, s'eſt évanouie avec l'or d'où elle s'exhaloit. Je ſuis né dans l'opulence; un commerce étendu augmentoit tous les jours la maſſe de mes biens, je paroiſſois enfin l'idole de tous ceux qui m'entouroient; on me conſeille d'employer des fonds que j'aurois dû réſerver; je les riſque, & l'année ſuivante ils ſe trouvent doublés. Glorieux de ſi grands avantages, chacun dépoſe ſa fortune dans mes mains; je veux pouſſer juſqu'au bout l'influence de mon heureuſe étoile; elle s'éclipſe dans un inſtant; tout change, trois vaiſſeaux périſſent, mon Banquier manque, le feu devore mes magaſins; j'abordois ce rivage pour

y épouser une jeune & riche Indienne; instruite avant moi de la nouvelle de mon infortune, elle semble n'attendre mon arrivée que pour donner à un autre à mes yeux la main qu'elle m'avoit promise; elle met le sceau éternel au malheur qui me poursuit de toutes parts; en-effet quel changement n'ai-je pas vu dans ces mêmes lieux où chacun s'empressoit de me serrer entre ses bras en m'offrant tout ce dont je n'avois pas besoin? je ne vois plus que des fronts glacés; je lis sur tous les visages l'effroi de tous ces faux amis qui me rencontrent; il semble que je vais leur demander une dette qu'ils ne veulent pas acquitter; d'autres ont un air dédaigneux, & les yeux fixés en terre, ils paroissent me faire signe d'aller prendre ma place dans cette poussiere où rampe l'indigent. Ah! plutôt mourir que d'essuyer certains regards; non ils ne me verront point m'humilier pour

obtenir d'eux un pain trop amer. Au moment où vous m'avez adreſſé la parole, ma rage étoit à ſon comble; j'allois m'élancer dans les flots, votre aſpect m'a fait reculer. Si vous êtes aſſez puiſſant pour me faire remonter ſur un des degrés d'où je viens de deſcendre, oſez m'arrêter & me forcer de vous ſuivre : ſinon fuyez; tous diſcours ſont ſuperflus; je veux exiſter commodément, ou ne point exiſter. Si vous êtes au-contraire dans le rang de ces eſclaves qui n'ont rien, parce qu'on leura tout pris, mon exemple parle aſſez, ilpourroit vous engager à m'imiter.

Jezennemours qui avoit trouvé la vie ſi triſte & en avoit preſque deſiré la fin, loin de creuſer ſa mélancolie, ſe trouva diſpoſé à détourner ce malheureux de ſon funeſte deſſein. Il lui dit tout ce qu'il avoit beſoin de ſe dire à lui-même. Si quelqu'un, dit-il, ne devroit pas ſupporter la vie, ce

ſeroit moi ; mais combien il reſte encore de reſſources à l'homme le plus abandonné !... A moi, des reſſources ! reprit-il d'un ton farouche ; non, il n'en eſt pas, il n'en ſauroit être ; vous m'amuſez envain. Regardez comme je réponds à vos diſcours. En diſant ces mots il courut du côté de la mer & s'y précipita au moment que Jezennemours couroit après lui pour le retenir. Il touchoit le bord de ſon vêtement, mais trop tard ; il le vit tomber dans les vagues furieuſes qui ſe briſoient contre le rocher. Ce malheureux ſembloit alors ſe débattre & prétendre à ſe ſauver ; il jetoit des cris, il appeloit à ſon ſecours, mais il n'étoit plus tems ; tantôt il ſembloit englouti, tantôt il reparoiſſoit luttant avec vigueur, & portant ſur ſon viſage tout l'effroi du trépas. Cet endroit étoit eſcarpé, la mer étoit agitée, Jezennemours ne pouvoit faire que des vœux pour

pour lui ; il le suivoit de l'œil, il croyoit l'avoir perdu lorsqu'il le revit reparoissant sur l'onde, tenant une espece de débris qui le soutenoit : le vent le chassoit sur les bords ; un flux aussi rapide qu'inespéré, le jeta sur un banc de sable éloigné du roc d'où il s'étoit précipité. Voler à lui de rocher en rocher, descendre à perte d'haleine, arriver près de ce malheureux, le soulever, lui faire vomir l'onde amère, tout cela fut pour Jezennemours l'affaire d'un instant ; son courage & son humanité lui inspirerent une activité prompte qui en relevoit l'éclat. Il déchira les vêtemens qui l'étouffoient par leur compression humide. Il l'agita en tout sens pour le faire revenir ; & voyant que ces moyens ne réussissoient pas, & qu'il n'avoit plus qu'un souffle de vie, il le regarda comme mort, & se mit à déplorer d'avoir été le témoin d'un aussi funeste accident.

Le flot avoit auſſi apporté le débris qu'il tenoit; c'étoit une eſpece de coffre ouvert. Comme Jezennemours pleuroit ſur ce corps étendu, dont le viſage immobile & pâle, tourné vers lui, formoit la plus effrayante image, il apperçut quelques mouvemens qui manifeſtoient quelque retour à la vie; les ſignes augmenterent, il fomenta ce corps de ſa chaleur, il lui ſouffla dans la bouche à pluſieurs repriſes. Bientôt il étend un bras: le mouvement de la reſpiration, d'abord foible & incertain, s'annonce par quelques pulſations réitérées; ſon œil s'ouvre, il renaît enfin en ſortant comme d'un profond ſommeil; il regarde autour de lui d'un œil égaré. Où ſuis-je, dit-il? je viens de faire des rêves affreux. Et tout-à-coup fixant Jezennemours & le regardant, il ſe ſouvint de ſon état. O ciel! s'écria-t-il, vous m'avez ſauvé de cette mort que je cherchois, & contre

laquelle je me suis tant débattu dès que je m'y suis vu en proie. Comme Jezennemours alloit lui faire quelques remontrances.... O, mon ami! la nature en un instant m'en a dit plus que toi, elle m'a forcé de me dédire. Luttant contre les flots, j'aspirois au bonheur de remonter sur la terre, dussé-je être le dernier des vivans. C'est alors que j'éprouvai le châtiment d'avoir mépriſé la vie. Non, je ne veux plus mourir. O, Dieu, pardonne-moi! je frémis encore lorsque je me rappele combien j'étois près d'un Juge courroucé. Je suis criminel, je le crains, & je m'avançois témérairement au-devant de son glaive!

Jezennemours pleuroit de joie; il embrassoit un homme qui renaissoit pour devenir son ami; qui, instruit puissamment par cet effroi que la Nature jete dans le sein de l'homme expirant, n'alloit plus nourrir le coupable dessein

d'attenter sur lui-même ; mais qui le croiroit ! qui ne reconnoîtra pas la force invincible des passions mélancoliques, ou plutôt la soif ardente de l'intérêt ? A-peine revenu à la vie, ce même homme s'écrie : Quoi ! je vivrai pauvre & mépriſé ! Quoi ! le regard de ceux qui m'ont vu dans l'opulence me poursuivra ! Je traînerai une vie misérable dans le pays même où l'on admiroit mes richesses, où l'on flattoit leur possesseur ! En prononçant ces mots, il considéroit & retournoit le coffre qui avoit aidé à le sauver ; il paroissoit vuide, mais notre homme apperçut au-travers du limon, dont le fonds étoit rempli, quelque chose de brillant : il enfonça les deux mains & détacha une plaque de fer qui céda aisément, le bois étant à moitié pourri. Il souleva de ce fonds une boîte oblongue, il l'ouvrit. Quel aspect ! elle étoit remplie de bijoux d'or, & ces bijoux

avoient pour couche une quantité de diamans & de pierres précieuſes. Tous deux avides de contempler, la ſurpriſe ne leur permettoit que quelques mots interrompus; car Jezennemours étoit homme, & ce tréſor ineſpéré, ne fut-ce que par ſon étonnante rencontre, avoit droit de l'émerveiller. Pour l'autre, peu s'en fallut qu'il ne perdît la tête : il embraſſoit ſon libérateur, remercioit le ciel & la mer, & jetoit les plus fréquentes exclamations. Voyez, diſoit Jezennemours, qui ne perdit jamais l'habitude de philoſopher, c'eſt au moment où l'on croit tout perdu, c'eſt dans le malheur même que ſe trouvent les reſſources les plus éclatantes. L'autre ne répondoit rien, mais les yeux fixés ſur ces objets, il en ſpéculoit la valeur & formoit déja les projets de rétablir ſa fortune. Il vous en eſt dû la moitié, prononçoit-il avec inquiétude; ah! il m'en faudroit douze

fois autant pour me retrouver dans l'état que j'ai perdu, & perſonne ne me plaint.... Quoi! ne ſavez-vous que deſirer, reprit Jezennemours, & jamais jouir? Vous n'aviez rien tout-à-l'heure; vous poſſédez préſentement, & vous n'êtes pas ſatisfait! Laiſſez-là une plus grande avidité; mais ſi elle vous domine à ce point, ſi vous en êtes eſclave paſſif, prenez les trois quarts, l'autre me ſuffira pour revoir ma patrie & y vivre content.

Comme il parloit, ſon compagnon regardoit le ſable, & y découvrant de nouveaux débris que les vagues y avoient apportés, il doute, il imagine, & bientôt il croit que ce ſont de nouveaux tréſors que le ſort lui envoye; il veut les enlever à la mer en furie; il deſcend ſur le ſable malgré Jezennemours qui vouloit l'arrêter. C'eſt en-vain qu'il lui crie que le reflux s'approche & va couvrir les bords qu'il

parcourt témérairement ; il eſt ſourd, il n'entend ni la voix de la raiſon, ni celle de l'amitié ; il s'attache à quelque choſe de péſant, il ſouleve le bloc, il ſe baiſſe avec effort pour rompre les obſtacles, il ne voit pas les montagnes d'eau qui vont l'emporter & le rendre à cet Océan dont il s'étoit ſauvé par miracle.

Jezennemours eſt obligé de fuir ſans pouvoir donner de ſecours à ſon avide compagnon ; il n'a que le tems d'emporter le coffre dépoſitaire de tant de richeſſes ; pluſieurs bijoux demeurerent même ſur le ſable. Il ſe retira entre des rochers, & ce fut delà qu'il vit cet homme infortuné perdu dans des flots d'écume élévant vainement la voix & les mains pour regagner les bords. Jezennemours eut beaucoup de peine à reprendre ſes ſens ; frappé de la mort de cet homme qui s'étoit replongé dans

l'abîme par excès de cupidité. Ce ne fut qu'avec peine qu'il sortit d'entre les rochers traînant son coffre après lui pour aller regagner son habitation.

CHAP. LXXI.

## CHAPITRE LXXI.

*Belle reconnoiſſance.*

DÉBARQUÉ ſur cette rive étrangere, & ayant perdu le fruit de toutes ſes informations, comment ſe réſoudre à annoncer à Suzanne qu'il n'a point rencontré ſon époux, & que Chaterbaune eſt peut-être au rang des morts. Il ſe ſouvenoit trop bien de ſes dernieres volontés ; trois fois il voulut écrire, trois fois la plume échappa de ſes mains. Il ſe détermina à faire de nouvelles perperquiſitions, & à mourir plutôt que de lui porter un coup ſi ſenſible.

Jezennemours conçut le deſſein de parcourir les lieux où il venoit de deſcendre ; le tréſor que lui avoit enyoyé la Providence, étoit le moyen ſansdoute dont elle s'étoit ſervie pour qu'il eût à accomplir ſes volontés.

Jezennemours étoit trop ami de l'humanité pour ne pas être révolté d'abord de l'eſclavage qui, ſur ce malheureux continent, opprimoit des hommes nés libres, parce qu'ils étoient noirs & robuſtes. Cette foule d'infortunés aſſervis par un petit nombre, enlevés à l'Afrique pour travailler le ſucre qui doit flatter le goût des Européens, condamnés à des travaux plus rudes que ceux que l'on impoſe aux brutes, étoit un ſpectacle qui avoit toujours droit de le ſurprendre : il voyoit avec horreur ſes compatriotes exempts de tout remords, parce qu'ils avoient acheté ceux qu'ils enchaînoient à des travaux ſans relâche. Que de cruautés commiſes & autoriſées pour compoſer de voluptueuſes ſuperfluités ! C'eſt le ſang de l'Afrique mêlé aux larmes de l'Amérique qui vont compoſer le deſſert qu'un lâche Sybarite goûte avec froideur & d'un air dédaigneux.

Il conçut le projet de ravir à l'eſclavage quelques-uns de ces malheureux, & s'il ne pouvoit les délivrer tous, du-moins il vouloit en acheter une partie pour leur rendre la liberté; il ſe rendit ſur un marché où les droits de l'homme étoient violés à l'abri même des loix, & il ſe demanda ſi c'étoit bien à l'homme de prononcer ſur la juſtice, quand il s'égaroit à ce point, aveuglé par le ſordide intérêt. S'il en avoit cru ſon cœur, il ſe ſeroit ruiné pour le plaiſir de faire quelques heureux; mais il ſongeoit au voyage qui lui reſtoit à faire, car il rêvoit toutes les nuits qu'il retournoit en Europe, & n'y ambitionnoit plus qu'une maiſon couverte de chaume & dix arpens de terre pour eſſayer d'y vivre paiſiblement, loin de Suzanne s'il étoit poſſible.

En marchandant ces eſclaves, & s'attachant toujours à ceux qui paroiſſoient le plus avancés en âge ou plus infirmes,

ou moins faits pour ſupporter le joug de l'eſclavage, il apperçut un Européen qui alloit ſur ſon marché. Ses traits le frapperent au premier abord. Plus il examinoit, moins il pouvoit revenir de ſa premiere ſurpriſe. Celui-ci ayant pris garde à l'attention que l'on portoit ſur lui, parut à ſon tour auſſi étonné, & chacun d'eux héſitoit à faire les premiers geſtes de la reconnoiſſance dans la crainte de ſe tromper. Enfin Jezennemours ſe trouva dans les bras d'un homme qui l'embraſſoit en tremblant & pleurant à moitié,... Quoi ſeroit-ce bien toi! Quoi le ſort t'auroit conduit juſqu'ici pour.... Oui je te reconnois, je te reconnois, au-travers du changement qui s'eſt fait en toi. Tu vis, tu es devenu un homme, je ſuis content..... Va, tu as eu raiſon de me fuir; mais ne crains plus rien, je ne ſuis plus ici pour te tourmenter... Jezennemours ayant reculé trois fois,

& s'étant approché quatre, n'en pouvoit croire ſes yeux. Eſt-il poſſible! le Pere de la Hogue! Vous, mon Parrain, dans ces lieux! Sous ces habits? Eh vous n'êtes donc plus..... Il alloit prononcer le nom de *Jéſuite*, lorſque le Parrain lui mit la main ſur la bouche, en lui diſant, Paix! ſuis-moi ſeulement, tu ſauras tout. Va, je ne ſuis plus le même homme, & j'ai bien des choſes à te dire; ſuis-moi.

Le marché fut bientôt conclu pour ces eſclaves choiſis; on ne s'amuſa plus à les marchander davantage, & ils ſuivirent leur nouveau Maître juſqu'à l'habitation, où Jezennemours entra conduit par le Pere ci-devant Jéſuite, dont on peut ſe rappeler le caractere & la conduite, ſi l'on n'a point oublié le premier volume.

A-peine furent-ils ſeuls dans une chambre où ils s'enfermerent, que le Pere de la Hogue lui dit tout ce qui ſuit,

avec la vivacité d'un homme qui se presse de se faire connoître. Ecoute, mon Ami, & cesse de t'étonner de me voir ici. J'y suis plus heureux que je ne l'étois en Europe; notre Société n'est plus, cette Société qui paroissoit reposer sur des fondemens inébranlables a été sappée, nous-mêmes y avons donné les mains. Notre intolérance, nos vangeances opiniâtres, notre ambition trop peu mesurée, & un excès d'audace nous ont fait un si grand nombre d'ennemis, que lorsque les Rois ont voulu nous détruire, ils ont vu tout le monde applaudir à leur dessein. Nous sommes tombés; mais qu'y a-t-on gagné? nous avons emporté nos richesses, & nous avons conservé notre maniere de penser. J'étois au rang de ceux qui avoient quelque droit au partage, & j'emportai le lot qui m'étoit échu. (1)

(1) Il y a ici une lacune de quarante pages, & il est inutile d'avertir que ce Roman a souf-

Je vais t'ouvrir mon cœur. J'ignore actuellement ta façon de penſer. Peut-être te ſerai-je un objet de ſcandale ; mais je veux & je dois me montrer ce que je ſuis. Autant je prenois de peine en Europe à me déguiſer, à cacher mes ſecrets, à me rendre impénétrable, autant cette gêne me peſe ici, & ſur-tout dans ces momens. Tu ſauras bientôt pourquoi.

Reſſouviens-toi de ces tems où tu fuyois avec raiſon une vie ſi contraire à ton caractere. Je dépendois de ma place alors, de l'habit ; la loi la plus impérieuſe que je connoiſſe. L'habit modifie plus l'ame que toutes les loix phyſiques enſemble ne modifient le corps. J'étois forcé de déguiſer mes

---

fert de tous côtés des retranchemens, des mutilations, des corrections, des changemens, & tout ce qui altere un Ouvrage au point de le rendre méconnoiſſable.

vrais sentimens. J'étois transporté contre ceux qui paroissoient ne pas penser comme moi. Lorsque je décidois que tu serois damné, c'étoit un rôle que je jouois, & aucune de ces menaces formidables n'a sorti du fond de mon cœur. Que ne l'as-tu pû connoître ce cœur ! on voulut t'initier de bonne heure dans le secret, & c'est ma tendresse qui précipitoit cet instant. Tu t'es révolté, & l'événement a justifié ta folie. Je n'ai jamais été Enthousiaste, il me suffisoit de le paroître. De grandes espérances étoient attachées à ma place ; j'étois une espece de Roi dans mon Canton, & je n'obéissois à quelques-uns que pour commander à plusieurs. Cette vie rigide en apparence étoit bien compensée par le plaisir de la domination ; plaisir le plus vif de tous & dont on ne se lasse jamais. Tu peux te rappeler que je regnois en-effet comme le plus absolu Monarque. Je te des-

tinois ma place, & tu aurois été détrôné comme moi, ſi ton extravagance, par le plus inconcevable coup du hazard, ne t'eût ſervi de prudence & de ſageſſe. Je ne craindrai point d'en trop dire devant toi. Tu dois t'attacher à ma perſonne; & puiſque le Ciel t'a rendu à moi, tu ne ſais pas encore combien j'ai de droit à t'intéreſſer.

Après ces mots il garda le ſilence, & comme Jezennemours le regardoit avec des yeux également étonnés & attendris, qu'il contemploit le changement que le tems & le malheur avoit fait ſur ſon viſage; l'Ex-Jéſuite éleva la voix & dit ſans préparation préliminaire... Dis-moi, n'as-tu jamais ſongé à celui qui a pris ſoin de ton éducation? n'as-tu jamais ſoupiré après un pere? n'as-tu jamais accuſé le Ciel de t'avoir fait naître un orphelin abandonné?

Monſieur, reprit tout-à-coup Jezen-

nemours, ah! que ſert d'éveiller un ſentiment que j'ai tant de fois tâché d'étouffer. Ne vous ſouvenez-vous plus de mes demandes réitérées? mais pourquoi me mettre ſur ce chapitre, ſi vous n'avez d'autre réponſe à me faire, que celle que vous m'avez faite?... Je tremble; je voudrois, & j'héſite à parler, reprit le Pere de la Hogue; oui je t'en ferai l'aveu: mais ſouffre avant que je te nomme ton pere, que je t'en faſſe l'hiſtoire.... Ah parlez, interrompit vivement Jezennemours. Vivroit-il?... Tu vas le ſavoir dit l'Ex-Jéſuite... Peut-être rougiras-tu de ta naiſſance, & qui ſait ſi je ne vais pas me repentir d'avoir parlé. Jezennemours, n'aimerois-tu pas mieux n'avoir jamais vu le jour, que de le devoir à un amour illégitime? réponds-moi!... Je ne connois d'amour illégitime que dans ceux qui trahiſſent la foi qu'ils ont donné. Je vous entends.... Que cela ne vous

arrête point, non je ne rougirai jamais de ma naiſſance. J'honorerai toujours le pere de qui je l'ai reçue... En m'avouant pour ton pere, reprit l'ancien Préfet, je ne te deviendrai donc point odieux... Vous, mon pere! & je ne l'apprends qu'aujourd'hui, s'écria Jezennemours... Tu es, mon fils, reprit l'autre, tu l'es! & ce cœur a brûlé d'amour dans le ſein des diſputes théologiques : je parlois des victoires que l'homme peut remporter ſur lui-même, & j'ai cédé à la Beauté, tout en compulſant le fatras de ces Livres poudreux. Que d'allarmes me coûta ta naiſſance! Comme je tremblois que mon ſecret ne parvînt à l'oreille de mes farouches Supérieurs! La crainte d'être découvert me faiſoit prendre les plus grandes précautions. Je ne pouvois abandonner une femme prête à ſe délivrer du fruit d'un amour qui m'étoit ſi cher. Nous prîmes plus de ſoin à voiler ta naiſſance, qu'un aſſaſſin n'en

prend à cacher le cadavre de celui qu'il vient de tuer. Tu naquis dans l'ombre, & tu fus transporté sous le manteau jusqu'au village où tu fus nourri, & où je te recommandai à ce Curé qui étoit mon humble serviteur; tu passas pour un orphelin dont je m'étois charitablement chargé. Ta mere infortunée sembloit se rétablir; elle étoit languissante depuis longtems : le poison de la crainte avoit aigri son sang; j'avois passé quelques jours sans la voir; j'arrive un jour à la faveur des ténèbres, je la trouve expirante. Que ces traits étoient changés ! ce n'étoit plus ces charmes colorés où respiroient la santé & la jeunesse; ce n'étoit plus ces yeux où brilloit une flâme amoureuse. Frappée de la pâleur de la mort, tout annonçoit le terme fatal où la beauté devient horrible; tout annonçoit enfin la terreur des derniers momens. Je m'approche en tremblant; à

peine ai-je le courage de la fixer. Ses regards s'éteignent sur moi. Que me voulez-vous encore, dit-elle ? je meurs, j'expie ma faute. Souvenez-vous d'un fils & ne l'abandonnez pas, voilà tout ce que je demande : j'ai déja fait le sacrifice de ma vie à ce Dieu qui me jugera peut-être sévérement du crime dont vous êtes l'auteur !

O, mon fils ! laisse-moi mêler mes larmes aux tiennes, poursuivoit l'Ex-Jésuite. Cette terrible scène est encore devant mes yeux, je l'ai toujours conservée dans ma mémoire ; & lorsque tes questions venoient me déchirer le cœur, que de fois je me suis détourné pour te cacher ce trouble que j'épanche aujourd'hui dans ton sein ; son image m'a toujours poursuivi, & combien de fois me suis-je reproché sa mort !

Mon pere, reprit Jezennemours, oh ! quels que soient mes regrets de

n'avoir pas connu ma mere, je remercie la Providence de vous retrouver du-moins. Le Ciel a eu ſes deſſeins ſur elle, ſur vous & ſur moi. Il conduit tout ; & puiſqu'après tant d'épreuves, il a permis que je vous rende ce qu'un fils doit à ſon pere, je fixe ici mon ſejour, je ne vous quitterai plus. Ah ! pourquoi ne m'avez-vous point révélé ce que vous me dites aujourd'hui ! je n'aurois pas fui ; je ſerois reſté auprès de vous, je vous aurois confié mon amour & vous l'auriez approuvé.

Alors il raconta ſuccinctement à ſon pere les plus frappantes époques de ſa vie, & comme ſe croyant ſeul & délaiſſé dans l'univers, il avoit ſuivi la main de la deſtinée. Elle m'a promenée, diſoit-il, de revers en revers ; & tandis que vous étiez pourſuivi par la marche lente, mais ſûre des loix ſoulevées contre votre Ordre, j'étois agité par un

ſentiment qui fait encore le ſupplice de ma vie. Il ne fut jamais d'Amant plus malheureux que moi ; je n'ai eu que les tourmens de cette paſſion chere & redoutable. Alors il peſa ſur quelques détails qu'il ne put paſſer ſous ſilence ; ce qui attendrit l'ancien Jéſuite & le fit pleurer, lui qui n'avoit pas pleuré depuis vingt-cinq ans. O ! diſoit-il, quel bouleverſement dans les affaires de ce monde ! Comme tout change ! Comme les événemens les plus imprévus, les plus inouis ſe réaliſent ! Voilà ce qu'on n'apprend point dans les Livres de Théologie, & ce qui ſe voit ſur la ſcène changeante de l'univers ! En feuilletant tous nos Caſuiſtes, en écoutant nos Miſſionnaires, nos Eſpions, nous n'avons jamais ſçu deviner que notre Société, qui paroiſſoit repoſer ſur des fondemens inébranlables, pouvoit, malgré ſes nombreux adhérens & ſes protecteurs, être renver-

sée, & ne pas faire la moindre réſiſtance, après avoir déployé tant de jactance, d'audace & d'orgueil.... Oh! .....& il s'arrêta.

CHAP. LXXII.

## CHAPITRE LXXII.

*Il eſt trop court, mais ce n'eſt point notre faute.*

MON pere, pourſuivoit Jezennemours, vous voyez ma ſituation ; je ſuis encore à la recherche de cet Ami généreux ; je ne dois retourner en France qu'après l'avoir trouvé ; je mourrai plutôt ici : je ne me préſenterai point aux yeux de Suzanne que pour lui rendre ſon Epoux ; telle eſt ſa volonté, & telle eſt la loi que m'impoſe mon cœur & mon devoir. Sçauriez-vous s'il n'eſt point débarqué depuis peu quelqu'Etranger ? J'ai quelqu'idée qu'il auroit pû paſſer dans le vaiſſeau qui vint à notre ſecours ; le Ciel, qui m'a rendu un pere, s'arrêteroit-il dans le cours de ſes bienfaits ! Non, ſans doute ; s'il vit, je le rever-

rai, je le ramenerai à Suzanne ; elle eſt à lui, elle lui appartient ; ce tréſor m'a échappé, le Ciel l'a voulu.... Ainſi, je reviendrai ici couler mes jours auprès de vous, oubliant, s'il ſe peut, tout le reſte.

Mon fils, répondit-il, je ſuis devenu ici Négociant, & tu ne manqueras de rien ; j'ai acquis quelque choſe que j'augmente chaque jour, & d'ici, je ſonge à mes malheureux freres. Je te chargerai de leur faire paſſer les ſecours que je leur dois. Au-lieu de ramper & de s'intriguer dans des Cours devenues ſourdes à nos réclamations, promenant leur miſere & ſollicitant l'orgueilleuſe pitié, il eût mieux valu que tous les gros bonnets de notre Ordre, euſſent pris le parti que j'ai choiſi. Le commerce n'étoit pas étranger à pluſieurs d'entre nous ; je ſuis demeuré toujours attaché de cœur & d'eſprit à une Société où j'ai paſſé ma vie ; j'ai

abjuré le fanatiſme dont elle s'eſt ſervie quelquefois ſi imprudemment, & qui a précipité ſa ruine ; mais je regrete un Ordre qui étendoit ſes bras dans toutes les Monarchies de l'Europe, & qui avoit des fondemens propres à l'élever au plus haut degré de fortune & de puiſſance : il eſt tombé à mon grand étonnement, il eſt tombé parce que le deſpotiſme a mêlé ſes abſurdités aux plus heureuſes, aux plus ſages inſtitutions. Quel Ordre a mieux connu le cœur humain! Mais, aveugles que nous étions, nous n'avons pas vu que le ſiecle étant changé, nous devions changer avec lui & céder au torrent des opinions! Nous avons cru avoir affaire encore à des Janſéniſtes, & nous nous ſommes fait des ennemis que nous aurions pu facilement gagner. Telle a été notre préſomption, & telle a été la cauſe de notre perte! Le pin qui ſait incliner ſa tête ſuperbe & ployer

pour se redresser, obéit à tous les vents, pour élever ensuite un feuillage plus pompeux, tel auroit dû être notre emblême & notre exemple. Mais l'ignorance où nous étions d'une force plus invincible que la nôtre, nous a été plus funeste que notre supériorité réelle sur les autres Ordres monastiques, ne nous a été utile. C'en est fait, malgré les espérances illusoires de nos Enthousiastes, j'oublie tout ce que j'ai été; je suis devenu un nouvel homme, & je m'en trouve bien. Il faut sçavoir se déterminer suivant les circonstances. Je méprise souverainement toute dispute, & pourvu que j'aie de l'argent pour moi & pour envoyer à quelques-uns de mes freres gémissans, je croirai avoir mieux fait que d'avoir terrassé tous les Jansénistes du monde. Qu'ils prosperent, j'y consens.

Jezennemours se seroit trouvé heureux dans l'habitation de son pere où

regnoit l'abondance, ſi ſon cœur eût été tranquille ſur le ſort d'un Ami & ſur le ſort d'un Amante. Cet eſprit d'ordre que l'ancien Préfet avoit eu à la tête d'une maiſon nombreuſe où il étoit chargé de tout le détail, le ſervoit merveilleuſement en Amérique dans ſon nouvel emploi. Il n'y a pas une diſtance bien grande en effet entre commander à des Novices, à de pauvres Ecoliers, ou à de pauvres Negres. Il avoit l'humanité qu'on peut avoir dans un pareil exercice; il donnoit l'exemple du travail, & ce caractere impérieux & décidé, s'étoit tourné avec l'âge, en gravité moitié douce, moitié ferme. Le malheur l'avoit formé, & quand il ſongeoit à la chûte de ſon Ordre, il ne voyoit plus qu'inſtabilité ſous le ſoleil & dans les choſes les plus ſolides. Cet événement lui avoit donné la philoſophie des revers; il ne ſe regardoit plus que comme dépoſitaire des richeſ-

ſes qui paſſoient par ſes mains. D'ailleurs l'ame ſenſible & pure de Jezennemours parloit éloquemment à la ſienne & la diſpoſoit à de nouvelles vertus. Il s'adouciſſoit de jour en jour contre l'uſage même du climat; il voyoit avec amertume les chagrins de ſon fils, il tâchoit de le diſtraire; envain il l'occupoit à de longues courſes dans un pays où tout eſt neuf, où la nature a une énergie qui plaît aux ames libres. Jezennemours rencontroit au fond d'un bois, fait pour diſtraire tout autre que lui, l'image de Suzanne; il la voyoit redemandant ſon époux. Le pere ne pouvoit plus ſe ſéparer du fils, & le fils ſenſible, trembloit de quitter un moment ſon pere. Oh! quel heureux changement il s'étoit fait en eux!

## CHAPITRE LXXIII.

*Il faut finir, de peur d'ennuyer plus long-tems.*

TROIS mois s'écoulerent, & Jezennemours avoit osé écrire en Europe que, malgré toutes ses recherches, il n'avoit pu rencontrer celui qu'il cherchoit; il ajoutoit qu'il ne quitteroit point le nouveau-monde sans savoir où respiroit son Ami; il faisoit un détail circonstancié de ses perquisitions, & prouvoit qu'il n'avoit rien négligé pour obéir aux volontés de Suzanne; il laissoit échapper beaucoup de tendresse, & faisoit entrevoir qu'au défaut d'un Ami, il avoit trouvé un pere.

Un jour qu'ils s'étoient avancés dans une forêt, ils trouverent une cabanne plantée sur sa rive, & qui paroissoit être de construction neuve; ils descen-

dirent à une porte qui s'ouvrit à leur voix; ils virent deux Negres occupés après un homme couché sur un lit; il avoit le visage caché, & sembloit dormir profondément. Jezennemours respecta son sommeil, & en attendant qu'il se réveillât, ils se mirent à considérer toute cette demeure: ils réfléchirent sur la vie d'un tel homme volontairement séparé des secours de la société; ils s'informerent aux Negres qui il étoit. Ceux-ci leur firent entendre que c'étoit un François, établi depuis neuf mois environ, & qui gémissoit sans cesse, n'ayant pas eu un seul jour tranquille. On entendit faire quelque mouvement, on crut qu'il s'éveilloit; mais on s'apperçut qu'il étoit dans l'agitation d'un rêve pénible. Jezennemours prête une oreille attentive à des accens à-demi articulés; il souleve le voile, il voit & reconnoît son Ami, le malheureux Chaterbaune;

il

il se précipite au bord de son lit, prend sa main en silence & la presse sur son cœur. M. Chaterbaune sort de son accablement, fixe son regard sur lui.... Je ne me trompe point, dit-il ! l'amitié te conduit donc ici du bout de l'Univers : mais que viens-tu faire?.. Je viens, conduit par l'ordre de Suzanne, reprit Jezennemours ; elle te redemande, elle se reproche ta douleur. Tant d'amour l'a touchée. Elle ne peut plus vivre heureuse qu'avec toi ; j'ai fait le supplice de ta vie, je dois le réparer. C'est moi qui dois vivre ici ; je vais prendre ta place ; la tienne est dans son cœur, & tu y regneras seul désormais.... Non, non, il est trop tard, dit le malheureux époux ; le coup fatal m'est porté ; je n'ai pu vivre, je mourrai pour elle ; c'en est fait... J'ai forcé sa volonté, j'en suis puni ; je devois respecter les liens de sa tendresse ; j'ai cru pouvoir les rompre, & je me suis

trompé moi-même : tout eſt fini pour moi, & dès-longtems. Va, j'ai de la douceur à mourir, cher Jezennemours : ne te reproche rien, le ſort a tout fait ; je t'aime, & cette derniere marque de tendreſſe me rendroit à la vie, ſi la choſe étoit poſſible : mais, non ; que ferois-je encore ſur la terre ?..... Suzanne t'aime, s'écria Jezennemours, avec l'accent que donne la vérité ; elle t'aime, j'ai vu couler ſes larmes ſur ta fuite ; elle ſe reproche tes malheurs ; elle veut te revoir pour les effacer dans les tranſports du plus tendre amour : ſon devoir, ſon cœur, ſon repentir, tout s'unit pour la ramener à toi : l'amour eſt vaincu par un amour plus noble & plus généreux... Elle m'aime, reprit M. de Chaterbaune ! qu'il m'eſt doux de l'entendre ! Elle m'aime ! Eh bien, reçois le gage de mon amitié : prends cette lettre qu'on devoit lui remettre après ma mort ; elle ne ſera

pas affreuſe, puiſque c'eſt en ta préſence que je vais expirer.... Dis-lui que juſqu'au dernier moment ce cœur a palpité d'amour pour elle, & de tendreſſe pour toi ; que j'ai dompté la jalouſie, & que s'il me reſte quelque ſentiment, je ne m'occuperai jamais que d'elle & de ſon bonheur.

Envain on lui prêta tous les ſecours ; envain on éloigna de lui ces idées funebres ; il ſourioit de tant de ſoins prodigués, & la main du trépas qui s'appeſantiſſoit depuis longtems ſur ſa tête, défiguroit déja ſes traits. Son œil mourant s'attachoit ſur ſon Ami avec ce charme inexprimable que la plume ne peut rendre ; & le regard d'un Ami à ſes derniers momens, eſt d'une éloquence ſi touchante & ſi profonde ! Il mourut entre leurs bras ſans douleur, ſans regrets, avec la ſérénité d'un ame juſte & tranquile ; il mourut en ſerrant

la main de Jezennemours, en prononçant le nom de Suzanne.

La lettre qui lui étoit adreſſée étoit conçue en ces termes, & elle n'étoit pas fermée.

« Chere épouſe, c'eſt du fond de » mon tombeau que je t'écris, & c'eſt » la vérité qui va ſe faire entendre à » toi, telle qu'elle ſe manifeſtera de- » vant l'œil de mon Juge. Perſonne ne » fut plus aimée dans le monde, & » lorſque j'ai vû que ton cœur ne pou- » voit répondre au mien, j'ai gémi ſur » moi-même, mais ſans concevoir le » moindre mouvement de colere ou » de haine; il eſt des penchans qu'on » ne dompte jamais; le mien fut du » nombre; quand j'ai vu mon rival, en » l'eſtimant, je n'ai pu que l'aimer; je » me ſuis reproché d'avoir forcé les » nœuds qui nous uniſſoient: oui, mon » amitié pour lui fut égale à l'amour

» que j'avois pour toi. Préſentement
» que la mort a briſé nos liens, recou-
» vre le bonheur que je t'ai ravi ; ſois
» à lui, chere Suzanne, mon ombre
» s'en réjouira dans la tombe ; c'eſt à
» vous d'être unis, & de l'être pour
» jamais. Je n'ai point hâté mes jours,
» j'en ai ſeulement deſiré la fin. Adieu ;
» lorſque vous ſerez enſemble, ſon-
» gez à moi, & prononcez quelque-
» fois mon nom avec attendriſſement ;
» un ſoupir de vos cœurs eſt ce qui
» peut le plus honorer ma cendre ;
» nous nous trouverons dans un autre
» Univers : c'eſt-là l'eſpérance conſo-
» lante qui m'applanit le chemin du
» tombeau ; je devois être ton ami, ô
» Suzanne, & non ton époux : mais
» que dis-je ! dans ce moment où j'ex-
» pire, je ne ſuis plus que ton ami, &
» Jezennemours devient ton époux ».

Un immobile accablement les tenoit tous rangés en ſilence autour de ce

corps, où avoit habité une ame si tendre & si magnanime. Ils rendirent les derniers devoirs à cet infortuné, & la liberté aux deux Negres, selon les intentions de leur Maître ; ils se promirent de visiter cette cabane qui avoit été le temple du Héros de l'amitié.

Il seroit inutile à-présent de s'appesantir sur les détails ordinaires qui terminent cette histoire : le pere détermina le fils à repasser en Europe, & lui fit part d'une partie de ses biens ; ce qui joint à ce qui lui restoit des bijoux que le sort lui avoit envoyés d'une maniere si étrange, lui composoit une fortune assez digne d'envie ; il alla mettre aux pieds de Suzanne sa douleur, ses larmes & le récit de la mort d'un ami ; il en fut longtems inconsolable.

Quelque fût dans la suite le bonheur de Jezennemours, je manquerois à sa délicatesse, si je le peignois de vives couleurs. Le deuil d'un ami après deux

années entieres ſembloit encore répandu dans cette maiſon, où ſe célébra ce triſte hymen. J'imiterai leur réſerve, qui permettoit à-peine à leur cœur de s'épancher en public. On ſaura auſſi que quand Jezennemours porta à Suzanne la nouvelle de la mort de M. Chaterbaune, elle fut un an dans le cloître à gémir, à ſe regarder, comme l'auteur de ſa mort. Elle ne vouloit écouter ni la voix qui lui parloit du fond de la tombe, ni ſon cœur ; mais le tems qui amene, non l'entiere conſolation, mais l'oubli des plus vives douleurs, le tems qui change les plus fermes réſolutions, la rendit l'épouſe de Jezennemours.

*FIN.*

# TABLE

## *DES CHAPITRES*

Contenus dans les deux Volumes.

CHAPITRE I. *GRAVE & trop long entretien entre deux Personnages bien différens de caractere.* page 1
CHAP. II. *Tentatives inutiles ; ou-bien elle en sera pour ses frais.* 25
CHAP. III. *Nouveau Personnage qui va paroître sur la scène.* 33
CHAP. IV. *Travaux d'un bon jeune-homme.* 39
CHAP. V. *Entrevue & ses suites.* 45
CHAP. VI. *Proposition acceptée.* 51
CHAP. VII. *Ah! le bel Intendant!* 59
CHAP. VIII. *Détails économiques.* 65
CHAP. IX. *Grands remords.* 70
CHAP. X. *Guérison de l'amour Platonique.* 73
CHAP. XI. *Craintes réelles ; réflexions que les femmes pourront lire deux fois.* 80

CHAP. XII. *Songe qui conduira à quelque chose.* 89
CHAP. XIII. *Inquiétudes ; curiosité ; orages du cœur humain ; conduite exemplaire d'une Amante.* 93
CHAP. XIV. *Enfance. Premiere éducation ; comme elle peut devenir fatale.* 101
CHAP. XV. *Le Curé aux gros yeux.* 109
CHAP. XVI. *Le Parrain.* 112
CHAP. XVII. *Diversion. Beau livre pour un cœur neuf.* 117
CHAP. XVIII. *Le Collége des Jésuites.* 125
CHAP. XIX. *En voici bien d'un autre !* 131
CHAP. XX. *Suite du précédent.* 141
CHAP. XXI. *Suite du précédent.* 151
CHAP. XXII. *La jeune Luthérienne de Strasbourg.* 157
CHAP. XXIII. *L'Amour & la Théologie.* 163
CHAP. XXIV. *Vous en souvient-il?* 169
CHAP. XXV. *Que l'amour, quand il est pur, est doux & profond !* 173
CHAP. XXVI. *Le Colporteur.* 187
CHAP. XXVII. *Bénissons l'Imprimerie.* 191

CHAP. XXVIII. *La petite Porte.* 198
CHAP. XXIX. *On s'y attend.* 204
CHAP. XXX. *Promeſſes, Sermens mutuels.* 211
CHAP. XXXI. *La Tragédie de Mahomet.* 219
CHAP. XXXII. *Empriſonnement.* 229
CHAP. XXXIII. *Nouveau Style.* 235
CHAP. XXXIV. *Les bonnes Jambes.* 252
CHAP. XXXV. *Projet indiſcret de deux Amans.* 258
CHAP. XXXVI. *Nouvel Habit.* 265
CHAP. XXXVII. *Départ qui ſera ſuivi de regrets.* 269

## SECOND VOLUME.

CHAP. XXXVIII. *DÉSASTRE épouvantable.* Page 1
CHAP. XXXIX. *L'opulent Bienfaiteur.* 10
CHAP. XL. *Scène, peut-être unique.* 20
CHAP. XLI. *Raiſonnement Financier.* 28
CHAP. XLII. *Paris.* 33
CHAP. XLIII. *Fin du récit. La vraie franchiſe de l'ame.* 39
CHAP. XLIV. *Contretems fatal.* 49
CHAP. XLV. *Allarmes. Grand ſouper bien perfide.* 53

CHAP. XLVI. *Tout se découvre.* 59
CHAP. XLVII. *Le Garde-Chasse.* 75
CHAP. XLVIII. *La Milice.* 85
CHAP. XLIX. *La Suisse & le Vieillard.* 89
CHAP. L. *Soliloque.* 93
CHAP. LI. *Effets de la sympathie.* 99
CHAP. LII. *Le travail des mains.* 105
CHAP. LIII. *La confidence de l'amitié.* 109
CHAP. LIV. *Quel titre lui donner?* 116
CHAP. LV. *Où l'on apprendra ce qu'on ne savoit pas.* 121
CHAP. LVI. *La Belle, à la suite d'un Régiment.* 125
CHAP. LVII. *Il est court, & ce n'est pas sans raison.* 128
CHAP. LVIII. *Le Consolateur.* 134
CHAP. LIX. *Départ. Nouvelle course.* 142
CHAP. LX. *Tableau touchant.* 146
CHAP. LXI. *Funérailles interrompues.* 153
CHAP. LXII. *Résolution subite.* 158
CHAP. LXIII. *Soins lugubres.* 163
CHAP. LXIV. *Epoux jeune & malheureux.* 170
CHAP. LXV. *Entretien.* 174

CHAP. LXVI. *Résolution courageuse.* 185
CHAP. LXVII. *Généroſité rare.* 189
CHAP. LXVIII. *Courage égal.* 195
CHAP. LXIX. *L'Océan.* 199
CHAP. LXX. *L'Avare.* 208
CHAP. LXXI. *Belle reconnoiſſance.* 225
CHAP. LXXII. *Il eſt trop court, mais ce n'eſt point notre faute.* 241
CHAP. LXXIII. *Il faut finir, de peur d'ennuyer plus long-tems.* 247

Fin de la Table.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The L
University
Date

35